

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*M. Edgar Hoover  
Corporation  
Desame*

DEUXIÈME ANNÉE.

QUATRIÈME SÉRIE.—TROISIÈME LIVRAISON.

PRIX 25 SOLS.

# La Ruche

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

OCTOBRE 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-Propriétaire.*

G.-H. CHERRIER.—*Administrateur.*

## COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

VICTOR BARON.  
K\*\*\*.  
ROSALIE M\*\*\*\*.  
H\*\*\*\*.  
AUGER DELBREAU  
LÉON G\*\*\*\*\*.

J. GENTIL.  
MALVINA D\*\*\*.  
FÉLIX VOGEL.  
\*\*\*.  
VAN HOVEN.  
X\*\*\*.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR SENÉCAL & DANIEL, 70, RUE NOTRE-DAME.

↳ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *la Ruche Littéraire et*

*Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

## TABLE DES MATIÈRES.

<i>Partie Politique</i> , par G. N. SANDERS, . . . . .	505
<i>L'Île de Sable</i> , (suite), par H. EMILE CHEVALIER, . . . . .	513
<i>La Vengeance des Peuples et la Justice de Dieu</i> , poésie, par A. M., . . . . .	523
<i>La Patrie</i> , par J. GENTIL, . . . . .	523
<i>Le Crime</i> , par PIC, . . . . .	526
<i>De la Tyrannie</i> , par ALFIERI, . . . . .	529
<i>Fragments d'un Voyage en Californie</i> , (suite), . . . . .	531
<i>Mon Premier Baiser</i> , traduction, par ***, . . . . .	535
<i>A un Paysan Mécontent de son Sort</i> , poésie, . . . . .	540
<i>Chanson des Pompiers</i> , poésie, par A. MARSAIS, . . . . .	541
<i>Examen Phrénologique de M. Alex. Dumas</i> , par le DR. CASTLE, . . . . .	543
<i>Le plus ancien Maire de France</i> , par LEFEBVRE-BISSON, . . . . .	544
<i>Pensée</i> , poésie, par VOLTAIRE, . . . . .	546
<i>Lettre Trouvée</i> , poésie, par J. A. B. . . . .	547
<i>Le Château de Reinspattz</i> , traduit de l'anglais, par ***, . . . . .	548
<i>Pensée</i> , poésie, par VOLTAIRE, . . . . .	552
<i>Modes</i> , . . . . .	553
<i>Pensée</i> , par VOLTAIRE, . . . . .	553
<i>A Mademoiselle ***,</i> poésie, par A. B. . . . .	554
<i>La Huronne de Lorette</i> , par H. EMILE CHEVALIER, . . . . .	555
<i>De l'armée</i> , par ALFIERI, . . . . .	561
<i>Le Paysan Pavo</i> , . . . . .	563
<i>Tablettes Editoriales</i> , par X. Y. Z. . . . .	564

## A NOS ABONNÉS.

En vertu d'un acte passé par devant Notaire, à partir du 21 oct. 1854, M. H. Emile Chevalier, homme de lettres résidant à Montréal, devient seul propriétaire-éditeur de la *Ruche Littéraire et Politique*. M. G. H. Cherrier, ancien propriétaire, conservera comme par le passé la direction administrative de la *Ruche*, et, jusqu'au 31 janvier 1855, répondra des anciens abonnements et de la publication matérielle de la *Ruche*; mais tous les nouveaux abonnements seront pour le compte de M. H. E. Chevalier.

### LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les États-Unis, à - - - 10s. 0d.

Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. 0d.

Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue St. Vincent, No. 25, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demi page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARTIE POLITIQUE.

LETTRE A LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE,

PAR GEORGE N. SANDERS.

Comme, depuis quelques temps, grâce à notre correspondant de Washington, le nom de notre excellent ami, George Sanders, est revenu plusieurs fois se glisser dans la *Ruche*, nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs ce noble démocrate, en reproduisant une admirable lettre qu'il adressa dernièrement aux Français.

45, Weymouth Street, Portland Place,

Londres, 4 novembre 1854.

PEUPLE DE FRANCE! Anciens et puissants alliés de l'Amérique révolutionnaire!

Après douze mois dans votre voisinage, ayant eu avec vous des rapports intimes, je connais assez l'état présent de l'opinion en France, en ce qui concerne plus spécialement mon pays, pour ne pouvoir m'empêcher, en quittant l'Europe, de m'expliquer sur quelques appréhensions de votre part, appréhensions qui, je vous le déclare comme citoyen américain, engagent l'honneur de mes compatriotes.

On accuse l'Amérique de ne pas s'inquiéter des hontes et des souffrances de ce peuple auquel nous sommes si redevables pour notre indépendance nationale,—d'accepter les calomnies adroitement lancées contre ses plus honorables et ses plus purs patriotes,—d'aider moralement Napoléon III à étouffer la voix de la presse en France,—de s'unir avec lui pour déclarer que le peuple de France mérite son sort, n'étant capable que d'anarchie et n'étant propre qu'au despotisme; enfin, que les Américains aiment mieux et ont plus de confiance en tous autres républicains qu'en ceux de France.

Devant ces accusations, aucun franc Américain ne peut se montrer indifférent. Le péché d'ingratitude nationale est un des plus monstrueux, et dans lequel chaque individualité est engagée.

Par conséquent, avec toute l'énergie dont je suis capable, je repousse la croyance du peuple français en notre indifférence envers lui. Quand bien même ma lettre ne devrait passer que sous les yeux d'un seul Français, soit en France soit hors de France, je ne partirai pas sans dire que l'Amérique est toujours ardemment sympathique à ce peuple qu'elle a, le premier, appris à aimer dans les jours de notre obscurité la plus sombre.

Comment pouvons-nous vous oublier! Il faut alors arracher les peintures nationales des salles du Congrès, faire que chaque histoire des Etats-Unis devienne une fausseté, altérer tous les livres d'enseignement, effacer les noms des villes et comtés de beaucoup de nos Etats, rejeter à chaque instant de la vue et de l'ouïe les témoignages de notre profonde obligation et de notre reconnaissance passionnée. Partout, dans les Etats-Unis, les noms français rappellent au peuple ou apprennent à l'étranger, qu'un grand fait, dans

le drame national à imprimé pour toujours le souvenir de la France sur chaque page de l'histoire d'Amérique.

Le plus riche pays du monde, le cœur du Kentucky, fut couvert de noms français par les vaillants pionniers, les compagnons de *Daniel Boone*, qui firent les premiers sentir la cognée dans ces magnifiques forêts, au moment même où le sang français coulait pour l'indépendance américaine. Le lieu de ma naissance, le jardin de ce charmant pays, porte le nom de La Fayette, et, près de là, Paris, Versailles et autres noms français sont donnés et conservés en souvenir perpétuel de votre assistance.

Nous n'oublions pas que c'est à la source d'où nous provenait cette assistance que nous sommes redevables de la plus grande part de notre succès. Nous savons que c'est à la Démocratie française que nous le devons : c'est à l'idée républicaine grandissant et progressant alors que le roi fut contraint de céder.

Les gouvernements en France, et les administrations en Amérique, ont disparu et disparaissent ; mais vous, vous êtes toujours le peuple envers lequel nous avons une dette, et nous, nous sommes toujours le peuple qui en a profité. C'est l'instruction donnée à la jeunesse américaine dans ces écoles publiques qui font le palladium de nos libertés municipales, écoles que j'espère voir se propager en France, au lieu de bayonnettes reluisantes dont votre pays est maintenant couvert : éclatant et solennel témoignage ! Puisse l'Europe, bientôt, remplacer partout l'exercice de caserne par la lutte de l'école, et puissent les enfants de la prochaine génération connaître aussi peu d'armées organisées que nous aux Etats-Unis, où plus des trois quarts du peuple n'ont jamais vu un soldat du gouvernement !

Pour vous, Français, nous regrettons les erreurs de jugement de La Fayette aux époques critiques de votre histoire, mais pour nous, Américains, nous ne le connaissons que comme l'ami ancien et dévoué de la République américaine. Sa conduite éclatante remplit une belle page, honorable pour l'humanité, dans l'histoire de notre révolution. Sa réponse aux commissaires américains à Paris, quand ils lui dirent franchement que la cause américaine, dénuée d'amis, était languissante, est conservée comme sujet religieux d'exhortation pour notre jeunesse. "Plus votre cause est tombée en discrédit dans l'opinion publique, plus grand sera l'effet de

mon propre appui. Puisque vous ne pouvez vous procurer un vaisseau, j'en achèterai et en équiperai un à mes frais, et j'entreprendrai de transmettre vos dépêches au congrès." Il abandonna tout, vint à nous d'au-delà de l'Océan, demanda à payer les dépenses, et combattit comme volontaire dans nos régiments nus et sans souliers.

Quels noms, demande un orateur américain, se maintiennent dans l'histoire comme les héros, les patriotes vertueux et dévoués ?... Un caractère les marque tous : ils ont été audacieux et ils ont souffert pour le pays qui les a vu naître. Qui, avant La Fayette et Kosciusko, a jamais marché, seul, au combat pour les droits de l'homme, dans la cause d'un Peuple faible, méprisé et inconnu ? Les apôtres, les hommes de la Révolution, doivent s'incliner devant cette dernière preuve de désintéressement vis-à-vis de l'étranger.

Quand, pour répondre à une invitation de notre pays triomphant et prospère, La Fayette nous visita dans sa vieillesse, le peuple se leva sur tous les points du territoire, dans un transport de reconnaissance et d'admiration, pour rendre hommage aux souvenirs que sa présence faisait renaître.

Dans plusieurs circonstances, l'Amérique a répondu à l'écho de la France. Elle l'a plus spécialement témoigné chaque fois que le peuple s'est vengé lui-même. La *Marseillaise* n'a jamais retenti dans les rues de Paris sans que, portée par la voix puissante de la Démocratie, elle n'ait produit un écho fraternel en Amérique ; d'imposantes manifestations, avec drapeaux et devises, dans nos principales villes, ont prouvé l'intérêt que nous prenons à chaque Révolution du peuple français pour la conquête de ses droits. Un Américain ayant visité Paris en 1848, et y retournant maintenant, peut presque ressentir en lui le feu violent, quoique étouffé, de l'indignation, qui doit enflammer le cœur de chaque citoyen français, en voyant substituer un chant efféminé de salon, comme l'antienne nationale, aux accords vibrants de cet hymne historique, qui réveilla toujours les plus nobles sentiments dans le cœur du peuple ; tandis que maintenant, même après une victoire chèrement achetée, il n'est pas un Français qui ne puisse célébrer ce triomphe par ce chant inspiré de liberté !

Vous l'attribuez, cependant, j'en suis sûr, à un motif honnête, lorsque je vous dirai que la résistance de l'Amérique républicaine, à l'oppression gouvernementale, fut spontanée,

irrépressible et non calculée. C'est que nous avions de puissants et rudes ennemis parmi nous aussi bien qu'au dehors; c'est que nos fermiers, nos marchands et nos mécaniciens combattaient les troupes bien disciplinées et bien payées d'une armée régulière pendant trois longues et cruelles années, gagnant sans aide l'importante bataille de Saratoga, avant la reconnaissance par la France de notre indépendance.

Il ne s'est jamais produit dans l'histoire du monde, dit un de nos plus honorables hommes d'Etat, de plus hauts exemples de noble audace, de rudes souffrances, de patience héroïque, que pendant cette Révolution. Dans quelques districts, tout le pays, depuis les montagnes jusqu'à la mer, fut envahi par une force accablante. Les produits de l'industrie périssaient sur le lieu où ils étaient créés, ou étaient consommés par l'ennemi. Le sol était abreuvé du plus pur sang de nos concitoyens — des ruines noires et fumantes indiquaient la place où avaient été les habitations de leurs enfants. Mais, malgré tout, l'esprit de liberté survivait et se montrait invincible.

Ce ne fut que dans la septième année de nos combats corps à corps qu'il nous vint de vous un secours décisif, qui nous permit enfin de terminer cette guerre d'une manière glorieuse, par la réunion des flottes et des soldats de De Grasse, de Saint-Simon et de Rochambeau avec les soldats, depuis longtemps fatigués et souffrants, de nos bien-aimés Washington et La Fayette, à Yorktown. Revenons à la question actuelle; les Américains en France.

Permettez-moi, d'abord, de repousser tout jugement des Français, en fait de dignité et de respect de soi-même pour les Américains, si ce sentiment est basé sur la conduite récente de deux hommes connus comme des Bonaparte d'Amérique; en les dévoilant, ce sera prémunir le public contre cette grossièreté. Dans le but jésuitique de donner un vernis américain à la violation des droits de la France, ces deux hommes ont été attirés comme des mouches stupides dans les trames de Saint-Cloud; et là, enivrés par le poison du rusé et infatigable corrupteur, ils sont devenus, par un seul et même acte, parties volontaires de l'immense mépris qu'on a essayé de jeter sur les femmes américaines dans la personne de la mère de l'aîné des Bonaparte. Cette dame, fille d'un puissant citoyen des États-Unis, personne aimable, pure et gracieuse, fut dépouillée du nom de son époux

légitime; et cet homme très commun, Jérôme Bonaparte, la rejeta de la société dans la position irrégulière de mère privée de ses droits, privée de toute protection et de sa dignité d'épouse.

Grâce à l'usurpation du traître président de la République française, le petit-fils de madame Paterson, avec le consentement de son père — qui de tous les hommes sur terre est tombé dans le plus profond mépris au dire des Bonapartes eux-mêmes, pour son indignité envers sa mère — a été obligé de résigner sa commission d'officier dans l'armée des États-Unis et ses droits de citoyen américain pour se faire le sujet soumis du parjure Louis-Bonaparte. Je certifie que vous trouvez, dans cette conduite générale, des preuves que les Bonaparte américains représentent aussi peu l'esprit américain que Louis-Bonaparte, l'honneur français!

Nos voyageurs américains en France sont ordinairement à la recherche des plaisirs, parcourant vos villes les plus agréables comme distraction à cette vie sévère d'affaires à laquelle l'Amérique républicaine pousse tous ses enfants. Sur les boulevards, aux théâtres, à l'opéra, la foule est gaie et présentée à l'œil de l'étranger le spectacle d'une joyeuse harmonie. Le chagrin de l'épouse ou de la mère dont l'époux ou le fils est à Cayenne, en Algérie ou dans les bastilles de Bonaparte, ne se rencontre pas au bois de Boulogne, ni n'assombrit l'esprit enjoué des cafés; les murmures désolés des enfants souffrants et affamés qui osent prononcer le nom d'un père enlevé et perdu pour le travail-salaire, dans une nuit obscure, ne se mêlent pas aux ris joyeux des jardins des Tuileries, ni aux divertissements, ni aux spectacles des Champs-Élysées; dès lors n'ayant pas les moyens de s'éclairer, je suis forcé d'avouer que nos Américains ont, trop souvent, basé leur jugement sur votre contentement officiel qui paraît s'accorder, à ses yeux, avec la gaieté et la mode.

Mais raisonnons froidement sur ces choses, si c'est possible. Et croyez que ce n'est pas avec une froideur impassible que je m'appesantis sur un sujet qui doit naturellement vous trouver très sensibles. Vous admettez, je le pense, que, depuis le coup de décembre, aucune voix partie de France ni d'une bouche française, n'est allée faire appel à l'Amérique, comme à une sœur. Les exilés ne sont pas venus à nous, le peuple ne s'est point adressé à nous, soit en faveur des proscrits,

soit pour lui-même. N'est-ce pas vrai ? Et votre apathie apparente n'a-t-elle point, en quelque manière, justifié la nôtre ? Quant à notre amitié pour d'autres républicains que nous vous préférons, permettez-moi de vous rappeler qu'à l'époque où l'Amérique se laissait aller à son enthousiasme pour la Hongrie et l'Italie, la République Française s'avancit avec un semblant de triomphe et n'avait nullement besoin de notre sympathie. Il n'est pas nécessaire d'ajouter combien cela est injuste ; — mais certainement la cause républicaine de l'Europe entière a souffert, non seulement dans le présent mais au moral, de la conquête de la France par les Français. Car vous n'êtes point les victimes d'une alliance. La Grande France ne pouvait être conquise que par elle-même.

Les mesures inouïes auxquelles on a eu recours pour accomplir cette effroyable répression de votre peuple magnanime sont aujourd'hui mieux comprises. Il est vrai que notre population éparsée — si on la compare à l'étendue de notre territoire et à nos avantages géographiques — notre armée permanente, presque nominale quant au nombre, et le caractère militaire ainsi que l'intelligence générale de toute notre nation, tout cela nous met hors de parallèle avec la France pour le contraste de constance politique que nous avons offert en maintenant notre liberté. Nous, nous étions dans un pays prêt à nous recevoir et n'offrant d'autres obstacles que ceux de la nature. Les fondateurs de notre république reçurent un baptême de tempêtes océaniques, de sang et de feu, non pas au figuré mais en réalité. Et le résultat a prouvé que cette terrible école n'a fait qu'inspirer, même aux mères qui nous ont bercés, une haine invincible de la tyrannie, et que les Indiens sauvages et les loups sont moins les ennemis de la liberté que la corruption civilisée et l'oppression. L'expérience a démontré dans votre cas, que les masses pressées d'une soldatesque brutale peuvent être engagées dans des actes qu'on demanderait en vain aux phalanges des *Green Mountain Boys*, du Vermont, des *Kentucky Riflemen* ou des *Texas Rangers*.

Ne pensez donc point, anciens et chers alliés, que nous sommes insensibles à vos vertus, et que nous rabaissons entièrement les difficultés que les républicains de France ont rencontrées dans leur carrière. Nous savons qu'il n'y a point, dans toute l'Europe, de peuple qui ait écrit, parlé et fait autant que

vous, Français, pour la cause démocratique. Nous savons que c'est par suite de votre trop confiante générosité que vous avez été trahis. Nous n'ignorons pas non plus et nous apprécions l'honorable modération et le haut sentiment de justice dont vous avez fait preuve dans la révolution contre Charles X, et aussi dans le détronement de Louis-Philippe.

Si, lors du premier soulèvement du peuple, en 1789, il a coulé beaucoup de sang, ce n'était que la représaille de plusieurs siècles d'une éducation abrutissante, de la part d'une aristocratie corrompue jusqu'au dernier degré. Et ceux qui ont pris la peine de suivre de près votre histoire, savent que, malgré la notoriété des victimes et bien que la plume et la presse fussent par toute l'Europe entre les mains de leurs amis, le nombre des personnes condamnées par les révolutionnaires ne s'éleva pas à un cinquième des victimes tombées silencieusement sous les coups de la monarchie et du despotisme restaurés — pas même au cinquième du total des "demi-dieux sans nom" qui ont été massacrés dans les rues et dans les maisons de Paris, lors du "coup Bonaparte" — des quarante mille prisonniers d'Etat retenus à Mazas, à Belle-Isle, à Doullens et dans d'autres châteaux-forts, — de ces milliers d'hommes, enfin, parmi lesquels se trouvent les plus distingués d'entre vos écrivains, vos professeurs, vos avocats, vos savants, tous républicains, souffrant une mort lente en Afrique et à Cayenne, contraints à casser des pierres et à traîner des tombereaux, comme des bêtes de somme, parce qu'ils aspiraient à faire de vous ce que nous sommes : des républicains au cœur fier. Louis-Bonaparte, qui connaissait "ses hommes" avait appris qu'il était impossible de les corrompre ou de les intimider, et que le peuple n'aurait pu être démoralisé tant que ces éléments de vie seraient restés parmi vous.

"Dans les premiers moments du *coup du tyran*, la France, étourdie, paralysée, abasourdie qu'elle était par cette perte soudaine, par des emprisonnements adroits, par une tuerie aveugle et par l'exil en masse des chefs de la démocratie, ne pouvait peut-être pas se redresser immédiatement, et, néanmoins, telle était notre foi en vous, que nous nous attendions à cet acte de vie. Nous ne voulions pas croire que vous pussiez ainsi être réduits au silence par la main d'un homme quelconque. Vous, les pionniers redoutés de la liberté en Europe, qui aviez

tenu dans l'effroi toutes les têtes couronnées, et qui, à vous seuls, aviez mis l'Europe entière aux abois!—non, nous ne pourrions le croire. Nous tendimes d'abord l'oreille avec confiance, puis avec un faible espoir et enfin avec étonnement:—pas une seule voix, pas même un murmure n'arriva jusqu'à nous. La France était tranquille sous le régime de la bayonnette.

Mais bien que dans notre première ignorance des moyens par lesquels tout ceci s'est accompli, nous ayons fondé sur vous des espérances exagérées, il m'est permis de dire qu'après tout on doit considérer une nation intelligente comme réglant sa propre destinée, tant qu'elle n'est pas clouée au sol, sous le genou de plusieurs nations réunies, comme c'est le cas avec la Hongrie et la Pologne paralysées par la Russie, l'Autriche et la Prusse, et avec l'Italie sous la pression de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche. Si dans un laps de plusieurs années, nous trouvons encore la France sous le gouvernement d'un empereur élu par lui-même; il nous faudra bien croire à l'acquiescement du peuple français. Il peut y avoir dans tout cela d'autres raisons qu'un simple attachement à la monarchie; on peut avoir indignement excité vos jalousies et vos défiances mutuelles, vos craintes d'une secousse commerciale, enfin l'horreur insensée de la république rouge,—ce qui signifie, dit un journaliste américain de talent, une république copiée sur le modèle américain, que les sôdes du despotisme signalent à la bourgeoisie, toutes les fois que la révolution ose lever la tête, comme un Scylla qu'il faut éviter, quitte à se précipiter dans le Charybde de l'absolutisme. Chacune de ces raisons peut être excellente; mais, après tout, en votre qualité d'étrangers, nous devons accepter les faits; car dès que la démocratie le voudra, la France sera libre. A l'étranger, il n'est point de puissance en position de menacer aujourd'hui la France et à l'intérieur aucun pouvoir ne saura vous tenir sous le frein dès que vous serez unis et déterminés.

Mais, direz-vous, que faut-il faire? que pouvons-nous faire?—Je réponds: Soyez fidèles à vos plus nobles instincts! Vous savez, mieux qu'on ne pourrait vous l'enseigner, qu'un sentiment généralement répandu ne saurait être comprimé. Un seul regard, un geste, une intonation révèlent avec une rapidité électrique les sympathies

mutuelles de plusieurs millions d'individus. Il n'y a point de système d'espionnage qui puisse être efficace contre un peuple uni. Comment un seul homme peut-il faire la police à toute une nation? Comment un seul homme devient-il plus fort qu'une nation entière? Ce n'est qu'en rendant les hommes dupes de cette manœuvre satanique qui consiste à faire entrer en lutte aussi acharnée qu'aveugle les intérêts de différentes classes—c'est lorsque les citoyens souffrent qu'il leur met le talon sur la gorge et qu'il leur passe aux dents son mors ignominieux.

Il est vrai que, dans l'heure présente, le mécontentement a commencé de se manifester d'une façon plus franche. Les voyageurs américains eux-mêmes disent que votre empereur est universellement haï. Mais il est craint aussi. Quand vous le haïrez davantage, vous le craindrez moins. Et quelque sombre que nous apparaisse à présent votre condition politique, toute muette que la France puisse paraître aux yeux du monde, *le réveil est certain!* Vous avez bu à présent le calice de la tyrannie jusqu'à la lie la plus amère et vous en êtes, je l'espère, au dernier de vos tristes essais. Il reste pour vous dans un avenir prochain—j'aime à le croire—des jours meilleurs, que dis-je! plus glorieux que ceux du passé. Ce jour se lèvera lorsque la bourgeoisie et les classes ouvrières auront compris que leurs intérêts peuvent se trouver en harmonie, qu'ils sont même identiques. Ce jour-là, justice sera faite dans vos magnifiques salles de toiles historiques, aux vertus de vos patriotes proserits mais immortels et à la sincérité intelligente des *blouses* de Paris, renommées dans le monde entier. Alors, à la place de cette toile qui perpétue une infamie contre laquelle ces *blouses* ont bravement protesté:—le meurtre de la république romaine!—on verra à Versailles un noble tableau commémoratif de la procession paisible et tranquille des ouvriers allant protester contre le siège de Rome; tandis qu'une seconde toile représentera le républicain sans tache, Ledru Rollin, dénonçant du haut de la tribune et au nom sacré du peuple, ce fratricide maudit.

Le cœur d'aucun Américain peut-il se refuser à pousser un mâle gémissement en pensant au sort de cette démonstration si justifiable, si honorable et si républicaine contre un crime international, démonstration punie d'ail-

leurs avec une férocity qui se trouvant, sous tous les rapports, sans exemple dans l'histoire, ne peut être appelée que bonapartiste! Votre population paisible et sans armes, pourchassée et dispersée par la bayonnette, soixante-dix-neuf de vos représentants bannis ou forcés de fuir devant la crainte de l'arrestation, toutes les presses fidèles à leurs principes, saisies et détruites par la soldatesque, les professeurs publics privés de leurs emplois, les étudiants arrêtés et l'abomination de la terreur mise en jeu pour tuer l'esprit de justice et d'indépendance, telles furent les principales phases de ce châtement. Ils ont bien raison, les auteurs de ces méfaits, de craindre l'heure de la justice et de s'efforcer avec une énergie toujours croissante de tenir le peuple assujéti. Oui, Napoléon le Dernier a raison de craindre la force d'expansion si horriblement comprimée!

Cette noble démonstration de la démocratie, et bien d'autres justifications de l'esprit républicain de la France, moins connues chez nous, se mêleront encore dans la mémoire des Américains au souvenir de tout ce que nous devons à ses généreux fils dans la conquête de notre indépendance.

Mais, en faisant résonner à vos oreilles le nom sacré de république, à quoi vous appelez-vous—vous les premiers de la démocratie en Europe?—à un facile abandon? à l'admiration d'une chose éphémère, brillante aux rayons du soleil? Non! nous vous demandons une détermination sérieuse et inébranlable et un généreux oubli de vous-mêmes. Nous vous demandons de porter noblement sur vos épaules les lourds soucis du citoyen. Car nous, en Amérique, nous savons très bien que la liberté civile implique, exige une responsabilité individuelle, et que celui qui veut être son propre maître, doit consentir à devenir le serviteur fidèle et intelligent de la République. Notre conscience nous apprend trop bien quelles veilles incessantes, quels soucis cette liberté civile demande, pour que nous venions vous dire ensuite que vous pouvez l'obtenir et la conserver sans peine. Mais nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que vous êtes capables de tout le dévouement, de toute l'énergie nécessaires.

Non seulement, l'Amérique est attachée à la France par ses souvenirs nationaux, par ses sympathies républicaines et par tout ce qui concerne la mode et le commerce; mais nous trouvons entre elles bien d'autres liens. Un Français doit se sentir tout à fait chez

lui dans presque toutes les parties des États-Unis, car il rencontre à chaque pas des objets de Paris, et dans l'État de la Louisiane ainsi que dans la plupart de nos grandes villes, il trouve sa langue maternelle généralement répandue. Un Américain, se rendant en Europe, ne fait que passer à Londres pour aller établir sa résidence à Paris. " Cette ville, dira-t-il, ressemble tant à New-York entre toutes les autres!" A trois, quatre et dix mille milles de distance des rives de la France, le génie inventif et le goût exquis de ses fils et de ses filles, fournit un stimulant à l'industrie américaine. La lointaine Californie, toute rayonnante d'or à celle de nos frontières où le soleil se couche, permet de consacrer plus de soieries, plus de dentelles et plus de vins qu'aucun des plus anciens États. En échange de vos belles étoffes, nous avons, dans toutes les années ordinaires, un approvisionnement de céréales et d'aliments qui n'a d'autres limites que les besoins du marché et les grands intérêts des deux pays auront tout lieu d'être satisfaits, lorsque nos fermiers de l'Ouest et vos artisans se tendront franchement la main. Mais quelques étendues que soient aujourd'hui les relations commerciales entre la France et l'Amérique, elles seraient plus que doublées sous la République française avec le système de libre échange auquel viendraient grandement en aide les grands chemins de fer et les nombreux canaux mis à la disposition de nos fermiers. Mais les lourds impôts, inévitables avec un gouvernement dépensier et dissolu et avec l'immense armée permanente, nécessaire pour vous maintenir dans une écrasante sujétion, rendent impossible, sous l'Empire, la réalisation du Libre-Echange.

Tandis que l'Amérique s'assimile de plus en plus à la France par ses goûts, ses intérêts et même par son climat, il n'y a point certainement sur la terre de peuple qui ait de meilleurs titres que les Français aux droits de la bourgeoisie américaine.

En vue de vos rivages, il est des artisans français, proscrits par votre Tartuffe [socialiste et périsant de misère. Il est réservé à la nation entière de les rappeler en France; mais les particuliers peuvent faire tout ce qui est nécessaire pour envoyer ces malheureux en Amérique. Une petite somme transmise aux exilés par leurs amis de France, aplanirait les difficultés de l'émigration à grand nombre de ces braves et excellentes gens qui

n'ont pas l'heureuse ressource d'appeler la fortune à la pointe de la plume.

L'homme d'Etat américain, jetant un long et profond regard de contemplation sur ce flux majestueux de l'Europe, vers nos rives, sans cesse stimulé par nos magnifiques ressources naturelles que vient encore multiplier la constitution immortelle des Etats fédérés de l'Amérique, montre avec orgueil une colonie florissante établie sur la côte occidentale de l'Afrique et donnant le spectacle d'une émigration d'un nouveau genre, due à quelques-uns de ses meilleurs citoyens. C'est en ce lieu, le berceau d'un grand empire républicain — il est du moins raisonnable de le croire — que grandit la modeste colonie américaine, pour le moment appelée la République de Libérie, étendant déjà le germe de la civilisation américaine dans le cœur de l'Ethiopie. C'est le premier exemple de colonisation entreprise pour faire le bien et non dans un but de gain. C'est ainsi que sera démontré, même dans cette Afrique jusqu'à présent négligée et méprisée, le pouvoir de cette organisation politique et sociale dont l'Amérique a été la créatrice. La race africaine, jetée sur nos rives, grossière, païenne et barbare, par un gouvernement monarchique, retourne à son pays natal, conduite par la main protectrice de citoyens américains, intelligente et industrieuse, capable en un mot de civiliser les féroces tribus idolâtres de cette terre presque inconnue. L'Américo-africain, supérieur à toute autre variété de sa race, et mis à même par son origine de braver les rigueurs d'un climat fatal au blanc, est le seul missionnaire auquel le monde puisse avoir recours pour civiliser l'Afrique Centrale. Nous demandons aux Français de tous les partis, pour rendre justice aux principes républicains, de comparer le résultat de colonisation américaine dans la Libérie, à celui que les monarchies ont obtenu dans n'importe quelle partie du monde.

La chute imminente de la Russie, signalée par des défaites — tant de la part des montagnards libres de la Circassie que dans la retraite ignominieuse du Czar, devant les Turcs méprisés et outragés des provinces Moldo-Valaques, qu'il avait envahies avec tant d'arrogance et de fanfaronnades — prouve au monde que le fantôme russe était aussi chimérique que monstrueux. Son système de despotisme, si longtemps appliqué, a miné la force du peuple, à tel point qu'il a à peine la vigueur physique de soutenir aujourd'hui le

choc de la guerre. La Russie — la terreur de l'Europe républicaine — tremble jusqu'à sa base! Le glaçon gigantesque se fond! Que la démocratie française aperçoive dans cette destinée un grand enseignement! Car elle est, elle aussi, recouverte dans sa patrie par l'ombre d'un fantôme sanguinaire. Elle n'a qu'à se secouer pour s'éveiller et s'apercevoir que ce n'était qu'un monstrueux cauchemar, accroupi sur la poitrine de la nation, et grimaçant au spectacle de son sommeil agité. Mais que la nation ne dorme pas trop longtemps. Qu'elle s'éveille et agisse!

Soldats de la France! Les braves de tous les pays vous engagent à racheter la réputation perdue par vos compagnons d'armes enivrés, pendant ce jour à jamais néfaste du 2 décembre! Vous n'êtes pas tous les vils esclaves d'un nom fantastique recouvrant un despotisme palpable. Il est parmi vous de nobles cœurs qui résisteraient aujourd'hui à l'ordre de faucher le peuple sans défense. La conspiration contre votre belle renommée, aussi bien que contre les libertés de vos pères et de vos frères, ne saurait être reprise avec succès. En émettant une telle opinion, je ne fais que rendre justice, je l'espère, à la grande majorité d'entre vous. Eclairés aujourd'hui sur la valeur réelle de ce faux Napoléon qui se glorifie en votre présence dans des petites guerres et dans des revues théâtrales à propos de batailles gagnées, bien qu'elles n'aient pas encore eu lieu — juste emblème des projets creux de toute sa vie — vous ne pouvez plus vous stupéfier vous-mêmes, au point de combattre au dehors pour les franchises de la Turquie et à l'intérieur contre les libertés de la France, dans cette lâche guerre de combats dans la rue faite à des hommes sans armes, et à des femmes, à des enfants sans défense. Puissent vos actes futurs laver ce sang innocent, si criminellement versé, qui, pour le regard de la pensée, coule encore tout rouge à grands flots ou se noircit en figeant sur vos joyeux boulevards et vos places publiques!

Hommes de la France! Frères en démocratie! Amitié de plusieurs d'entre ceux qui ont eu votre confiance sans bornes, aux jours où vous étiez libres de parler, m'a encouragé à vous dire ce que je sais être la vérité sur le compte de mes concitoyens. Qu'il nous soit seulement donné de voir que vous avez encore la vertu et le courage de frapper un nouveau coup en faveur de la République, et une acclamation générale

partira de l'Amérique pour venir vous encourager à persévérer. L'Amérique européenne attend cela de vous. Frappez ! et, bien que vous puissiez échouer cent fois, nous vous applaudirons à chaque nouvelle tentative ! Frappez, et que ceux qui vous dirigent soient fortifiés par l'assurance que, s'ils sont vaincus et chassés de France, l'Amérique se plaira toujours à bien accueillir les hommes qui combattent pour la LIBERTÉ !

Tout à vous de cœur,  
G. N. SANDERS.

## Avis à nos Lecteurs.

NOS LECTEURS ET TOUTES LES PERSONNES EN RELATIONS AVEC NUS, SONT PRÉVENUS QUE LES BUREAUX DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE ONT ÉTÉ TRANSFÉRÉS RUE ST. VINCENT, No. 25.

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
G. F. J. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE. LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane).....	St. J. B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
GUSTAVE DE VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie., Bruxelles.....	Belgique.
ÉDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSAYE.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
J. PÉQUEUR, Brown Street, 304.....	Philadelphie.

# L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

---

## TROISIÈME PARTIE.

### L'ILE DE SABLE.

---

#### CHAPITRE I.

##### L'ILE DE SABLE.

Avant de poursuivre notre récit, le lecteur nous permettra-t-il de lui donner quelques détails sur le lieu où Guillaume de la Roche, confiant dans les assertions mensongères de son pilote, avait déposé quarante malheureux.

L'île de Sable, plaine sauvage et aride, est située par les 43°-56'-42" de latitude et les 60°-17'-15" longitude, sur la grand<sup>e</sup> route océanique que suivent les navires pour gagner les ports septentrionaux de l'ancien et du nouveau monde. Sa distance des côtes de l'Acadie et du cap Breton est d'environ quatre-vingt-cinq milles. Comme son nom l'indique, des môles de sables, amoncelés par les flots, la composent. Elle s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. Cependant on y remarque quelques hauteurs également formées de sables. La plus connue aujourd'hui est le mont Luttrell, situé à la pointe ouest, côté sud. L'île de Sable a la figure d'un croissant. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest ne dépasse pas dix lieues, sa largeur cinq. Placée à l'embouchure du St. Laurent, dans l'Atlantique, elle est environnée de bas-fonds et de bancs considérables, comme il en existe ordinairement au confluent des fleuves.

Une plage fort large, l'échée par la mer à l'heure de la marée montante, laissée à sec à l'heure de la marée descendante enferme l'île dans toute sa circonférence.

Ce serait pour elle, si la nature l'avait faite productive et habitable, une meilleure défense que la plus formidable ceinture de remparts et de bastions ; car, non seulement les navires de haut bord ne peuvent en approcher, mais les caboteurs n'y arrivent qu'à l'aide de leurs embarcations.

Au centre se trouve un lac qui a cinq milles de circuit. Ses rives seules jouissent d'une sorte de fécondité malade. — On y voit quelques arbustes rabougris, étiques, et ça et là un lambeau de pelouse ou croissent des herbages aux nuances pâlotés, aux tiges malingres et décharnées et des plantes saxatiles.

C'est une éternelle désolation oubliée par la fatalité en un coin de l'Atlantique.

“ Jamais, dit Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, terre ne fut moins propre pour être la demeure des hommes.”

De temps immémorial, l'île de Sable a été la terreur des marins employés à la pêche ou à la traite des pelleteries dans les parages de l'Acadie. Bien avant l'expédition de Jacques Car-

tier, elle était connue et redoutée par les Basques, les Normands et les Bretons. Aux alentours, la mer roule constamment des vagues houleuses, et les brouillards impénétrables qui planent sur elle pendant les neuf dixième de l'année, rendent son abord d'une difficulté presque insurmontable. Encore aujourd'hui, elle apparaît comme un sombre présage à tous ceux qui l'approchent. Les navigateurs, dans leur langage figuré, ont donné le nom d'Avenue de l'Enfer (*Hell-Avenue*) au passage qui la sépare de la Nouvelle-Ecosse.

En 1804, le gouvernement anglais, poussé par une sollicitude philanthropique qu'on ne saurait trop louer, y a établi un *poste* d'hommes, avec mission de la parcourir en tous sens afin de recueillir les naufragés, et, l'année dernière, il y a érigé des maisons de secours, approvisionnées de tout ce qui est nécessaire pour assister les infortunés que chaque mois, chaque semaine, nous pourrions dire, le malheur jette sur son rivage.

Le tableau suivant, dû à la plume de Miss Dix, est une peinture fidèle de cet horrible désert.

“ L'île de Sable, depuis sa découverte, a été l'enfer des marins, durant les brumes et les tempêtes. Je possède une liste de près de deux cents vaisseaux et petits bâtiments, appartenant tous à l'Angleterre ou aux États-Unis, qui s'y sont perdus dans le demi-siècle écoulé. Les gens qui y sont stationnés m'ont dit qu'il n'était pas rare, après des brouillards épais ou de gros vents, de trouver des fragments de vaisseaux et des restes de cargaisons dont il n'a plus été entendu parler.

“ L'île n'a ni port ni mouillage sûr. Les navires qui désirent effectuer une communication avec elle — et il y en a peu qui l'entreprennent volontairement, — jettent l'ancre à trois quarts de mille environ du bord, en prenant position sur le côté septentrional de l'île, quand le vent souffle de l'est, et plus vers le côté sud quand le vent du nord domine.

“ Les bas-fonds et les barres s'étendent à plus de soixante milles du côté sud; au nord, les bancs plongent plus brusquement dans les eaux profondes.

“ La Province de la Nouvelle-Ecosse soutenue par la mère-patrie entretient sur l'île un établissement composé de huit matelots vigoureux, un autre estropié, un bon pilote-côtier et un jeune garçon actif, qui doivent s'empressez de fournir de l'aide aux navires en détresse. Une garde régulière est établie et les rondes se font une fois toutes les vingt-quatre heures.

“ Le surintendant est autorisé à disposer du temps et à diriger tous les travaux sur l'île; lui-même, le second et le troisième commandants, y ont leur famille. Sauf les matelots et leurs familles, l'île n'a aucun habitant. Les naufragés sont susceptibles d'y être retenus plusieurs mois en hiver, et souvent des semaines entières dans les autres saisons, jusqu'à l'arrivée du vaisseau du gouvernement qui est chargé de fournir les provisions et de pourvoir aux besoins des insulaires.

“ Les épaves des vaisseaux submergés donnent en abondance du bois pour la construction des maisons d'habitation, ateliers, magasins, maisons de refuge et bois de chauffage.

“ Il y a quatre maisons d'habitation à un étage; une maison de refuge à l'extrémité sud-ouest de l'île.

“ Elle consiste en une chambre décente, ayant un âtre rempli de bois sec, une boîte d'allumettes, un seau, une coupe d'étain, une hache et un sac de biseuits pendus à la muraille. La porte est simplement fermée au loquet. Des inscriptions écrites à la main indiquent les parties de l'île habitées et qu'on peut se procurer de l'eau fraîche en creusant à dix-huit pouces ou deux pieds dans le sable.

“ Au sud il y a une autre maison de refuge fort bien construite par le surintendant actuel ; il y en a une autre plus loin à Pest.

“ On y trouve plusieurs bateaux-brisants excellents, mais pas un bon bateau de sauvetage, aucun phare, aucune cloche pour les brouillards. Il y a quelques années un bateau de sauvetage fut construit sur l'île. Il a un pont convexe et n'est point propre aux avirons, sinon dans une eau parfaitement calme ; aussi tous ceux qui ont quelque connaissance des affaires nautiques, et qui l'ont vu, l'ont-ils jugé parfaitement inutile.

“ On a songé à établir un phare sur l'île de Sable ; cette question a été discutée, mais jusqu'ici on ne l'a point fait. Je ne saurais préciser jusqu'à quel point les cloches pour le brouillard seraient avantageuses, mais je m'imagine que si on en plaçait vers le côté septentrional elles rendraient de grands services à diverses stations. Je pense que des blocs de pierre pour fixer de lourdes chaînes retenant des bouées, portant un drapeau et une cloche, pourraient y être jetés comme sur les côtes du Maine et ailleurs.

“ J'ajouterai en terminant que trente heures après mon arrivée à l'île de Sable, au mois de juillet dernier, le *Guide*, vaisseau anglais, presque neuf, chargé d'un cargaison de farine et autres provisions pour Labrador, toucha la côte sud pendant une brume, et fut perdu complètement—les hommes et la cargaison furent sauvés.”

Tout détail ajouté à ceux-là serait superflu. Par l'attention qu'on accorde maintenant à l'île de Sable, le lecteur peut se faire une idée de ce qu'elle devait être en 1598.

Les quelques historiens contemporains de cette époque, qui en ont parlé ne trouvent pas sur leur palette de teintes assez noires pour la représenter.

Enfin nous aurons complété cette lugubre ébauche, en ajoutant qu'à l'exception de quelques oiseaux de mer, on ne rencontre aucune espèce de gibier sur l'île de Sable.

A présent, retournons aux quarante routiers que le marquis de la Roche a laissés dans cette solitude affreuse.

## CHAPITRE II.

### LES QUARANTE.

Comme le *Castor* après avoir viré de bord, cinglait avec rapidité Pest, un cri s'éleva de l'île de Sable !

Cri spontané, terrible, immense ; cri de désespoir indicible, qui chassa de leur retraite une nuée d'oiseaux de mer, et domina un instant, le roulis des flots irrités !

Ce cri, il était poussé par trente-huit poitrines humaines, il résumait les appréhensions qui déjà tenaillaient trente-huit êtres humains, il exprimait le saisissement de trente-huit vies humaines, qui voient disparaître le dernier lien qui les unissait à la société civilisée !

Puis, il y eut des scènes individuelles effrayantes ?

Autant d'hommes, autant de rages ; autant de voix, autant de clameurs stridentes ; autant de bras, autant d'imprécations contre le ciel et le navire qui fuyait !

Le pineau n'aurait pas assez de couleurs, la plume pas assez de traits pour reproduire cet horrible tableau !

Quelle était écrasante la déception qu'ils venaient d'éprouver ! ensuite de longs jours de souffrances et de privations, dans les entrailles d'un vaisseau où ils étaient entassés comme des nègres à fond de cale, avoir aperçu la terre, l'avoir sauvée avec l'enthousiasme du prisonnier saluant l'heure de sa délivrance, avoir formé mille projets de félicité future, savouré

les voluptés imaginaires de bientôt boire et manger à discrétion—ensuite de tant d'émotions, tomber soudain sur une plage inconnue, stérile suivant toute apparence, au commencement d'une tempête, sans abri contre la pluie, sans vivres pour réparer leurs forces exténuées par un jeûne mortel !—Le stoïcisme incarné aurait-il lui-même résisté à de si rudes assauts ?

Essayer de les calmer, de leur faire entendre raison alors, c'eût été jeter de l'huile sur un brasier ardent afin de l'éteindre.

Le vicomte Jean de Ganay, malgré sa jeunesse, avait une trop grande expérience des hommes et des choses pour exciter encore ces natures sauvages par une tentative précipitée. Convaincu d'ailleurs que le *Castor* n'avait levé l'ancre que dans le but d'éviter le grain et de chercher un mouillage plus sûr, il attendit silencieusement que l'effervescence se fût apaisée d'elle-même.

Les prévisions de l'écuyer, par rapport à ses compagnons d'infortune, se réalisèrent.

Fatigués de blasphémer et de tordre inutilement les bras, les mieux résolus finirent par envisager froidement la situation. Jean, alors, accompagné de Guyonne, des quatre matelots qui l'avaient amené et lui servaient d'escorte, Jean jugea qu'il était temps d'agir et s'approcha des groupes.

Dans leur trouble, les routiers n'avaient point remarqué la présence du vicomte parmi eux. Lorsqu'elle fut connue, l'espérance renaquit dans ces cœurs susceptible de se livrer instantanément aux sensations les plus divergentes. Jean de Ganay leur apparaissait comme un ôtage sacré, comme la preuve certaine que le gouverneur de la Nouvelle-France n'avait pas voulu les abandonner à jamais. Envers eux réprouvés du monde, un haut et puissant seigneur avait droit de perfidie ; mais le vicomte était bon gentilhomme ; ses armes l'attestaient, et certainement le marquis de la Roche n'aurait pas eu l'audace de jouer vilain tour à un membre de la très-considérable famille bourguignonne des Ganay.

Ces réflexions, bien naturelles, passèrent des esprits sur les lèvres, et le vicomte trouva toutes les oreilles prêtes à l'écouter, toutes les mains prêtes à obéir à ses ordres.

La nuit déployait rapidement son manteau de ténèbres ; la pluie tombait à flots et le vent arrachait aux lames des masses d'eau saumâtre qu'il rejetait, avec force, sur le rivage.

—Allons, mes braves, dit l'écuyer aux exilés qui l'entouraient, comme il n'est pas probable que nous ayons des nouvelles du *Castor* avant demain matin, il faut nous disposer à camper ici. Formez-vous en groupes de dix ; mes matelots donneront à chaque groupe des rations de vin et de viande salée que j'ai apportées dans mon canot ; puis, en coupant quelques arbustes, les fichant dans le sable, et étendant dessus vos souquenilles de laine vous vous construirez des tentes passables, pour de vaillants routiers plus accoutumés à coucher à l'hôtellerie de la belle étoile que sous des lambris dorés ! Vive monseigneur de la Roche, gouverneur de la Nouvelle-France !

—Vive monseigneur de la Roche, gouverneur de la Nouvelle-France ! répétèrent unanimement les condamnés, car, Jean de Ganay en faisant appel à la valeur de ces bandits les avait pris par leur côté faible. Flatter l'amour-propre des masses, tel est le secret de l'éloquence des grands orateurs populaires.

Les rations de vin et de vivre furent scrupuleusement distribuées, promptement avalées, et chaque groupe se mit en devoir de se confectionner un refuge contre la tempête qui sévissait toujours avec furie.

Enveloppé dans son manteau, Jean de Ganay surveilla les travaux, tandis que ses matelots et Guyonne lui préparaient une tente au centre du petit camp. Vers neuf heures, toute la

besogne était terminée, la pluie cessait peu à peu : mais un froid piquant succédait aussi peu à peu, et les pauvres routiers, trempés jusqu'aux os avaient en perspective une nuit fort désagréable, quand un vieux marin qui avait pris part à l'expédition de Roberval, dit tout à coup en s'adressant au viconte.

—Si monseigneur nous permettait d'allumer du feu ?

—Allume, mon brave, répondit l'écuyer ; mais j'ai bien peur que tu ne puisses en venir à bout. Les deux barrils de poudre que j'ai transportés du *Castor* ici sont avariés, et comme il se pourrait que j'eusse besoin de mes pistolets pour quelque chose de plus nécessaire....

—Qu'à cela ne tienne, monseigneur ! J'ai appris des sauvages de l'Acadie le moyen d'allumer du feu sans poudre ni pierre à mousquet.

—Vraiment, voilà qui est curieux ! comment fais-tu ?

—Rien de plus simple, vous allez voir.

Le matelot s'éloigna, et guidé par la lune qui sortait par intervalles, de dessous un vaste réseau de nuages, parvint à découvrir dans les cavités du rivage quelques varechs secs et deux rameaux de hêtre morts.

Ayant rapporté le tout dans la tente du viconte, il pratiqua un trou dans le plus gros des morceaux de bois, aiguisa l'autre, et l'introduisant dans le trou qu'il avait fait frota les deux rameaux simultanément, jusqu'à ce que des étincelles en jaillirent.

A la vue de ces étincelles, la surprise éclata sur les visages des routiers : quelques uns, croyant à un sortilège, se signèrent dévotement : d'autres crièrent résolument au miracle ; d'autres enfin plus fanatiques prononcèrent les mots de nécromancien ; terrible inculpation à cette époque de superstitions où les phénomènes de la physique étaient considérés comme de la magie et ceux qui les produisaient punis par le supplice du bûcher.

Par bonheur pour l'ingénieux matelot, Jean de Ganay ne partageait pas les préjugés du vulgaire ; sans cela notre Prométhée aurait bien pu éprouver à ses dépens la vérité du précepte : " Aux ignorants prend garde de montrer ta science, sur dix qui en seront témoins, il y en aura neuf qui la nieront, un qui la réfutera et dix qui la jalousseront."

A l'exception du viconte des trois autres matelots et de Guyonne, les proscrits refusèrent longtemps de se chauffer à ce feu " allumé par l'enfer." A la fin, pourtant, le froid doublant d'intensité, quelques uns se hasardèrent, le reste les imita comme les moutons de Panurge ; mais, l'écuyer les ayant engagés à prendre des tisons au brasier, afin d'allumer d'autres feux, nul n'osa s'y décider.

Ces hommes qui ne craignaient, disaient-ils, ni dieu ni diable, et qui, en vérité, ne se souciaient guères des lois divines et humaines, professaient tous pour le surnaturel une horreur invincible.

A partir de cette soirée, comme nous le verrons dans le cours de ce récit, le matelot Philippe Franceur, surnommé le *Maléficieux*, fut pour la troupe entière des bannis, un objet d'aversion, d'effroi et de respect !

### CHAPITRE III.

#### PREMIÈRE JOURNÉE DANS L'ILE DE SABLE.

La nuit s'écoula sans incident digne d'être raconté. Le lendemain matin, de bonne heure, les proscrits debout sur les hauteurs du rivage, cherchaient des yeux un indice du navire qui les avait amenés. Mais, vaine attente ! quoique nul brouillard n'étendît son rideau sur la face de l'océan, quoique le soleil brillât d'une clarté resplendissante, le regard venait mourir intact contre les impénétrables barrières de l'horizon.

—Ventre de biche ! dit un ex-lansquenet qui avait servi sous Mayenne et affectait les manières et les expressions favorites du célèbre ligueur, ventre de biche, je crois que nous voici plus prisonniers que perroquets en cage.

—Crois-tu, Grosbec ?

—Ventre de biche c'est ma mélancolique opinion. Pas plus de *Castor* sur la plaine liquide, comme disait monsieur Virgilius Maro que de sous d'or dans la paume de ma main.

—Oui, mais il va venir.

—Qui ça ?

—Le *Castor* donc !

—Compte là-dessus, mon brave Allemand et tire la langue en attendant.

—Ah ! j'aperçois...

—Qu'est-ce que tu aperçois ?

—Là bas, au sud !

—Nigaud, c'est une mouette.

—Oui, c'est une mouette, dit sourdement un gros homme, sorte de colosse, à la mine rébarbative qui jusque là s'était tenu coi.

—Une mouette, répéta l'ex-lansquenet, et j'ai bien peur..., qu'en dis-tu, père Brise-tout ?

—Je dis, moi, répliqua le colosse en frappant du pied contre terre, que tu as raison Grosbec, nous nous sommes laissés prendre comme rats en souricière, puis bêtement débarquer ici pour y crever de faim. Ah ! Molin, le diable l'aît en sa chaudière ! divinaît juste. Vois-tu, me disait-il, on veut se débarrasser de nous, faire de nos carcasses de la chair à poissons, ou à corbeaux, ça n'est pas douteux !

—Pour ce qui le regardait, il ne s'est pas trompé, ce pauvre Molin, dis Grosbec d'un air fin ; mais ventre de biche, nous n'en sommes pas encore réduits-là.

—Pas encore ; possible ! reprit Brise-tout, d'un ton creux, et demain....

—Demain, dit un autre personnage perdu dans la foule, le *Castor* nous aura repris à son bord.

—Qui dit cela ? demanda Grosbec.

—Le Nabot, répondirent plusieurs voix en ricanant.

—Le Nabot est un imbécile, fit Brise-tout avec impatience.

—Un imbécile ! où est celui qui m'a donné son nom ? s'écria un bonhomme, haut de trois pieds et demi à peine, se faufilant à travers les jambes des spectateurs et s'avancant vers le geant.

—L'imbécile qui t'a donné son nom, c'est moi ! repartit Brise-tout.

—Toi ! dit le nain, campant fièrement les poings sur les hanches.

—Hélas ! oui, mon bel avorton !

Le visage de Nabot blêmit de fureur.

—Tu t'imagines donc que tu es bien fort ?

—Par la mordieu ! dit Brise-tout en souriant, je suis en tous les cas aussi fort qu'un embryon comme toi !

—Oui-dà !

Un rire général accueillit cette fanfaronnade.

—Tu ne sais peut-être pas, dit Nabot, que si petite qu'elle soit, la coignée abat les plus robustes chênes, que l'espadon tue la baleine.

—Après ?

—Après ?.... gare à toi !

En achevant ces mots, le nain se jeta brusquement à plat-ventre, saisissait Brise-tout par une jambe, et, avant que celui-ci eût songé à s'opposer à son dessein, le renversait tout de son long sur le sable, à la grande hilarité des assistants.

Le colosse se releva, en mâchant des paroles menaçantes entre ses dents serrées, et voulut châtier son malin adversaire, mais Nabot s'était prudemment éclipsé.

Les murmures, suspendus par cette plaisanterie, recommencèrent avec plus d'aigreur. Brise-tout, autant pour faire oublier sa déconvenue que par goût naturel, se constitua le porte-voix de ces murmures.

Il avait plus d'une toise, mesuré des talons au sommet de l'os occipital, et à cette stature extraordinaire, il joignait un développement d'épaules presque fabuleux. L'aspect de Brise-tout était fort étrange. Son crâne énorme, carré, hérissé de cheveux ardents, écrasait un cou grêle, long, mais auquel des muscles saillants donnaient l'élasticité et la vigueur d'une barre d'acier. Grâce à la souplesse de ces muscles, Brise-tout pouvait tourner la tête en arrière sans que le reste de son corps opérât un mouvement. Cette faculté était fort utile à notre homme, lorsqu'il avait maille à partir avec quelque rufian de sa trempe, ce qui lui arrivait souvent, attendu que son caractère était en harmonie avec son physique. On pouvait rencontrer visage aussi mais pas plus affreusement laid que le sien. Forcez-vous l'imagination et concevez un masque où, entre deux bourrelets de chair sanguinolente, clignotent deux petits yeux percés en trous de vrille, pointillez le reste de la face d'une barbe rousse, courte, drue, véritable brosse de cardeur, qui se partage de temps à autre, pour découvrir des mâchoires qui feraient honneur à un hippopotame; supposez que tous nous naquîmes sans nez, et vous aurez le portrait *humain* de François Rivet, dit Brise-tout. Le buste et les membres étaient à l'avenant du facies. Un thorax monstrueux surplombait deux jambes osseuses et décharnées, dont il semblait avoir esroqué le modèle à une cigogne, et pour compléter ce type, bizarre caprice de la nature, nous dirons que ses bras, gros comme des coulervrines, ne descendaient guères au-dessous des hanches, ce qui diminuait considérablement la vanité de leur propriétaire et maître. Mélange étonnant de force incroyable et de faiblesse puérile, Brise-tout n'était dangereux pour un adversaire que lorsqu'il pouvait l'étreindre entre ses mains larges, épatées, capables de tordre un fer à cheval ou de réduire en poudre les plus durs cailloux. Mais il éprouvait à se baisser une difficulté insurmontable, comme si les articulations de ses cuisses à son torse eussent été nouées par un calus, et ce vice de conformation, en paralysant toute agilité de sa part, affaiblissait dans l'esprit de ceux qui le connaissaient l'effroi que ne manquait jamais d'inspirer sa physionomie.

—Puisque nous sommes abandonnés, beugla-t-il avec l'accent de rogomme qui lui était propre, je suis d'avis qu'on se partage toutes les munitions, et que chacun ensuite s'arrange à sa guise pour vivre ici ou s'en tirer.

—C'est juste, c'est juste, mille tonnerres! répondirent plusieurs routiers en dirigeant vers la tente de Jean de Ganay des œillades envieuses. Pas de privilège, pas de chef, partageons!

—Oui, partagez, bande de fai-chiens, dit un matelot qui parut tout à coup au milieu des mutins.

—Le Maléficien! le Maléficien! firent les routiers, en s'écartant sur le passage du matelot.

—Le Maléficien, soit! tas de clampins et d'huitres que vous êtes! Par le tridan du père Neptune, qu'est-ce que vous avez encore à rouler dans vos caboches? Êtes-vous si novices qu'il faille vous enseigner la manœuvre à coups de barre de guindeau?

—Qu'est-ce qu'il baragouine donc là ? dit Brise-tout, en cassant entre ses doigts un gadet rond, en manière de passe-temps.

—Je baragouine que vous êtes plus bêtes que des marsouins, toi le premier, descendant de Goliath le camus, continua le Maléfieix. Quoi ? vous marronnez parce que le *Castor* n'est pas encore revenu ! Mais, busons, est-ce que vous ignorez qu'une risée chasse quelquefois un vaisseau à cent nœuds de sa route ordinaire ? Et si je vous disais, moi, qui, depuis vingt ans, traîne mon cuir sur les mers, si je vous disais que je ne crois pas que le *Castor* puisse être ici avant demain. Là, ouvrez vos gueules comme des sabords, et écarquillez vos yeux comme des écueillers ! Non, il ne sera pas ici avant demain, en admettant même que le vent lui soit favorable, ce qui n'est pas très probable, puisque la brise souffle de terre. Comprenez-vous, dindons ? Mais voici le sire de Ganay qui sort de sa tente, je engage à filer doux, si vous tenez à votre peau, gibier de potence ! Allons, silence dans les rangs, mille caronades ! Vous souvenez-vous pas de la danse Molin, Trouchard, Pepoli et compagnie, hein ?

Cette interrogation, empreinte d'une railleuse ironie, eut été plus que suffisante pour imposer silence aux mutineries, en supposant qu'elles eussent pu dégénérer en révolte. Aussi, quand le vicomte de Ganay arriva au milieu des groupes, trouva-t-il les rontiers généralement disposés à l'écouter.

L'écuier avait profondément réfléchi pendant la nuit. Il en était venu à conclure que, de suite, il devait s'imposer, avec énergie, aux esprits inquiets et agitateurs des gens confiés à sa direction, s'il voulait plus tard les maîtriser. En conséquence, après s'être assuré que ses quatre matelots lui seraient dévoués jusqu'à la mort, il se résolut à explorer l'île, puis à établir son campement dans un endroit convenable.

Il divisa donc ses hommes en quatre bandes de dix, qu'il plaça chacune sous l'autorité d'un matelot.

Une demi douzaine de paires de pistolets, autant de haches, tels étaient les seuls armes et instruments que possédaient les bannis. Ces armes furent partagées entre les chefs des troupes ; ensuite on convint d'un cri de ralliement, soit en cas de danger, soit pour se réunir ; on décida que, vers deux heures de l'après-midi, les diverses bandes rebrousseraient chemin pour regagner le point de départ, et l'on se mit en route, trois escouades du moins, car la quatrième avait ordre de demeurer en place pour recevoir le *Castor*, si, par hasard, ce navire réapparaissait durant l'absence des explorateurs.

Une bande se dirigea vers l'est, l'autre vers l'ouest, la troisième s'achemina entre elles deux, c'est-à-dire vers le centre présumé de l'île.

Cette troisième bande était commandée par Jean de Ganay en personne, avec le Maléfieix pour lieutenant. Parmi ceux qui la composaient, on remarquait nos connaissances Guyonne, Brise-tout, le Nabot, Grosbec.

Si le lecteur se sent plus d'affection pour ces personnages que pour les autres qui lui sont étrangers, nous allons accompagner la troisième bande ou l'État-major, comme on le désigna dès lors, dans son expédition.

La journée était luxuriante de charmes. Rien ne pouvait égaler la pureté du ciel semblable à une coupole de saphir au milieu de laquelle on aurait enchâssé une étincelante es-carboucle. Les sables de la grève brillants de mille feux sous les rayons de l'astre céleste, paraissaient former autour de l'île un collier de perles et de rubis, il n'était pas jusqu'aux maigres buissons et arbustes qu'on apercevait dans le lointain, qui ne donnassent à cette plage désolée un certain air de gaieté décevante, qui, d'abord, dissipa les sinistres appréhensions des déportés.

—Ventre de biche ! dit Grosbec, en s'adressant à Brise-tout, n'est avis que nous avons tort de nous désoler ; nous sommes en pays de Cocagne. Pour peu que les demoiselles sauvages ne se montrent pas trop collet-monté sur le chapitre des mœurs... A propos de ces dames, où, diable, se cachent-elles ? je n'ai pas encore eu l'avantage d'entrevoir la cote d'une de ces charmantes !

—Les sauvages ! il ne manque plus que cela ! maugrèa Brise-tout.

—Monsieur Grosbec, veillez à votre pif, dit à cet instant Nabot.

—A mon pif ! répliqua l'ex-lansquenet, portant la main à son nez qu'il avait démesurément prononcé.

—Eh ! sans doute, les Indiens sont très friands de cet organe ; demandez plutôt au Maléficien.

—Tais-toi, vermine, répliqua François Rivet en tirant l'oreille du nain.

—Aie ! cria celui-ci. Pensez-vous que je sois sourd.

—Attrappe, ver de terre, dit Grosbec. Ventre de biche ! quelle fameuse odeur on respire céans !

—Excusez ! une odeur de marée corrompue, dit le nain.

—De verveine, bêta !

—Ça dépend des nez.

—Des... quoi ?

—Des nez ! ventre de biche ! riposta Nabot, en contrefaisant l'accent gascon de Grosbec.

Ce mauvais calembourg eut un succès fou, et souleva de perçants éclats de rire.

—Silence ! intervint Maléficien. Ce n'est ni l'heure ni le lieu de jouer comme des écoliers en goguette. Voyons, qu'est-ce que cela ?

La troupe marchait alors sur une lande marécageuse, à travers des bouquets de coudriers et de pruches rabougris. Au cri du matelot, Jean de Ganay s'arrêta et fut imité de ses hommes, dont les yeux se portèrent anxieusement vers un point que Philippe Francœur indiquait du bout du doigt.

Là, parmi les branchages de quelques genévriers, se montrait un corps blanchâtre qui paissait le gazon avec la plus grande tranquillité du monde.

Jean de Ganay arma un pistolet, ajusta et fit feu ; mais sans résultat, car on vit aussitôt l'animal s'enfuir, en bondissant.

Interrompue par cet incident la marche fut aussitôt reprise. A midi, les bannis atteignirent un lac et une halte fut ordonnée. Nulle trace humaine, n'avait été discernée. Et l'île, dans les parties que Jean de Ganay avait visitées n'était pas seulement déserte, mais dépourvue de tout ce qui est indispensable à la subsistance de notre espèce. Cependant, la vue du lac ranima son espoir, les rives en étaient fleuries, et leur sol pouvait être propre à la culture. Désireux de poursuivre ses observations, l'écuyer longea le bord de ce lac, tandis que ses compagnons se reposaient ou faisaient la guerre aux habitants des eaux.

Il arriva ainsi à un bois de bouleaux ; Payant franchi, il se trouva tout-à-coup devant une hutte de branchages, grossièrement construit.

Au bruit de ses pas, un individu, couvert de peaux, qui se tenait accroupi au seuil de la cabane, poussa un cri aigri et plongea dans le lac.

Jean ignorait ce que c'est que la crainte ; mais une sage prudence lui conseilla de ne pas s'aventurer davantage, ces bruyères pouvant être hantées par une tribu sauvage. Il se détermina même à ne point faire immédiatement part de sa découverte aux routiers, pour ne

pas augmenter leur mécontentement. Etant revenu près d'eux, il partagea un modeste repas de poisson qu'il avait préparé, puis les ramena, assez peu favorablement impressionnés, au cantonnement de la veille.

Déjà les deux autres troupes étaient de retour. Leur rapport fut unanime : l'île ne produisait que du sable.

On fit l'appel général de proscrits, il en manquait un : le numéro 49, -Guyonne !

II. EMILE CHEVALER.

*La suite au prochain numéro.*

## LA VENGEANCE DES PEUPLES ET LA JUSTICE DE DIEU.

### CHANT GUERRIER.

AIR — *de la Marseillaise.*

Trente ans le démon de la guerre  
 Avait dormi loin des combats ;  
 La paix répandait sur la terre  
 Les fruits qui germent sous ses pas. (*bis.*)  
 Soudain, à la voix d'un despote,  
 Le canon gronde en Orient,  
 Mais du nord ce fameux géant  
 N'en sera que le Don Quichotte.  
 Nations, vengez-vous ! c'est le temps, c'est le lieu !  
 Au feu, au feu !  
 Marchez ! voici la justice de Dieu.

Depuis un siècle, la Russie  
 Envahit la terre et les mers ;  
 La noble Pologne asservie  
 Gémit trop longtemps dans ses fers ; (*bis.*)  
 Du Danube à la mer Baltique,  
 En Perse, au Caucase à l'Euxin  
 Vingt peuples du Czar assassin,  
 Maudissent le joug tyrannique.  
 Nations, etc., etc.

Armez-vous pour votre défense  
 Et pour accabler le tyran ;  
 Voyez l'Angleterre et la France  
 Vous précéder au premier rang. (*bis.*)  
 Imités leur vaillant courage ;  
 Votre ennemi, déjà blessé,  
 Dans son antre fuira chassé,  
 Ainsi que le tigre sauvage.  
 Nations, etc., etc.

L'Autocrate, dans sa démence,  
 Envieux de sanglants lauriers,  
 Du ciel s'arroe l'assistance,  
 Pour fanatiser ses guerriers. (*bis.*)  
 Hypocrisie et sacrilège !  
 Il invoque le Tout-Puissant,  
 Quand ses pieds glissent dans le sang  
 Des peuples, funèbre cortège.  
 Nations, etc., etc.

Quel bruit dans le lointain résonne,  
 A la tour de Londres, à Paris ?  
 C'est la voix du canon qui tonne ;  
 Sébastopol serait-il pris ? *(bis.)*  
 Déjà nos bannières unies  
 Flottent sur les hauteurs d'Alma,  
 Et la Victoire proclama  
 Nos causes par le ciel bénies.  
 Nations, etc., etc.

Désormais le colosse russe  
 Pesera moins sur l'univers ;  
 Et son audace et son astuce  
 Subiront un double revers. *(bis.)*  
 Oui bientôt l'aigle moscovite  
 Vers ses steppes s'envolera ;  
 Comme à la mer Dieu lui dira ;  
 " Reste enfermé dans ta limite !"  
 Nations, etc., etc.

De Sinope, lieu de carnage,  
 Ottomans vous serez vengés ;  
 Les vaisseaux d'où partit l'outrage  
 Vont être pris ou submergés ;  
 Déjà les murs de Silistrie,  
 Furent pour le Russe un écueil. *(bis.)*  
 Les Turcs qu'insultait son orgueil  
 L'attaquent jusqu'en sa patrie.  
 Nations, vengez-vous ! c'est le temps et le lieu !  
 Au feu, au feu !  
 Marchez ! suivez la volonté de Dieu !

A. M.

---

 LA PATRIE.

Non patria fines et dulcia linquimus arva.

VIRGILE.

Sans doute, grâce à l'effort des générations et des siècles, et à l'action incessante de la pensée qui transforme et modifie, les frontières, ces douanes brutales du despotisme qui rançonnent sans pitié et sans cœur les intelligences et la liberté, disparaîtront comme toutes les formules inexactes du passé. Un temps viendra, où le Globe sera le domaine réel de l'humanité, où les nations, après avoir réalisé le dogme de l'unité dans son acception la plus large, ne s'envisageront plus avec des yeux de haine ou d'envie, où la fraternité se traduira par des rapports sincères et loyaux. Nous croyons fermement à tout ce qui peut étendre la puissance de l'homme, c'est-à-dire, à la liberté et au bien-être ; mais avant que ces temps n'arrivent, que l'idée universalisée ne passe à l'état de fait, que la vérité sociale ne se soit mise à la place de la vérité politique et relative de notre époque, beaucoup de penseurs courberont

la tête, beaucoup de philosophes dans les accès du doute, blasphèmeront contre l'avenir, beaucoup de Nations-Christ subiront le martyre qu'on décerne toujours aux croyants et aux âmes généreuses. La guerre dont nous entendons les sinistres éclats, sans nous montrer l'inanité de nos espérances, nous annonce que législateurs et poètes n'ont pas fini leur tâche, que les temps ne sont pas arrivés. Toutefois, qui sait si la guerre n'est pas un moyen providentiel de constituer solidement les nationalités, et par là de hâter la réalisation de l'idée de paix? Car, pour que la Pologne devienne libre, ne doit-elle pas reconquérir ses frontières politiques et son individualité gouvernementale? — La nationalité, sans être la véritable sanction du droit humanitaire, est l'acheminement vers l'inviolabilité humaine, la consécration du principe de solidarité pratiquée dans les limites possibles de notre époque. Avec les nationalités fortes et dignes, les hommes apprennent à se respecter et la guerre n'est rationnelle qu'entre gens qui se détestent ou se méprisent. Retrançons-nous donc sans haine et sans gloire, sans mépris et dédain pour les autres, sans étroitesse de vue et égoïsme privé derrière la patrie, comme dans une arche que le plus audacieux n'ose profaner; car c'est d'elle que nous viendra la liberté. — La patrie n'est pas, quoiqu'on en dise, une formule incapable de résister au raisonnement; elle a sa raison d'être dans nos intelligences et nos cœurs. Autour d'elle, comme autour d'une vérité rayonnante ou de quelque symbole puissant, gravitent toutes nos pensées, nos aspirations et nos joies; c'est la famille élargie; c'est le troisième côté de ce Dieu en trois personnes, de ce triangle secret: la famille, la patrie, l'humanité. Pour les penseurs et les hommes d'avenir elle doit être le point d'appui d'Archimède: pour l'individu, c'est l'inviolabilité du travail, pour les poètes et les femmes, ces deux sœurs de la foi et de la charité, c'est toute une religion, c'est le temple de l'amour vrai, le culte à tout ce qui est simple et beau.

Que notre tombe soit creusée au fond de l'Océan, notre berceau en est-il moins respectable et sacré!

Les Gaulois, nos ancêtres, lui avaient donné un nom bien touchant, ils l'appelaient *Matric*, elle était pour eux la mère qui se sacrifie à ses enfants et dont le sein est inépuisable comme le cœur. Dans toutes les langues, chez tous les peuples, elle n'a point le titre orgueilleux de l'homme, elle appartient au genre féminin et couvre sa chaste tête du voile de la Chrétienne. Partout, chez l'Indien ou le Lapon, l'amour qu'elle développe parmi les hommes est si grand que l'on préfère ses glaces polaires ou ses terrains arides et pierreux aux éblouissements d'une nature luxuriante et orientale. " Ceci est ma patrie, dit l'Indien sauvage, mes pères y sont morts, j'y mourrai: puis-je dire aux cadavres de mes ancêtres de se lever et de me suivre sur une terre inconnue?" Et ce sentiment est si puissant qu'il a fait dire au proscrit: " Je la porte à mes sandales."

Emigrés, proscrits, voyageurs, que de larmes n'avez-vous pas versées en pensant qu'il fallait laisser votre cendre là où vous n'étiez pas né? Vous tous, enfants transplantés sur un autre sol comme de pauvres graines que le vent a jetées entre les fentes du rocher et qui croissent solitaires et mystérieuses, n'essayez-vous pas, par un soin touchant, de vous illusionner sur l'absence et l'exil en donnant à la nouvelle contrée, au toit qui vous abrite, au ruisseau où vous trempez vos pieds poudreux, les noms si chers de la patrie, de celle que vous portez dans votre cœur, comme on y porte le souvenir pieux de sa famille et de ses pères? Quand votre dernière heure s'approche, que regrettez-vous donc avec tant d'amertume, lorsque vous murmurez un nom que

l'étranger ne comprend pas? Le plus grand tourment du Juif-Errant de la légende chrétienne est de ne plus avoir de patrie, et il n'est pas une minute de bonheur profond et vrai pour celui qui sait ne plus revoir la cabane de son enfance, l'église modeste près de laquelle dorment ses amis et ses frères, le Sinoï de sa Troyade.

A quoi bon relater les nobles dévouements que le sentiment dont nous parlons a enfantés! Qui ignore les héroïques actions des républiques antiques, la glorieuse conduite des pères de l'Union américaine et les exemples encore plus récents puisés dans l'histoire d'un pays qui faisait dire aux Russes effrayés; " Nous connaissons six portes pour entrer en France, et pas une pour en sortir."

Oui, n'en doutons point, l'amour de la patrie élève et grandit l'âme; c'est lui qui sauvegarde les intérêts les plus sacrés, les principes les plus moraux; il exalte l'homme, purifie la femme et nous met tous sous la sauvegarde de la pensée commune; en un mot, c'est, sinon l'unité absolue et divine, au moins le commencement du fédéralisme des peuples.

Femmes et mères, vierges chastes ou folles, colombes du foyer domestique, qui savez prier avec ferveur et amour, priez pour ceux qui sont absents, pour ceux qui, sous l'ombre des magnolias en fleurs, rêvent tristement aux sapins froids et déchainés du nord, à la lutte solitaire d'où s'échappent quelques aigrettes de fumée, à la vicille mère, blanchie par les années et les peines, qui pleure comme Rachel parce qu'elle a perdu ses enfants et qu'elle est inconsolable dans sa douleur. Le temps guérit toutes les peines, efface sous les joies du jour les désappointements de la veille: cependant le temps est impuissant à guérir le désespoir de l'exilé, et plus les rides de votre front se creusent, plus le souvenir de la patrie lointaine et absente devient navrant.

Si nous pouvions comprendre la lâcheté, nous ne la comprendrions que chez le proscrit qui meurt parce qu'il est loin de sa France ou de sa Pologne. Quant au renégat, mon Dieu, ayez pitié de lui, il ne sait ce qu'il fait.

Voyez, aux limites du monde, cet homme aussi grave qu'un symbole, écrire un nom sur la pierre moussue que l'aigle de la montagne a seul visité; si vous pouviez lire dans la pensée de cet homme, comme vous seriez saisi de tristes émotions! Au-delà des océans qui roulent et des forêts qui frémissent, il voit un point gris et une grosse larme descend sur sa joue. Le dernier soupir de l'exilé, le dernier mot qui s'échappe de sa bouche glacée et mourante, est le nom de sa patrie. Cette contrée serait-elle déserte ou souillée, ingrate ou reconnaissante, vous aurait-elle proscrit comme Aristide le juste, éloigné de son sein comme Ovide le poète... qu'importe! — c'est votre patrie; c'est votre mère; vous voilerez ses flétrissures, vous l'aimerez en raison de sa couronne d'épines et de son Golgotha. " Ne proscrivez jamais, a dit le grand poète moderne, Victor Hugo, la loi d'exil est un crime et la mort d'un banni sur la terre étrangère est la plus terrible accusation lancée à la face du bourreau."

L'exil est la peine de mort sous un autre nom.

J. GENTIL.

## LE CRIME.

Sept heures du soir venaient de tinter à l'antique horloge de Mézières, les brumes des Pays-Bas tombaient denses et froides sur la ville et l'immense forêt des Ardennes qui l'avoisine ; on ne reconnaissait déjà plus la forêt de la ville, la ville de la forêt.

Au sein de cette vieille cité, se trouve, non loin de la belle cathédrale qui la domine, une maison de fastueuse apparence, dont les fenêtres, à grands rideaux blancs et rouges, ont peine à dissimuler la plus vive lumière : c'est l'hôtel des joyeux. C'est là qu'il faut pénétrer avec nous pour connaître le héros de notre terrible histoire.

Au premier étage, autour d'une grande table couverte d'or et de cartes, sont assis dix beaux jeunes gens, tous mis avec distinction, quoique un peu flétris par la débauche, respirant cette santé de fer qui faisait le partage de la vieille noblesse.

C'était une chambre de garçon ; mais de ces garçons que le monde appelle *Lions*.

Le jeu se ralentissait, les gais propos diminuaient, je ne sais quel souci s'était emparé du tapis. Chacun, paralysé, pour ainsi dire, par une force inconnue, mais puissante, laissa tomber ses cartes, et les baillements se succédèrent à l'envi.

Gustave de Drée fut le premier qui rompit ce somnolent silence.

— Je ne sais, messieurs, si vous partagez mon opinion ; mais il me semble que, quand la vie se passe, le jour, dans le sommeil et l'oisiveté, le soir et la nuit, au sein de l'ivresse et de l'orgie, l'existence n'est plus un bienfait, mais un fardeau. Ainsi, moi, qui suis d'ordinaire le plus gai d'entre vous, je commence à m'ennuyer ; tout me pèse, et je ne vois rien que je ne sais quoi de bizarre, d'inouï, qui pourra me faire sortir de cette léthargie qui me ronge incessamment.

— Et quel est ce je ne sais quoi ? dit Albert avec naïveté.

— Je l'ignore, répondit encore plus naïvement Gustave, mais je vous serais reconnaissant si vous pouviez le découvrir. Mon esprit est trop paresseux pour chercher, et je suppose à mon corps assez de vigueur pour exécuter ce que vous me proposerez ; parlez.

— La tâche est difficile répondit Albert ; mais nous sommes dix, ce qui fait neuf avis ; nous serions bien malheureux de ne pas toucher juste ; voyons, à la ronde, je commence : Fais un voyage !

— Non.

— Marie-toi !

— Non.

— Entre à la Trappe !

— Non.

— Travaille !

— Non.

— Pêche à la ligne !

— Non.

— Essaie d'avoir peur !

— Impossible.

— Ah ! nous le tenons, s'écria Jules qui venait de donner ce dernier avis, le nom fatal n'est pas sorti de ta bouche ; voilà l'endroit sensible.

— Pas du tout ! puisque tu ne donnes pas le moyen d'exécuter ta proposition.

— Nous trouverons.

— Jamais !

— Voyons, messieurs, aidez-moi : ah ! Gustave, ne nous écoute pas, ce serait tricher.

Ils se concertèrent environ un quart d'heure ; car, si tous étaient paresseux, joueurs, libertins, tous étaient braves, et c'était une affaire d'Etat que de forcer l'un d'eux à éprouver un sentiment que tous ignoraient. Enfin Albert prononça le résultat de leur délibération :

— Gustave, il est onze heures et demie ; à minuit sonnant, tu prendras ton fusil, et, accompagné de celui que le sort désignera parmi nous pour juger de ton maintien, tu iras sur le champ, par cette nuit froide et noire, traverser la partie de la forêt que nos charbonniers appellent la tombe de Wurlo. Si, durant ce trajet, tu ne témoignes aucune hésitation, aucun regret de ce que tu as si follement avancé, nous te nommerons notre Bayard.

—C'est dit ! murmura sourdement Gustave.

Ils procédèrent alors au choix du témoin, et le sort désigna Albert lui-même, qui, quoique le plus jeune d'entre eux, possédait un grand cœur, un bras d'acier, un sang-froid étonnant.

—Reculerais-tu ? lui dit Gustave.

—Marchons, répondit Albert.

—Un instant, s'écria Jules, en les arrêtant, jurez sur votre parole de vous réunir ici demain à l'heure de notre rendez-vous quotidien, et si le malheur n'arrive pas, de nous permettre toute plaisanterie de bon ton au récit de votre excursion nocturne.

—Nous promettons et promettons.

Minuit sonna, on se sépara pour aller, l'un à la taverne, l'autre au bal, celui-ci relit ses poésies, celui-là son roman.

Le lendemain, buveurs, danseurs, poètes, romanciers, se trouvaient à l'heure dite au rendez-vous, les bras croisés sur le tapis de la veille. Après quelques minutes d'attente, Gustave entra suivi d'Albert.

Gustave était très pâle.

—Le récit ! dit Victor.

—L'aventure ! s'écria Paul.

—La chasse !... les feux follets !... les fantômes !... les revenants !... les voleurs !... les ours !... hurlèrent-ils en chœur.

—Patience, dit Albert, ce pauvre Gustave va se trouver mal, si vous l'étourdissez ainsi.

Gustave prit un siège, respira péniblement, et dit :

—Messieurs, j'ai perdu peut-être votre estime ; oui, je l'avoue, j'ai eu peur, et j'ai terriblement souffert ; écoutez, et vous-mêmes allez frissonner aussi.

—Oh ! oh ! dit l'assemblée dont chaque front se plissa.

—À minuit, nous vous quittons ; à une heure, nous étions dans la forêt. À peine entrés dans ce labyrinthe, nous heurtions à chaque pas les branches mortes que le vent avait abattues ; souvent nous prenions quelques vieux troncs d'arbres à demi pourris, délaissés des bûcherons, ou bien des fagots amencelés, pour des brigands prêts à nous égorger. Nous n'entendions que le cri fuuve de la chouette, les hurlements des loups, et le sifflement nigü des couleuvres de nuit. Nous fûmes sur le point de rétrograder, et de paraître lâches ; mais l'amour-propre nous cria de marcher... et nous marchâmes.

Il pouvait être deux heures, quand nous nous vîmes complètement égarés. Que fallait-il faire ? revenir, sans doute ; mais par où, mais comment ?

Nous parcourûmes encore quelques lieues sans être plus avancés ; enfin, au moment où le courage nous laissait, où le désespoir nous surprenait, nous aperçûmes la lueur d'une cabane — car, vous le savez, dans tout roman, il y a toujours une lumière qui vient au secours des voyageurs en détresse, — nous nous dirigeâmes de ce côté à deux pas de la bi-coque.

Je posai Albert en sentinelle, — je n'ajoute pas perdue — et j'allai moi-même reconnaître le terrain. À travers une fenêtré sans carreaux, j'aperçus un vaste foyer autour duquel se vautraient deux êtres bien noirs, bien laids, bien hideux, couverts de peaux d'ours, armés de fusils et de bouteilles.

Ce n'était pas engageant ; mais il nous fallait un gîte, quel qu'il fût. Je retournai vers Albert, et lui fis part de ma découverte.

—Pas fameux ! répondit-il, avec son flegme habituel.

—C'est vrai, lui dis-je, mais entrons toujours ; arrive quo pourra !

Nous frappâmes, nos deux hôtes jurèrent pendant un quart d'heure, burent encore un coup, armèrent leurs fusils, et vinrent nous ouvrir.

—Qui êtes-vous ? grommelèrent-ils.

Et nous, de raconter notre aventure avec force politesses ; eux de se radoucir, et de nous offrir l'entrée de leur repaire.

Aux premiers pas que nous fîmes dans ce lieu sale et dégoûtant, nous ne vîmes que fusils, pistolets, sabres, haches, couteaux, armés de toute espèce. Cet aspect ne laissa pas de nous terrifier ; mais nous étions las, nous avions faim, nous avions soif, nous nous assîmes, nous mangeâmes, nous bûmes, et le dialogue suivant s'engagea ensuite avec ces vilains hommes et Alfred :

— Savez-vous, braves gens, que vous nous avez rendu un fameux service de nous accueillir ainsi. Donnez-moi la main ; vous êtes certains que, demain, avant le départ, je saurai dignement vous récompenser de votre cordiale hospitalité.

Ce disant, il frappa, de la jointure de son index, sur sa bourse, malheureusement garnie, et l'or rendit un son mat, que, pour la première fois, je trouvai sinistre.

— Je ne savais comment arrêter le bavardage inconséquent d'Albert ; il nous livrait comme à plaisir à ces brigands : et, malgré mes signes de tête et mes coups de pied sournois, sa langue ne taissait pas. Enfin je parvins à interrompre cette conversation fatale, en balbutiant :

— Avez-vous un lit à nous donner pour la nuit ?

Albert s'étendit et bailla ; l'un de nos hôtes me désigna du doigt une échelle vermoulue, dont l'extrémité supérieure touchait une trappe ouverte entre deux solives du plafond, et il me dit :

— Montez là haut, vous trouverez de la paille pour faire le hamac.

— Eveillez-nous de bonne heure, dit Albert.

— Plus tôt que vous ne le voudrez, répondirent-ils en riant de leurs lèvres épaisses et crevascées-

C'en est fait, pensai-je, nous sommes perdus !

Nous nous résignâmes cependant et gravâmes les degrés de cette échelle, qui pour moi, ressemblait à celle de l'échafaud.

Le lieu qui nous servait de chambre à coucher, était une soupenne décorée de jambons, saucissons, boudins, cervelas, viandes sèches de toute façon.

Albert s'allongea sur la paille ; je lui demandai s'il voulait veiller, en lui faisant part de mes pressentiments ; mais il me répondit, avec son insouciance ordinaire, qu'il avait envie de dormir, et qu'il dormirait, coûte que coûte !

Je le laissai faire :

Pour moi, je regardai ma paille, elle était teinte de sang ; j'en frémis d'horreur... tantôt le froid glacial de la mort parcourait mes membres, tantôt une fièvre brûlante faisait ruisseler mon front.

J'étais étendu sur cette étrange couche, anéanti, presque immobile. Albert non loin de moi, commençait à ronfler ; je m'étonnai de ce sang-froid, de cette insouciance héroïque, au moment où peut-être nous allions quitter la vie... je l'admiraï !

Bientôt, le murmure de deux voix frappa mon oreille ; je voulus prendre mon fusil ; il avait glissé par une fente de notre infect bourge !... J'étais sans armes, sans défense. Albert, en cas d'alerte, aurait pu me soutenir sans doute ; mais eût-il voulu se priver de son sommeil, pour défendre sa vie. Desespéré, je me levai sans bruit et j'écoutai ; voici ce que j'entendis :

— Ils sont riches... as-tu vu la bourse du petit ? L'autre en possède peut-être une mieux garnie, mais il ne le dit pas.

— Le déjeuner que nous allons leur offrir ne sera peut-être pas de leur goût.

— Ça leur apprendra à ne plus se promener la nuit en pleine forêt ; allons, à l'ouvrage !

— Sera-t-il difficile à couper ?

— Lequel ?

— Le plus gros ?

— Je ne sais pas, mais enfonce bien ton couteau.

— Tiens ! celui-là taille mieux que la guillotine.

— Ne parle pas si fort.

— Tu porteras la lanterne.

Je tremblais de tous mes membres ; je les vis s'armer du terrible couteau, prendre la lanterne sourde qui devait éclairer leur crime, puis l'échelle craqua sous le poids de leurs corps chancelants.

Je fus sur le point de réveiller Albert ; mais je compris que je n'en avais pas le temps. Je me couchai près de la trappe, résolu de m'esquiver dès qu'ils entreraient, de descendre, de m'armer et de revenir défendre Albert.

— Ne les réveille pas, dit celui qui portait la lanterne, et qui resta sur les derniers bâtons de l'échelle, puis il dirigea le rayon blafard de sa lumière sur la figure d'Albert.

—J'étais pris : si je me sauvais, je tombais dans les bras du gardien de la trappe, si je restais, j'étais assassiné ; je recommandai mon âme à Dieu.

L'homme au coutelas suivit le chemin que lui traçait la lanterne et s'arrêta vers Albert, il se mit à genoux, près de sa poitrine, regarda s'il dormait, repassa deux ou trois fois son couteau sur la paume de sa main gauche, et dit à son camarade :

—Eclaire juste !

—Fais donc vite, dit l'autre.

Et le fatal couteau fendit l'air et s'abattit, avec un bruit sinistre, dans la poitrine... d'un énorme jambon qui se trouvait à deux pieds à peine de la tête de mon pauvre Albert.

Je respirai.

L'honnête bûcheron fit tomber adroitement plusieurs tranches, puis il se retira comme il était venu.

Ce matin, à déjeuner, ces braves gens nous présentèrent ces mêmes tranches qui m'avaient enlevé le souffle un quart-d'heure.

Nous déjeunâmes, leur fîmes nos civilités, et nous partîmes ; ils nous accompagnèrent jusqu'à la lisière du bois, et nous voilà !

Bravo ! bravo ! cria l'assemblée. Et l'on but à la santé de Gustave, qui, depuis lors, n'eut plus d'idées excentriques.

PIC.

## DE LA TYRANNIE.

Vivre sans âme est le meilleur expédient pour vivre longuement et avec sécurité sous la tyrannie ; mais je ne veux pas enseigner les règles de cette ignoble végétation. Chacun peut les trouver dans sa propre peur dans sa propre bassesse, dans sa position plus ou moins servile et fatale, et enfin dans le triste et continu exemple du plus grand nombre.

Je m'adresserai donc à ce petit nombre d'hommes qui, dignes de naître dans un gouvernement libre, sont jetés par le sort toujours injuste au milieu de l'ignoble troupeau de ceux qui, n'exerçant aucune des facultés humaines, ne connaissant ou ne gardant aucun des droits de l'homme, en usurent cependant le nom.

En montrant à ce petit nombre comment on peut vivre *quasi-homme* sous la tyrannie, je gémis d'être obligé de leur donner ces préceptes, hélas ! trop contraaires à leur libre et magnanime nature ; mais je fais comme le chirurgien qui, ne pouvant guérir immédiatement une plaie, cherche au moins à calmer la souffrance du patient.

Lorsqu'un homme, sous la tyrannie, est par sa nature capable d'en sentir tout le poids, mais que faute de forces propres ou étrangères, il est incapable de le rejeter, il doit avoir pour principe fondamental de se tenir toujours éloigné du tyran, de ses satellites, de ses infâmes honneurs, de ses emplois iniques, de ses vices, de ses leures, de ses corruptions, des murs, de la terre qu'il habite, et de l'air même qu'il respire. Ce n'est que dans cet éloignement total et sévère qu'un tel homme doit chercher, non pas tant sa propre sécurité que l'estime de soi-même et l'intégrité de sa réputation.

En agissant ainsi, il pourra s'estimer plus encore que s'il était né libre sous un gouvernement juste, puisqu'il a su se rendre libre au sein de l'esclavage ; si, outre cela cet homme ne se trouve pas dans la funeste nécessité de pourvoir servilement à sa subsistance, qu'il recherche, puisqu'il ne peut acquérir la gloire de l'action, qu'il recherche avec ardeur et persévérance celle de penser, parler et écrire. Mais comment penser, parler et écrire dans un gouvernement monstrueux où une seule de ces trois choses est un délit capital ?

Penser pour son propre soulagement, et pour trouver dans le juste orgueil de celui qui pense une compensation à l'humiliation de celui qui sert ; parler avec le petit nombre des bons, dignes à ce titre de compassion et d'amitié ; écrire enfin pour être utile au plus grand nombre, et faire la noble contrebande des idées en dépit des douanes de l'oppressur.

Tout homme courageux peut affranchir son pays du tyran, mais il ne l'affranchit pas pour cela de la tyrannie ; il faut à cette œuvre le concours du peuple ou du plus grand nombre, — non pas expressément le concours matériel, mais le concours moral. Or, ce concours ne peut s'obtenir que par le mépris et la haine excités dans les cœurs de tous contre l'oppressur ; et ces sentiments n'y peuvent être excités qu'à la longue, par les moyens de propagande indiqués ci-dessus. Quand l'effet est produit, la minorité entreprenante et hardie choisit son jour et passe tout à coup de la pensée à l'action ; les masses approuvent et donnent leur inertie pour auxiliaire à l'agression contre le tyran.

Mais il y a un moyen plus efficace et plus prompt d'agir sur la multitude, et ce moyen c'est le tyran qui le fournit par ses propres excès. L'homme le plus vertueux et le plus humain se trouve donc dans la malheureuse nécessité de désirer que ces excès du tyran se multiplient, se pressent et s'aggravent afin que l'opinion et la volonté universelles changent avec plus de rapidité et de certitude, et se consolident inébranlablement. Si un tel désir paraît injuste et cruel au premier aspect, que l'on se rappelle qu'il ne peut arriver de changements importants parmi les hommes sans de grands périls et de grands dommages, et que les peuples n'ont jamais passé qu'à travers le sang et les pleurs de la servitude à la liberté. Tout ce qui est précieux coûte cher. Un excellent citoyen peut donc, sans cesser de l'être, souhaiter ardemment ce mal passager, car, outre qu'il met fin subitement à de non moindres et plus durables dommages, il en doit naître un bien immense et permanent. Ce désir n'est point blâmable en lui-même, puisqu'il ne se propose d'autre fin que l'avantage réel et durable de tous. Et le jour arrive où un peuple autrefois opprimé et avili, se sentant libre, heureux et puissant, bénit ces calamités mêmes qui, d'une vile et misérable multitude d'esclaves corrompus, ont fait une nation glorieuse d'hommes fiers, vertueux et fortunés.

Il y a des gens qui disent : "Mais puisque vous avouez qu'il y a des tyrannies modérées et supportables, pourquoi les dévoiler et les proscrire avec tant d'ardeur et de haine ?" — Parce que les plus cruelles injures ne sont pas celles qui offensent le plus cruellement ; parce que les maux doivent se mesurer à leur étendue et à leurs effets plutôt qu'à leur violence ; parce que, enfin celui qui vous ôte chaque jour quelques palettes de sang, vous tue à la longue aussi bien que celui qui vous épuise les veines d'un seul coup et vous fait languir davantage. Toutes les facultés de notre âme engourdies, tous les droits de l'homme amoindris ou confisqués, toutes les volontés magnanimes empêchées ou détournées du vrai, mille et mille autres outrages semblables et continuels qu'il serait trop long de détailler, et, quand la vie de l'homme consiste avant tout dans l'âme et l'intelligence, vivre dans une crainte de tous les instants ; n'est-ce pas là une mort perpétuelle ? Et qu'importe à l'être humain, qui se sent né pour penser et agir ouvertement, de conserver en tremblant la vie du corps, sa propriété et ses autres biens (toujours mal assurés) s'il perd en même temps, sans espoir de les récupérer jamais, tous les biens les plus précieux de l'âme ?

## FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE. (\*)

### RETOUR EN FRANCE PAR L'ISTHME DE PANAMA.

Le 1er décembre 1852, je partis sur le *Cortez*, magnifique navire à vapeur américain, faisant le service de San-Francisco à Panama.

Nous sortions de la baie de San-Francisco, par un temps orageux, reconduits par une foule de curieux stationnant sur le grand quai. Les trois quarts enviaient notre retour. Le roulis impressionna vivement le cœur des passagers, qui se relaisaient à la mer après deux ou trois ans d'un oubli complet de cet élément.

Pendant les deux premiers jours on ne mangea pas beaucoup, la cloche du maître d'hôtel tinta vainement ; les estomacs affaiblis préféraient le grand air à un bon souper. Enfin, l'habitude qui est, dit-on, une seconde nature, vint rendre la joie et la gaieté dans le cœur des passagers.

Douze heures après votre sortie de la baie de San-Francisco, vous reconnaissez celle de Monterey, demi-circulaire et très-élégante. Cette ancienne capitale de la Californie, est aujourd'hui complètement effacée par le prodigieux accroissement de San-Francisco et des villes de l'intérieur échelonnées sur la route des régions aurifères. Un canot du bord se détache quelques minutes pour aller échanger les sacs de dépêches. La vue pittoresque de Monterey, est le seul souvenir qu'on vous en laisse emporter.

Nous longeâmes longtemps la côte du Mexique, qui paraît tout à fait inhabitée. Vous apercevez cette belle chaîne continue des Andes s'élevant à l'horizon en triple étage, dont les pics neigeux, enveloppés par les nuages se relèvent, surtout la nuit, par les étincelles lumineuses qui jaillissent de leurs flancs volcaniques.

Après quinze jours d'une nouvelle traversée, qui fut d'autant plus heureuse que les vents étant toujours réguliers (lorsqu'on descend vers le sud on les a presque constamment de l'arrière ; frais d'abord, ils finissent par devenir excessivement chauds en se rapprochant des tropiques), le 15 au matin, nous entrions dans la baie de Panama, dont on aperçoit au loin les fortifications, qui ne servent maintenant qu'à attester l'ancienne splendeur de cette cité.

Moyennant une piastre du Mexique, nous nous fîmes transporter à terre par les indiens de la Nouvelle-Grenade, n'ayant d'autre industrie que le gain que leur fournissent les passagers qui traversent l'isthme.

### PANAMA.

#### *Passage de l'isthme, Cruces, Barbacao.*

Une fois entré à Panama, vous ressentez une fraîcheur et une humidité qui contrastent beaucoup avec la chaleur du dehors. La ville est peu curieuse, si vous en exceptez son enceinte de murailles flanquées de bastions qui s'étendent principalement du côté de la mer ; vous y voyez plusieurs églises, une prison et les palais qui servaient au moyen âge. Quant au reste, cela vous ferait l'effet d'un grand bourg avec des maisons à un et deux étages.

A Panama, il n'y a ni police ni justice, on vole au nez et à la barbe des gens, sur eux comme chez eux, on vole partout et on assassine sans se gêner. Il ne se passe pas de semaine que l'on ne trouve des gens tués et dépouillés dans les rues et sur les places publiques ; si la victime est reconnue par quelqu'un, on va chercher son consul, qui dresse l'acte mortuaire, sinon on la porte directement en terre et tout est dit.

Mais il faut avouer que ce ne sont pas seulement les étrangers qu'on assassine ; les natifs se tuent très-bien entre eux. En un mot, on est dans un vrai coupe-gorge. Aussi est-il beau de voir les Américains qui passent par l'isthme ; ils sont armés jusqu'aux dents, comme des brigands de mélodrames ; ils ont l'air d'aller en guerre.

Il y a toujours beaucoup de monde à Panama, les uns allant en Californie, les autres en revenant ; c'est ce qui relève et rajeunit cette vieille ville, où reparaît la civilisation avec ses vices et ses vertus.

(\*) La vie en Californie est connue de nos lecteurs, c'est pourquoi nous sautons dans l'œuvre de M. Bresson, tout ce qui y a trait pour l'accompagner dans son retour en France par la route de Panama. -- Editeur de la Revue.

A notre arrivée, nous vîmes venir une centaine de mules en liberté que l'on amenait pour notre passage, et une fois que chacun fut placé avec armes et bagages, on se mit en route pour effectuer ce redoutable passage.

La moitié des passagers de notre navire était à pied, ne voulant ou ne pouvant dépenser 125 francs pour le louage d'une mule ; car dans ce voyage, lorsque vous la louez, c'est comme si vous l'achetiez pour la tuer.

Quant à moi, j'en louai une pour transporter ma malle et je me mis en route par derrière, portant encore sur mon dos ma couverture, et tenant dans ma main mon sac de nuit, que je fus forcé d'abandonner avec tout le linge qu'il contenait.

L'isthme de Panama, bien que situé dans la zone torride, est exposé, en raison du voisinage des deux mers, à une humidité presque constante, qui, jointe à l'évaporation des marécages très-nombreux formés par les plaies, en rend le séjour extrêmement malsain pour les Européens. L'air a souvent une odeur sulfureuse et étouffante, qui se répand dans les bois. Aussitôt après l'orage, on entend le croassement des grenouilles et des crapauds, le bourdonnement des mouches et des moucheron, le cri des singes, le sifflement des serpents qui font ensemble un concert étourdissant. Les pluies sont quelquefois si fortes, que les vallées profondes de l'isthme sont transformées en véritables lacs.

On trouve dans les forêts une prodigieuse variété d'oiseaux de la plus jolie espèce, mais elles sont infestées de reptiles et d'autres animaux malfaisants. Les rivières sont remplies de caïmans et de crocodiles.

A notre sortie de Panama, nous eûmes un avant-goût de ce qui nous attendait, c'est-à-dire de la boue jusqu'aux genoux. Ne connaissant pas les chemins, je m'étais mis en route avec des souliers très légers. Qu'on juge de ce qu'il en fut, voyageant dans des chemins où l'on était forcé d'abandonner les mules entrées dans la boue jusqu'au ventre.

Après avoir marché quatre heures de temps, et après avoir perdu mes compagnons, forcé que j'étais de rester en arrière, ne pouvant suivre la caravane avec mes souliers qui s'en allaient par lambeaux ; je pris un sentier détourné que les premiers avaient évité. Là, j'enfonçai dans le borbier jusqu'au ventre, et comme je ne pouvais en sortir, je croyais ma dernière heure venue ; la nuit arrivait, et me trouver au milieu des bois, au risque d'être assassiné par les naturels du pays, gens rapaces, armés de longs couteaux qui ne les quittent jamais, était une perspective peu agréable pour moi. Enfin, par un effort suprême, je finis par sortir de cette tourbe, à laquelle je laissai pour rançon mes deux souliers, et c'est dans cet état que je rejoignis mes compagnons inquiets sur mon sort.

Après nous être remis en route, nous nous arrêtâmes le soir à un grand hangar, couvert de feuilles de palmier, servant d'hôtel et de restaurant et où nous avons passé une nuit très pluvieuse. Là, nous soupâmes et couchâmes à terre, roulés dans nos couvertures, ce qui nous coûta dix francs.

Le lendemain, après nous être levés de bonne heure, nous reprîmes notre route sans déjeuner. N'ayant plus de chaussures, je fus forcé de porter des souliers appartenant à un Suisse que celui-ci voulait jeter pour s'en débarrasser. Je suivis la caravane à travers des gorges et des fondrières plus mauvaises que celles de la première journée, et où ma mule entra jusqu'au cou. Vainement nous essayâmes, mon guide et moi, de la sortir en la prenant par la queue et par les oreilles ; ces deux extrémités nous restèrent dans les mains.

Pressés par le temps, nous l'abandonnâmes à sa destinée, et je fis porter ma malle par mon Indien qui disparut après s'être fait payer la seconde journée.

De temps à autre nous faisons des haltes sur le bord de petits ruisseaux, dont l'eau puante et sale nous forçait à prendre une tasse de café noir avec un bon tiers de marc, ce qui faisait qu'il y avait plus à manger qu'à boire ; ce brouet nous était vendu à un prix fou.

Le deuxième jour, à une heure après midi, nous arrivions à Cruces où nous ne séjournâmes que quelques heures pour nous reposer et chercher les moyens de partir pour Barbacoa.

A quatre heures du soir, après avoir traité avec des bateliers mi-sauvages, nous descendions la rivière de Chagres par une pluie et un orage épouvantables, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre, comme il n'en existe que sous les tropiques.

Il faut discuter le prix d'avance pour avoir un bon bateau couvert ; quelle que soit la saison, il est prudent de s'abriter soi-même contre la pluie et les rayons du soleil. Mais arrivés des derniers, nous n'eûmes pas de choix et nous fûmes forcés de profiter d'un ba-

teau qui n'était pas couvert ; il fut bientôt rempli d'eau et nous allions chavirer, sans la promptitude avec laquelle nous le vidâmes avec nos chapeaux qui nous servaient de puisoirs.

Les bords de la rivière de Chagrés sont couverts d'arbres, tellement serrés en quelques endroits, tellement embarrassés de lianes, qu'ils forment une ceinture impénétrable. L'air est embaumé et retentit du bruissement continu des insectes et des oiseaux, concert divin et harmonieux auquel on serait plus sensible, sans la piqûre des moustiques et sans la crainte d'en éprouver de plus cruelles dans l'herbe. C'est là qu'il est plus dangereux de glisser sur le gazon que sur la glace, avec la quantité de reptiles venimeux qui l'habitent, surtout le long des rivières. Les crocodiles dont la rivière de Chagrés est remplie, font, dit-on, plus peur que mal, mais je ne m'y serais pas fié. Les luttes continuées qu'il faut soutenir dans ces régions pour défendre sa personne, vous absorbent, et c'est plus en souvenir qu'en actualité qu'on jouit du spectacle incomparable et extraordinaire qu'on a sous les yeux. Assailli de peur, accablé de fatigue, on est encore certain de ne pas trouver, au terme de la journée, un bon souper et un bon lit ; car l'un et l'autre y sont à l'état de mythe.

Nous arrivâmes à une heure à Barbaeo, où s'arrête le chemin de fer venant d'Aspinwal. La navigation, en remontant de Barbaeo à Cruces, se fait en trois ou quatre heures, à la perche ; car avec la rame on ne vaincrait pas le courant. Les barques labourent souvent le fond du fleuve, et les canotiers sont alors obligés de sauter dans l'eau pour dégager l'embarcation et la remettre à flot. Ce n'est pas leur costume qui les gêne pour cette opération ; car ils sont mis avec autant de simplicité que nos premiers parents.

Nous passâmes la nuit à Barbaeo, où je fis la connaissance d'une Dijonnaise allant rejoindre son mari, industriel habitant San-Francisco.

Cette malheureuse ayant eu le courage d'effectuer le passage de l'isthme, mourut en mer quelques temps après, au moment où elle se croyait à l'abri du danger ; elle n'eut pour lui dire le dernier adieu que sa fille, qui fut aussi témoin de son ensevelissement maritime.

Il nous fut difficile de nous défendre d'un sentiment d'admiration, lorsque le lendemain, moyennant 40 francs, nous nous rimes emporter à toute vapeur, au travers de ces marais où tant de forces humaines ont été sacrifiées, pour servir de fondation au tracé que nous parcourions. Des deux côtés sont d'antiques forêts qui donnent à tout l'endroit un cachet vraiment sauvage.

L'humidité perpétuelle qu'entretient une abondante évaporation, contribue à parer la surface du sol d'une végétation fraîche et vigoureuse. Aussi ne peut-on s'empêcher de frémir, en pensant que ce pays, qui semble si beau au apparence, cache un poison mortel qui vous atteindra, si vous ne songez pas à le quitter à l'instant. J'ai vu cela à Barbaeo où l'on continue les travaux du chemin de fer, qui doit aller provisoirement jusqu'à Cruces.

Les concessionnaires de ce chemin de fer n'ayant pas d'ouvriers et voulant en avoir, enrôlèrent à New-York trois mille travailleurs, qui, ne connaissant pas l'insalubrité du pays, acceptèrent bénévolement, croyant qu'on leur accordait une grâce ; de plus, d'après les conventions, ces derniers s'engagèrent à travailler pendant six mois, et sans appointements le premier mois pour garantie de leur séjour dans ce pays. Ces gens une fois arrivés sur les lieux, n'étant pas habitués à un climat que peuvent à peine supporter les naturels du pays, tombèrent malades, et, n'ayant pas les moyens de s'en retourner, moururent sans secours. Ainsi, à mon passage à Barbaeo, sur ces trois mille, il y en avait mille de morts, mille de malades et mille à peine en état de travailler pour ces infâmes spéculateurs.

Sur tout le parcours du chemin de fer, on rencontre des maisons de bois et des constructions neuves qui servent aux ouvriers chargés des travaux et de l'entretien de la voie ferrée. Dans les parties marécageuses et pendant la saison des pluies, les eaux s'élèvent dans les bas-fonds jusqu'au niveau des rails, et parviennent même à se joindre sur le chemin, ce qui amollit les remblais et nécessite alors de nouveaux travaux aussi pénibles que coûteux. Ce sera encore longtemps la plaie de cette entreprise. Aussi les convois ralentissent toujours leur marche dans ces parages.

## ASPINWAL (City).

*Pacy-bay.—Jamaïque.*

La dernière station avant d'arriver à Aspinwal-City est Monkey-hill (montagne des singes). C'est là que fut choisie la place du cimetière. Le wagon funéraire ne s'y arrête malheureusement que trop souvent pour y déposer les décédés de l'île des Mancenilliers, où leurs corps seraient livrés aux requins, ou abandonnés aux vautours.

L'aspect d'Aspinwal est d'autant plus triste qu'il y a peu d'habitants, et que le peu qu'il y ait sont malades. Le climat de cette ville est en même temps chaud, humide, et extrêmement malsain ; son insalubrité n'est toute fois réelle que dans la saison des pluies (de juin à novembre) et surtout de juillet à octobre. L'action d'un soleil brûlant, agissant sur des débris végétaux et animaux, que délaient des pluies presque journalières, développe ces miasmes putrides, dont l'application aux organes vivants produit rapidement les symptômes de l'empoisonnement miasmatic, la fièvre jaune, le vomito negro des espagnols, et attaque sans miséricorde les étrangers qui séjournent à Aspinwal ; aussi recommande-t-on de s'arrêter le moins possible et de gagner immédiatement Panama, qui est généralement plus sain.

La ville, ainsi que le port, sont bâtis en grande partie sur pilotis ; le port sert en même temps de débarcadère ; ainsi, d'un vapeur américain ou anglais, vous pouvez sauter d'un bond sur le wharf, dont le tribord est consacré à la marine et le babord au débarcadère ; de cette façon, voyageurs et bagages changent immédiatement de véhicule sans toucher seulement la terre, s'il ne recherchent pas eux-mêmes le séjour d'Aspinwal-City.

Ayant payé mon passage jusqu'à New-York, je repris l'*Uncle-Sam*, magnifique navire américain, faisant son premier voyage, et construit pour la ligne d'Aspinwal à New-York. Je m'embarquai le 18 à 10 heures du soir sur ce navire, qui quitta ces bords infects, en accompagnant son départ d'une salve de coups de canons.

Nous naviguâmes de nouveau, mais non sans un roulis effrayant, occasionné par la mer des Antilles toujours houleuse et très-dangereuse, et le 21 au soir, nous apercevions les côtes de la Jamaïque, dont la cime des hautes montagnes couvertes de neige, réfléchissait le coucher du soleil, et ce ne fut que vers les 10 heures du soir que nous reçûmes le pilote, qui fut instruit de notre arrivée, grâce à nos coups de canons et à nos feux d'artifice, signaux ordinairement employés à cet effet.

Nous entrâmes dans la baie d'une bonne lieue de sinuosité, et nous allâmes mouiller à Kingston, la capitale, où pendant toute la nuit et le lendemain le navire fit sa provision de charbon.

Cette île, d'une fertilité admirable, a pour amphithéâtre une chaîne de montagnes, couverte de forêts magnifiques, où viennent sans culture tous les fruits tropicaux, elle abonde en sucre, cacao, coton, tabac, etc., etc. Elle produit le cotonnier chinois dont on fait le nankin.

Elle fabrique en outre d'excellent rhum et de la melasse. Cette gourmandise, si utile aux Anglais, amateurs de ce dernier genre de produit dans leur nourriture.

La capitale est très-grande, les maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée et étant très-basses ; elles ont la forme de chalets suisse, sauf la toiture, qui est formée de feuilles de cocotiers, et dominée par les palmiers et les cocotiers, qui élancent leur tête aux belles feuilles toujours vertes.

(La suite au prochain numéro.)

## MON PREMIER BAISER.

Dieu bénisse la neige ! n'est-elle pas gaie, la molle, blanche et virginale fleur des nues, quand elle s'épanouit sur la terre, ondulant et étincelant au clair de la lune comme une prairie diamentée dont l'éblouissante monotonie n'est interrompue çà et là que par un arbre squelettique, un mur de pierre à demi couvert, ou le flanc d'un vaste promontoire ! et tout est si calme aussi — la surface veloutée ne réfléchissant aucun son, n'émettant aucune voix, et l'atmosphère environnante si passive, si tranquille, que l'écho même d'un baiser bien exprimé remplit l'air d'une pétillante vibration, et fait bondir, dans sa poitrine, le cœur de la jeune fille pudique ! Dieu bénisse la neige ! je l'aime !

Et j'ai de bonnes raisons pour cela, aussi, comme vous l'apprendrez, si vous voulez avoir un peu de patience ; car, comme je suis un homme marié et un heureux mortel pour un *campagnard*, je suis obligé par la force des faits à associer toutes mes joyeuses réflexions domestiques, et à joindre toutes mes congratulations rétrospectives, au souvenir d'une scène de neige dans le Connecticut.

Il y a dix ans, j'étais quelque chose comme un jeune homme, quoique aussi ardent et aussi ferme dans ma suffisance qu'un vétéran à triple chevron ; mais le génie dominant de ma destinée, l'étoile de toute mon ambition, l'aliment de mes plus éclatantes aspirations, la baguette magique qui pouvait, par un seul mouvement, terrasser mon orgueil, et forcer ma vanité à se réfugier dans l'insignifiance du néant, était une belle demoiselle d'un village voisin, à cinq milles du foyer paternel et du toit de votre très obéissant " la première personne singulier, " comme disait notre maître d'école dans *mon* temps. Son nom était — mais cela n'est point de vos affaires ; ainsi, par égard pour un nom, nous supposerons que ce fut Mercy — cela sera — Mercy Daven — peu importe le surnom, il y a si longtemps qu'elle le porta que nous avons presque tous oublié qu'il lui appartenait jamais.

Il y avait bien environ deux années que je faisais de mon mieux pour amener Mercy à dire *oui* à mes " très honorables propositions ", et toujours sans résultat. Elle ne me témoignait ni froideur ni dédain, et paraissait toujours contente de me voir et fâchée de mon départ, et je savais qu'elle ne consentirait jamais à sortir en voiture, ou se promener, ou rester avec aucun autre des quarante-neuf beaux qui assiégeaient sa bienheureuse maison : et cependant, pour ménager mon tableau, je ne pouvais la décider à prêter l'oreille à l'amour ou au mariage. Je pouvais lui causer pendant des heures sur d'autres sujets, et sa chère voix répondait à la mienne par des accents suaves comme les notes d'un instrument aux doux accords, et son œil s'animait pendant la conversation, et son âme s'absorbait tandis que nous discourions ; mais quand je parlais d'*amour*, cela produisait sur elle l'effet d'un jet d'eau froide lancé sur un feu vif, éteignant à la fois lumière et chaleur. Presser sa main, même au moment du dernier bonsoir, était un acte qui n'exigeait pas peu de nerf, et offrir un baiser eût été une fatale présomption.

Nous avions justement eu une bonne tempête de neige à la vieille mode. La neige tomba pendant environ deux jours et deux nuits ; elle couvrit tout de son manteau, excepté le haut des cheminées, à travers lesquelles la fumée bleuâtre s'enroulait aussi naturellement et paisiblement que s'il n'était rien arrivé de surnaturel ; et à cette exception près, partout on remarquait très peu d'animation ; les bestiaux et les porcs étaient parfaitement établis, l'homme avait peu de chose à faire au dehors, dans la campagne à cette saison, et les chiens de ferme ne pouvaient franchir le seuil des cuisines pour troubler le silence de la nature par leurs aboiements accoutumés.

La tempête avait cessé et le sombre dais de nuages qui, trois jours durant, s'était déployé sur la terre, avait été balayé par une piquante brise nord-ouest ; le soir approchait, et comme le soleil se penchait avec un sourire froid et vil, vers le sud-ouest, comme à la recherche d'un climat plus chaud, la lune, dans son plein, soulevait l'extrémité de son large disque sur l'horizon oriental. Fatigué du siège que l'ouragan avait posé sur toutes les choses mortelles pendant son terrible empire, je désirais sortir pour jouir de l'atmosphère fraîche et pure, et, avec la promesse d'une nuit splendide, il était impossible de résister à la tentation, aussi, quoique ce ne fut pas la nuit régulière de ma visite, je me déterminai à harnacher mon cheval et à me rendre près de Mercy.

Aussitôt fait que dit. En dix minutes je fus sur la grand' route, courant à toute bride sur la plaine argentée, à la folâtre musique d'un double rang de clochettes de traîneau. Jour de Dieu ! comme nous filions ! mon poney, délivré d'une ennuyeuse écurie, était aussi heureux de l'occasion d'allonger ses jambes que moi de la perspective d'une amourette nocturne. Nous volions comme une locomotive à travers les bancs, les terrains vagues, les ponts, et les cours d'eau ; tantôt sur la glace, tantôt sur le flanc d'un amas de neige, et de temps en temps sautant une fondrière que le vent, dans ses fous jeux, avait formée en entassant à travers la route des monceaux de neige glacée. C'était magnifique !

« Ohé ! » le mot lancé d'un voix de stentor fut le premier son, hormis le tintement des clochettes et le sifflement aigu des patins de fer du traîneau, en frayant leur route au milieu de la neige, que j'entendis jusqu'à ce point de ma course échelée. J'arrêtai mon cheval et jetant un coup d'œil dans la direction du son, vis dans l'éclat combiné de la lune et de la blanche couverture du sol, quelque chose qui pouvait répondre par la forme à une tête humaine.

— Ohé vous-mêmes ! répliquai-je ; que faites-vous ?

— Eh ! mon père m'a dit de faire Ike Jenkins, et je suppose que ma mère n'y voit pas d'inconvénient, répondit la tête.

— Que me chantez-vous là ? et que faites-vous ainsi enfoncé dans la neige jusqu'au menton ?

— Je suis bien, dit-il ; le banc de neige est d'un côté de la barrière et je suis de l'autre. Où allez-vous ?

En effet, il se tenait de l'autre côté de la barrière, et en regardant un peu plus loin, je vis la silhouette de la vieille ferme de son père apparaissant comme un gros bloc de neige au clair de lune. Peu soucieux de faire connaître mon but, je repliquai évasivement à sa question.

— Oh ! dis-je, je suis chargé de briser la route ; il n'y a rien de particulier. Que demandez-vous ?

— Que dites-vous d'une promenade avec les *créatures* ? nous pouvons monter une partie dans une demi-heure, cela éveillera les vieux et fera frissonner la neige.

— Je vous suis infiniment obligé. Qui aurez-vous, dis-je ?

— Vous irez prendre Mercy, et vous arrêterez en chemin chez Wardle, et direz à Babet que je viens ; vous prendrez son frère Joe et l'enverrez à sa flamme ; vous savez qui, ou, si vous ne le savez pas, il le sait. J'irai chez Smith et Platt, et à huit heures, nous nous rejoindrons tous à Goodwin's Corner.

Le programme de mon ami ressemblait à une croûte de pâté bien fait, court et bien varié, et, à mon avis, il n'était pas susceptible d'altération. Ainsi l'arrangement fut ratifié avec le facteur, et, rendant les reins à mon cheval, je repartis comme une flèche.

Au bout d'une demie heure, j'étais côte-à-côte avec la joie et le tourment de mon cœur, et tous les messages que j'avais reçus en route étaient heureusement accomplis. Je parlai à Mercy de notre partie de traîneaux, et de la promesse que j'avais faite de la déposer à huit heures précises à Goodwin's Corner, moment et lieu convenus pour le rendez-vous. Mercy interrogea d'abord du regard mes yeux pour s'assurer que j'étais sérieux, puis la fenêtre comme pour apprécier les hasards de l'entreprise, et ensuite la grande horloge à la vieille façon qui gisait depuis un demi-siècle, au moins, dans un coin du petit salon.

Oh ! que je me rappelle bien le tic-tac lourd et mesuré de cette vieille horloge. Combien d'heures ses accents monotones se sont mêlés sur mes sens à sa douce voix, ressemblant au battement inflexible du Temps sur les cordes d'une harpe ! Il était là, son balancier de cuivre oscillant incessamment dans sa boîte d'acajou, alors noircie par l'âge ; son visage jadis doré alors cicatrisé par le temps ; ses longs doigts de fer toujours en mouvement, toujours en avant, ne s'arrêtant jamais, ne revenant jamais, mais indiquant toujours austèrement le moment passé, et avec un chuchotement enroué annonçant perceptiblement la mort de chacun à mesure qu'il s'en va dans l'éternité. Elle était là, la vieille horloge, et elle y avait été pendant cinquante ans passés et elle y est encore, contemplant gravement ce joli petit parler ; et marquant encore le temps comme le soldat à l'exercice :

“ We take no note of time but its loss ; ”

et voici que je perds du temps au sujet d'une vieille horloge, quand je devrais écrire une partie de traîneau.

Mercy examina la face familière de la pendule, et mes yeux instinctivement se tournèrent dans la même direction, et nous remarquâmes, à la lueur du feu flamboyant dans l'âtre — il n'y avait pas d'autre lumière dans l'appartement — qu'il était déjà sept heures et demie. Elle regarda encore par la fenêtre : le paysage était vraiment formidable, mais le splendide clair de lune lui donnait des agréments ; elle voulait bien venir, mais se sentait un peu effrayée, et, puis, elle refusa à demi. Mais je lui dis que j'avais fait une promesse en son nom, et qu'elle ne devait pas m'obliger à la rompre, tout en privant la partie de son plus séduisant attrait ; enfin elle céda et courut chercher ses fourrures, tandis que je m'asseyais devant le noyer enflammé qui brûlait, craquait, et répandait une vive chaleur dans la pièce.

C'était avant que nos fermiers eussent introduit dans leurs maisons l'innovation moderne sur les bonnes vieilles coutumes de la campagne, la grille à charbon anthracite. J'aime le feu de noyer surtout à la campagne ; il semble plus naturel, plus convenable que la maigre mesure de charbons rôtissants, emprisonnés, dont l'haleine semble projeter à travers les barreaux une atmosphère brûlante et non réchauffante. Les grilles à charbon feront pour la ville où tout se fait par petite mesure ; mais pour la campagne, donnez-moi une pile de noyer franc, bien sec et un foyer découvert. En cela, il y a quelque chose qui parle de liberté et de gaîté ; la flamme généreuse s'épanouit de ça de là, dans la cheminée, comme si, comme toute autre chose, elle aimait à agir à sa guise et à avoir beaucoup d'espace pour se mouvoir ; une agréable illumination envahit l'appartement, la ventilation s'établit, et de la couche de solides et ardents charbons étendue sous la flamme, s'élève une chaleur naturelle, saine, au lieu de l'atmosphère embrasée que donne une grille de charbon anthracite.

C'était devant un feu de ce genre que je réfléchissais profondément, il y a dix ans, dans ce petit parloir ; et je pensais que si Mercy pouvait seulement être à moi, ou si je pouvais seulement être à elle, et que nous puissions vivre ensemble dans la même petite

chambre, avec la même vieille horloge pour compagnon, et un pareil feu dans l'âtre pendant une nuit d'hiver, les vents pourraient siffler et les ouragans hurler à cœur joie.

Cette fantaisie de cinq minutes fut interrompue par le retour de mon adorée, armée de pied en cap pour un différend avec le vent du nord. Il me sembla qu'elle n'avait jamais été aussi jolie qu'à ce moment. Elle portait un délicieux chapeau de velours noir orné d'une seule plume d'autruche, à la *Kossuth*, comme nous dirions maintenant ; un boa de peau de lynx et de belles proportions, était enroulé autour de son cou, sur le manteau, et son petit pied était fortifié par une paire de caoutchoucs, fourrés et à l'épreuve des intempéries. Sa mère la suivait, avec l'indispensable et capricieux manchon ; et, ainsi vêtue, nous sautâmes dans le traîneau, enveloppâmes nos épaules dans le *buffido*, reçûmes les dernières recommandations de la bonne vieille dame, nous priant de "bien faire attention", ce à quoi il fut naturellement répondu "oui, madame", et partîmes.

Le temps était clair, sec, l'air vif, et il faisait juste assez de vent pour le rendre pénétrant, mais non désagréable. Mon poney semblait heureux du bonheur de jouer encore du jarret, aussi le laissai-je se conduire à son aise pendant que je babillais avec Mercy. Nous étions assis, côte à côte, enmitouillés dans la même enveloppe ; sa joue rosée était à une largeur de main de la mienne, et ses lèvres vermeilles si tentantes et si près ! et pourtant, sur ma vie, je n'osais les toucher, pas même prononcer un mot de ce que je désirais le plus dire. Et nous glissions rapidement éclairés par les majestueux rayons de la lune, en caquetant et riant de nos sottises.

En dix minutes, nous fûmes au rendez vous, deux milles de la maison. Nous y trouvâmes l'organisateur de l'expédition avec sa chère âme, Babet Wardle et son frère Joe avec son *innamorata* qui attendaient déjà ; deux autres couples manquaient encore pour compléter la partie de dix ; nous entrâmes dans l'hôtellerie, échangeâmes à la ronde de cordiales poignées de main ; les jeunes filles se donnèrent du bout des lèvres des baisers factices, comme pour tenter les beaux et leur faire monter l'eau à la bouche.

A peine cette cérémonie était-elle terminée qu'un autre traîneau arriva, puis un autre ce qui compléta le nombre. Après une autre poignée de mains et une autre volée de baisers féminins, la portion mâle de la compagnie prit un verre de cidre et de bière de gingembre et les jeunes filles avalèrent une gorgée de "parfait amour" le cordial de rigueur à cette époque.

Tout était prêt pour la course, une question s'éleva pour savoir qui ouvrirait la marche. Je proposai que ce poste d'honneur fût donné au plus vieux couple de la compagnie ; mais, comme nous nous occupions de trouver les deux patriarches, mon voisin, Isaac Jenkin écrivain, suggéra que comme j'étais venu expressément pour "briser la route," il ne serait pas poli de frustrer mon dessin, et qu'en conséquence je devais jouer le rôle de pionnier. Cette suggestion obtint de tous ceux qui étaient présents, excepté de moi, une approbation unanime et cordiale ; ma résistance étant infructueuse, Mercy et moi nous nous mimés en tête. Tout ce que je puis dire c'est que s'il y avait des chevaux paresseux derrière nous, ils avaient fort à faire cette nuit-là.

Ma compagne et moi étions d'accord sur un point : tous deux nous aimions à aller bride abattue. Elle était vive, gaie et aimable, mais tout au sentimentalisme ; le système des lourdes voitures était incompatible avec son tempéramment ; dès sa plus tendre jeunesse elle était sans cesse en quête de ce qui était sublime, impétueux ou impulsif ; et j'avais souvent pensé que si je pouvais l'attraper dans un mouvement d'extrême péril, et l'arracher romanesquement au danger, ce serait le moyen de la conquérir. Et, elle était digne de la

conquète ; car avec tout sa pétulance de jeune fille, elle possédait une âme d'une intelligence et d'une suavité angéliques et un esprit aussi pur que la neige sur laquelle nous glissions. Elle est ma femme maintenant. Vous saurez comment cela arriva.

Je ne puis dire combien de fois je la suppliai de devenir ma femme, mais je le fis bien fréquemment. Elle ne répondit jamais *non* à mes prières, mais elle éluda toujours ma requête par une pétillante saillie ou un malin échappatoire, laissant toujours la porte de l'espérance grande ouverte, et, comme je le pensais encourageant plutôt que repoussant mes désirs. Néanmoins je ne faisais aucun progrès visible dans ses affections, et restais toujours abandonné à l'espérance, obligé de compter sur la Providence.

Je vous ai déjà dit que ce soir-là, elle paraissait plus jolie que jamais ; et je puis ajouter que grâces aux effets combinés du froid de l'air piquant, de l'animation de la course, comme nous bondissions sur la route inégale, non brisée, lorsque la lune frappait en plein sur son visage, sa beauté atteignait la gracieuseté parfaite. Comme je l'aurais dévorée de baisers ! mais mes regards les plus incendiaires ne trouvaient point de réponse dans ses yeux coquets et je n'osais m'aventurer. Cependant mon âme était trop gonflée pour garder une telle contrainte ; elle raconta de nouveau l'histoire de mon amour, d'un ton chaleureux autant qu'éloquent, et elle reçut la réplique ordinaire, — sans récompense.

À demi vexé de sa réserve, que je commençais à attribuer ou à l'affectation ou à une coquetterie naturelle, mon cœur devint pesant. Mes esprits tombèrent au-dessous de zéro et je parlai peu. Désirant fortement voir se terminer notre promenade et résolu à l'abréger, j'enfilai un chemin de traverse, qui nous rapprochait plus de la maison que la route à laquelle j'avais songé d'abord. Ma patience avait été tendue jusqu'à se rompre, mon ardeur était mortifiée et je pensais avoir pris la détermination de ne plus jamais rechercher la présence de Mercy, dès que je l'aurais déposée à la maison de son père.

Mes compagnons poussèrent une exclamation de surprise à l'arrière quand ils me virent quitter la grande route ; mais je me moquai d'eux, continuai ma course et ils suivirent. Ma partenaire en connaissait trop bien la cause pour me questionner à ce sujet et nous procédâmes en silence. Mercy était évidemment mal à son aise, pour quel motif, je ne puis prétendre le dire, parce que depuis je ne l'ai jamais questionnée sur ce sujet ; mais à certaines démonstrations non équivoques il était clair qu'elle sentait que quelque chose allait de travers. Nous n'échangeâmes pas une syllable pendant la distance d'au moins quatre mortels milles.

Il est possible que j'étais devenu moins vigilant à remplir mes devoirs comme conducteur ; rien de plus probable, car j'avoue que je n'étais pas peu mystifié et que je ne savais guère si nous montions ou descendions une colline, si nous courrions sur un goulot ou tournions un coude ; il se peut aussi que mon cheval et moi traversions une route avec les tours et détours de laquelle nous n'étions pas familiers. Que cela soit ou non, il est certain qu'au milieu de la plus méchante rêverie je me trouvai ainsi que ma compagne volant en l'air sur un étroit précipice, et notre véhicule tourné sans dessus-dessous, fuyant avec une rapidité de dix nœuds à l'heure. Fidèle aux instincts de la nature, inspirée par sa première loi, la dame en remarquant le mouvement excentrique du chariot, avait jeté un bras délicat autour de mon cou, et par là se tenait attachée pour sauver sa chère vie. Naturellement, je ne perdus pas un moment pour lui rendre le compliment avec intérêts, et serrant sa délicieuse taille dans mes bras, nous tombâmes dans cette posture à quelques dix pieds, tout étendus dans un propice banc de neige. Le léger cri d'effroi qui s'était échappé des lèvres de la dame fut à demi étouffé par une bouchée du glacial duvet, car, qu'on le sache, notre

descente ne fut terminée que quand nous eûmes pénétré à deux pieds au moins dans les entrailles de la neige.

Je m'assurai complaisamment que ni l'un ni l'autre n'avions reçu de blessures et là et alors, dans ce banc de neige, serrés comme nous l'étions, dans les bras l'un de l'autre, face à face, et *parfaitement* à l'abri des yeux de voutour du monde extérieur, je cédai pour la première fois à la tentation et inclinai à ses lèvres rosées et sans défense le *supplice* d'un baiser assez chaud, et assez ardent pour fondre un banc de neige aussi haut que le mont Vésuve. Je ne vous dirai pas combien de fois, l'acte fut répété, ni combien je désirais que la neige pût nous ensevelir pour un temps indéfini ; mais en moins d'une minute, nous fûmes interrompus, et quatre paires de mains étaient vivement occupées à l'emploi de nous retirer. Bientôt nous étions tous sains et saufs sur le chemin. Mon poney, en animal bien élevé qu'il était, s'arrêta suivant la coutume, dès qu'il s'aperçut qu'il se passait quelque chose de mal ; le traîneau ayant été replacé sur ses patins, nous reprîmes nos sièges et notre voyage. Je n'ai pas besoin de dire que cet accident nous rendit la faculté de la conversation qu'une taciturnité passagère avait interrompue. D'ailleurs, je sentais que mon âme s'était renouvelée ; les fruits d'un audacieux abandon, brûlant sur mes lèvres et je me déterminai sur le champ à exposer ma destinée au hasard d'un dé. La tâche doit être faite une fois pour toutes maintenant ou jamais, pensai-je ; et sans attendre la réflexion pour refroidir ma résolution, j'insistai sur le champ, tendrement et respectueusement, quoique chaleureusement, afin d'avoir une réponse catégorique à mon offre de mariage. Mercy hésita un moment, mais enfin, d'une voix timide, exprima l'opinion que "les choses étaient allées trop loin maintenant pour se retirer : et en un mot elle était fâchée de ne l'avoir pas dit auparavant, car elle le désirait depuis longtemps, mais ne savait pas comment s'y prendre."

Lecteurs, vous pouvez être sûr que nous ne fûmes pas longtemps à faire une partie de noces après cela : car je puis établir sans crainte de contradiction, qu'il y a quatre bruyants témoins du fait, et je puis en outre vous certifier que jamais depuis je n'ai contemplé une tempête de neige sans songer avec reconnaissance à mon "premier baiser."  
— Dieu bénisse la neige !

(Traduction.)

...

## A UN PAYSAN MÉCONTENT DE SON SORT.

Admire les produits dont ton enclos fourmille :  
 Quel tableau ravissant il offre à ta famille !  
 Quel superbe horizon, prolongeant son azur,  
 Fait briller ses rayons sur ton séjour obscur !  
 Un sauvage s'arrête et sent couler ses larmes  
 En voyant la campagne étaler tant de charmes..  
 Combien la majesté de son aspect divin  
 Doit ranimer la foi qui languit dans ton sein !  
 Et c'est toi qui maudis parfois l'Être Suprême,  
 Toi qui ne peux avoir d'autre appui que lui-même.  
 Au lieu de l'implorer, tu l'accuses tout bas  
 D'oublier le malheur qui s'attache à tes pas...  
 Va, ce n'est pas à Dieu que tu dois ta misère ;  
 Il n'a jamais créé les abus de la terre,  
 Il n'afflige personne, et loin d'être cruel,  
 Comprend tous ses enfants dans les bienfaits du ciel.

## CHANSON DES POMPIERS.

AIR : — *Roule, roule, ma diligence.*

Au feu ! chacun crie :  
Au feu ! l'incendie -  
M'nacc d'embraser le quartier ;  
Le flot de la foule  
Vers la scène roule ;  
Le Pompier y court le premier.  
Pompe, pompe,  
Brav' Pompier ! pompe ;  
Tu crains peu de t'griller la peau !  
Pompe, pompe,  
Sans que l'tuyau rompe,  
Et combats la flammie par l'eau ! (bis)

Le gourmet à table,  
D'un vin pur qu'il sable,  
Vante l'arôme et le bon crû.  
Le chasseur que presse  
La soif, boit sans cesse,  
Ainsi s'prépare à tirer dru.  
Pompe, pompe,  
Fin gourmet, pompe,  
A p'tits coups, pour mieux juger l'vin ;  
Chasseur, pompe ;  
Pour sonner d'la trompe,  
Rien ne vaut le jus du raisin. (bis)

L'abeill' qui bourdonne,  
L'oiseau qui chanssonne,  
Pompent au calice des fleurs ;  
L'éléphant grotesque,  
D'son nez gigantesque,  
Pompe de Bacchus les douceurs.  
Pompe, pompe,  
Abeill', ta trompe,  
Dans la ruche pétrit le miel.  
Pompe, pompe,  
O géant d'la trompe !  
Pompez, jolis hôtes du ciel. (bis)

Le soleil qui darde  
Ses rayons, et farde  
Les plantes, les peuples divers,  
D'la terre arrosée,  
Pompe la rosée,  
Comme il pompe les flots des mers.  
Pompe, pompe,  
Beau soleil ! pompe ;  
Tu répands la fertilité.  
Pompe, pompe,  
Mais pas trop ne pompe ;  
Tout excès doit être évité. (bis)

A son tour la terre,  
 Q'la chaleur altère,  
 Pompe aussi la pluie en ses flancs,  
 D'où naiss'nt les fontaines,  
 Les ruisseaux des plaines,  
 Et des frais vallons les torrents.  
 Pompe, pompe,  
 O terre ! pompe ;  
 Mais plus qu'à ta soif ne bois pas ;  
 Pompe, pompe ;  
 Tout doucement pompe ;  
 Trop boire fait chanc'ler les pas. (bis)

La locomotive,  
 Dans sa course active,  
 Pompe au mouvement du piston,  
 Et sa longue queue  
 Fait plus vite un' lieue  
 Que le plus rapid' Phaëton.  
 Pompe, pompe,  
 Courcuse ! pompe ;  
 Mais garde-toi bien d'érailer ;  
 Pompe, pompe,  
 De ch'min ne te trompe,  
 Pour ne pas en pièc's nous tailler. (bis)

Lorsque l'premier homme  
 Eut mangé la pomme,  
 Ce mond' fut un lieu d'vanité.  
 Depuis c'jour néfaste,  
 La pompe et le faste  
 Ont envahi l'Humanité ;  
 Pompe, pompe,  
 O funèbre pompe !  
 On t'voit briller aux enterr'ments.  
 Pompe, pompe !  
 La raison m'détrompe ;  
 Je t'récuse aux derniers moments. (bis)

A. MARSAIS.

## EXAMEN PHÉNOLOGIQUE DE M. ALEX. DUMAS.

A. J. DE F.

Le premier pas dans la méthode à laquelle j'ai fait allusion dans ma dernière lettre, consiste à apprécier la proportion du développement des régions du cerveau, dites instinctive, morale et intellectuelle. Disons en passant que le front, qui est le siège exclusif de l'intelligence, se partage en région perceptive et région réfléctive.

J'ai donné, dans une autre publication, toutes les combinaisons de ces divisions générales. Il suffit de dire ici que :

1o. Lorsqu'il y a prédominance des parties instinctive et morale sur l'intelligence, celle-ci se présente sous une forme plus intuitive et passionnée. Ce genre d'intelligence possède un monde de vérités senties implicitement, des vérités d'un ordre effectif ou sentimental,—ce qu'on entend par les *vérités de l'âme* ;

2o. Lorsqu'il y a prédominance de la partie perceptive sur le reste de l'organisation, l'intelligence tend à s'occuper des choses externes. Ce genre, de même que le précédent, possède un grand nombre de vérités sous la forme d'inspirations et d'aptitudes *artistiques*.

Ces deux ordres de vérités intuitives se présentent à l'esprit comme évidens en eux-mêmes (self-évident) et sollicitent peu une démonstration raisonnée.

Enfin, si, avec l'un ou l'autre des ordres d'intuition qui viennent d'être cités, la réfléctivité se trouve convenablement ou fortement développée, il en résulte un troisième genre d'intelligence, qui donne la tendance à analyser également les inspirations de la vie instinctive et les impressions venant de la vie extérieure, afin d'en obtenir une conviction *rationnelle*.

Chez notre sujet, nous trouvons les facultés instinctives, morales et perceptives, prédominantes sur les facultés réfléctives. Cette prédominance est très favorable au développement d'une riche imagination.

Notez bien que je n'indique que le degré *relatif* de la réfléctivité ; l'appréciation de sa valeur *positive* comme puissance mentale, viendra plus tard.

Il est vrai qu'il y a certaines branches des sciences pour lesquelles cette intelligence se montrerait particulièrement apte, si elle était forcée de s'en occuper ; comme, par exemple, la chimie, la botanique, l'anatomie. Aussi, A. D. aura-il, à coup sûr, effleuré quelques livres traitant de ces sujets. Mais le besoin des connaissances positives, le goût pour les démonstrations scientifiques et expérimentales, ne sont, chez lui, que des dispositions secondaires. Ce à quoi cette intelligence tend par la force de son organisation *entière*, est le *besoin dramatique*. Je n'entends point par là seulement la personification scénique, mais aussi et surtout la *personnification mentale*, la description et le déroulement des caractères dans le jeu varié des passions.

En ce sens, la disposition dramatique existe chez le poète, le romancier, le musicien, aussi bien que chez l'auteur tragique ou comique et chez l'acteur.

Ce besoin de tout personnifier, de tout dramatiser, est éprouvé plus ou moins par tous vers l'âge de l'adolescence, avant que l'expérience n'ait dissipé les belles utopies des jeunes années. Dans cette disposition, l'adolescent est plus ou moins poète dramatique. Il l'est d'abord pour lui seul ; plus tard, il peut, selon son talent, devenir pour les autres.

Cette vie instinctive, vie d'émotion et de passion, qui fait de l'esprit une vraie *fantasmagorie*, est, chez quelques êtres, intarissable de vigueur et d'inspiration. C'est que chez eux on trouve associées aux instincts proprement dits, trois facultés spéciales, qui multiplient à l'infini les inspirations du sentiment, et les développent sous forme de créations spontanées.

Ces facultés, qui sont l'*Idéalité*, la *merveilleosité* et l'*imitation*, constituent la voie de transition entre la vie instinctive de l'homme et sa vie intellectuelle. L'une d'elles spécialement [l'*Idéalité*] a la mission de communiquer la chaleur des instincts à l'intelligence, et la lumière de l'intelligence aux instincts.

Ces trois facultés, agissant de concert, constituent le foyer par excellence de l'imagination ; car l'imagination est là où des images existent en tableau harmonique dans l'esprit, et où il y a *croissance absolue* dans la réalité de ces images.

Or, de ces trois organes, deux seulement, l'*Idéalité* et la *merveilleosité*, sont fortement développés dans la tête d'A. D. ; mais joints avec les amples facultés que j'ai déjà considérées, il produisent une imagination puissante, sous chacune des formes, instinctive, sentimentale, perceptive et réflexive.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de ce que le développement borné de l'organe de l'imitation doit produire sur l'intelligence de A. D.

DR. CASTLE.

## LE PLUS ANCIEN MAIRE DE FRANCE,

M. CHAUCHEFOIN,

MAIRE DE GIGNY, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

L'article suivant est extrait d'une publication parisienne, périodique, intitulée : LES ARCHIVES DES HOMMES DU JOUR. Il établit un fait unique dans les fastes de la municipalité française, l'existence d'un homme qui fut et est encore maire, sans interruption depuis 1789. Cet homme, M. Chauchefoin, est mon grand-père, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-dix ans ; et quoique je sois loin d'admirer l'insouciance des hautes affaires politiques dont il a dû faire preuve pour conserver une charge aussi amovible que celle qu'il occupe, je suis heureux que mes compatriotes aient rendu justice à l'élevation de son caractère, à son amour pour la commune dont il gère les affaires depuis soixante-cinq années. --H. E. CHEVALIER.

Parmi les fonctions administratives, celles de maire de village, qui sont les plus modestes de toutes, sont aussi les plus délicates et les plus difficiles à remplir. Sans cesse en contact avec la partie la moins éclairée de la population, avec celle que de rudes travaux condamnent à l'existence la plus pénible, les maires des communes rurales ont de sérieuses obligations à remplir. Il faut qu'attentifs à prévenir les besoins de leur administrés, à concilier leur intérêts, à dissiper l'ignorance des uns, à fortifier les bonnes dispositions des autres, ils prêtent à tous l'appui de leurs lumières et de leur expérience. En ce sens, on peut dire qu'ils exercent une magistrature vraiment paternelle, et qu'ils partagent avec le curé le gouvernement intellectuel et moral des populations. Il existe dans beaucoup de communes des magistrats municipaux qui comprennent ainsi leur mission, et qui pourraient figurer avec distinction dans des sphères bien plus élevées. M. Chauchefoin mérite d'être particulièrement signalé parmi ces honorables fonctionnaires.

M. Chauchefoin, propriétaire à Gigny, arrondissement de Tonnerre (Yonne), fut nommé, en 1789, agent de cette commune, et le gouvernement impérial le confirma, sous le titre de maire, dans les mêmes fonctions, qu'il a exercées sans interruption et qu'il remplit encore aujourd'hui, malgré ses quatre-vingt-dix ans.

Des services aussi importants que nombreux ont marqué sa carrière administrative, une des plus laborieuses et des plus honorables que l'on puisse citer.

Dans toutes les circonstances où la disette s'est fait sentir, M. Chauchefoin, cédant aux généreuses impulsions de son cœur, a usé de son influence et même de ses ressources personnelles pour rendre moins pénibles les souffrances de la population. Convaincu de la vérité de cette maxime, que la faim est une mauvaise conseillère, il n'a jamais reculé devant aucun sacrifice pour assurer la subsistance de ses administrés, et il s'est efforcé de prévenir, par de sages mesures, les désordres que pouvait amener l'insuffisance des objets les plus nécessaires à la vie. Les preuves d'habileté et de dévouement qu'il a données dans ces moments difficiles ont laissé des souvenirs impérissables dans le département.

En 1793, l'orsqu'un décret de la Convention ordonna la confiscation et la vente des biens du clergé et de la noblesse, la commune de Gigny fut dépouillée des bois et des pâturages qui lui appartenaient. Depuis cette époque, M. Chauchefoin ne cessa de protester avec une chaleur et une énergie infatigables contre la spoliation dont ses compatriotes étaient victimes. Sous l'Empire et sous la Restauration, les réclamations qu'il fit entendre à plusieurs reprises restèrent sans résultat. C'est seulement sous le règne de Louis-Philippe qu'il a obtenu l'autorisation de défendre devant les Tribunaux, les droits de la commune ; ses efforts et sa persévérance ont été couronnés de succès. Un arrêt de la Cour royale a ordonné la restitution à la commune des propriétés dont on l'avait dépouillée, et même du prix des adjudications des bois, qui avaient eu lieu, dans la dernière année, au profit de l'État.

En 1849, lors de l'invasion du choléra, la commune de Gigny qui compte environ quatre cent cinquante habitants, perdit en quinze jours le tiers de sa population au moment même où le redoutable fléau avait atteint son plus haut degré d'intensité ; le maire, alors, âgé de quatre-vingts cinq ans, resta inébranlable à son poste, malgré les instances réitérées de M. Chauchefoin-Cailletet, son fils, propriétaire à Châtillon, qui s'offrait généreusement pour remplacer son vénérable père dans le périlleuse mission que son devoir et sa conscience lui imposaient.

” Je suis maire de Gigny, lui répondit-il d'un ton de noble détermination ; il y aurait lâcheté de ma part à abandonner mes administrés au moment du danger ; mon devoir est de rester au milieu d'eux, et j'accepte d'avance toutes les conséquences d'une résolution que rien au monde ne saurait ébranler. ”

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire ; dans leur énergique simplicité, elles révèlent un cœur et une organisation d'élite, elles suffisent pour caractériser celui dont nous esquissons la vie et les travaux.

Notre tâche serait longue et dépasserait de beaucoup les limites d'une notice, si nous voulions raconter tous les actes de dévouement et d'abnégation que M. Chauchefoin accomplit dans ces temps malheureux, où les classes laborieuses, saisies de terreur, décimées par un horrible fléau et impuissantes à le combattre par des moyens vulgaires, ne pouvaient trouver de ressources que dans le zèle et les lumières de l'administration. Il nous suffira de dire

que, pendant toute la durée de cette désastreuse période, le maire de Gigny retrouva comme par enchantement toute l'ardeur, toute l'activité de la jeunesse ; il semblait avoir puisé de nouvelles forces et un courage à toute épreuve dans les sentiments d'humanité qui l'animaient. Malgré les fatigues incessantes et la privation presque absolue de sommeil, auxquelles il s'était condamné, on ne le vit pas un seul instant abattu ou affaîssi. Il était nuit et jour en mouvement, et se multipliait en quelque sorte, pour porter aux pauvres malades des secours, des espérances et des consolations. Toutes les denrées qu'il possédait étaient mises à la disposition des nécessiteux. Cette générosité noble, ce rare désintéressement eurent d'heureux résultats. Il résulte de témoignages irrécusables que plusieurs personnes atteintes de l'épidémie durent leur guérison à son intelligente activité et aux mesures qu'il organisa pour arrêter les progrès du mal.

Pendant une carrière administrative de soixante-six ans, toutes les qualités, qui peuvent faire chérir un magistrat municipal, ont brillé d'un vif éclat chez M. Chauchefoin. Comme homme privé, il a montré constamment un caractère des plus honorables : son mérite n'est égalé que par sa modestie et son désintéressement. Si jamais il a fait quelques démarches auprès de personnages influents, s'il s'est adressé au gouvernement pour en obtenir quelques avantages ; il n'a jamais eu en vue ses intérêts personnels, mais l'accroissement du bien-être de ses administrés. Sa seule ambition a toujours été de se rendre digne de l'estime et des sympathies de ses concitoyens qui l'aiment et le respectent comme un père.

Mais en dépit de ses efforts pour échapper à l'attention publique, ses services ont été dignement appréciés, et lui ont valu des distinctions éclatantes. Lors du passage à Sens pour l'inauguration du chemin de fer, le Président de la République a nommé chevalier et en 1852 officier de la Légion d'Honneur l'humble maire de village, dont la vie s'est écoulée tout entière dans la pratique des plus nobles actions qui puissent honorer l'homme et le citoyen.

Malgré son grand âge, M. Chauchefoin jouit encore de la plénitude de ses facultés. Jusqu'au dernier moment, tout ce qui lui reste d'intelligence et de force sera consacré au bonheur de ses administrés. Au terme de son existence, qui, nous l'espérons, doit se prolonger encore, ce vénérable doyen des maires de France emportera dans la tombe les regrets unanimes de ses concitoyens.

LEFEBVRE-BISSON,

Ancien Sous-Préfet, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

---

#### PENSÉE.

La malice, l'orgueil, un indigne désir  
 D'abaisser ces talents qui font notre plaisir,  
 De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie ;  
 Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie,  
 A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,  
 Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.

VOLTAIRE.

## LETTRE TROUVÉE.

Adressée à M. C... M..., signée "Emma."

Ami, l'hiver vient de renaître !  
Que je gémiss de son retour...  
Hélas ! l'oiseau sur ma fenêtre  
Ne chante plus au point du jour...  
Il ne paraît plus au bocage,  
Il a quitté ce froid vallon,  
Je n'entends plus son doux ramage  
Qui réjouissait le canton.

Pendant l'été, sous le feuillage,  
Souvent, en chantant mes amours,  
Je pouvais me rendre au rivage  
Où Victor m'attendait toujours...  
A présent... tout n'est que tristesse !  
Au rivage je ne vais plus,  
Victor aujourd'hui me délaisse...  
Tous mes plaisirs ont disparu !...

Ah ! de ce coup vais-je mourir ?  
Non, non ! je prendrai mieux la peine ;  
Un autre amant va me venir,  
— De son cœur je serai la reine —  
Mon malheur ne sera pas long :  
L'hiver va bientôt disparaître...  
Au printemps je ferai moisson  
D'un amant, d'un mari, peut-être.

J'ai perdu l'amour de Victor...  
Oh ! j'en verse bien peu de larmes !  
Mais, je pleurerai moins encor  
Si l'été nous donnait ses charmes,  
Si l'hiver de ses blancs frimas  
Ne disparaît point nos campagnes,  
Si l'hiver ne m'empêchait pas  
D'aller visiter mes compagnes !

Cher cousin, au printemps, j'espère  
Aller revoir ton beau Québec,  
Aller revoir ta tendre mère,  
Aller te donner un "beau bec,"  
Tu vois, j'ai beaucoup d'espérance :  
Mais que puis-je sans le printemps ?  
Choyer un vieil oncle en enfance,  
Penser à toi de temps en temps.

Reviens, reviens... saison de Flore,  
Oh ! viens me rendre le bonheur !  
Ton cours chéri promet encore  
Un nouvel amour à mon cœur...  
A présent, tout n'est que tristesse :  
L'ingrat Victor ne m'aime plus,  
Les oiseaux qui chantaient sans cesse  
De ce vallon ont disparu !

## LE CHÂTEAU DE REINSPADTZ.

Dans l'hiver d'une année qu'il m'importe pas de nommer, puisque les crimes, la vengeance et le repentir ne sont du domaine exclusif d'aucune époque particulière, Louis Rampact, jeune noble de Vienne, traversait une de ces étendues de pays vastes et inhabitées, qui forment une partie des territoires de la Westphalie. Le crépuscule tombait et le jeune homme était presque transi de froid ; le vent lui soufflait directement au visage, et semblait l'avant-coureur d'une de ces tempêtes de neige qui parfois arrêtent les voyageurs pendant plus de six semaines entières. Après avoir chevauché quelques milles plus loin, il vit tout-à-coup le mur d'une cour devant lui, et, découvrant une cloche, il la tira avec violence. La porte fut ouverte par un portier qui s'enquit respectueusement de ce qu'il désirait. Le voyageur lui apprit aussitôt sa situation, et demanda qu'on lui indiquât un endroit quelconque, où lui et son cheval pourraient se remettre de leurs fatigues. Il se hasarda même—s'il était impossible de satisfaire sa requête—à réclamer l'hospitalité du manoir devant lequel il se tenait.

—Ce n'est jamais, dit le portier, l'habitude de fermer les portes de ce château contre ceux qui ont besoin d'assistance ; mais ceux que le plaisir pourrait exciter à chercher ces murailles ne désireraient pas longtemps demeurer dans leur enceinte.

—Pourquoi non ? dit Rampact, en hésitant sur le seuil.

—Parce que, répondit l'autre, ils ne trouveraient pas ce qu'ils cherchent. Je vais ajouter-t-il, faire prévenir le duc qu'un gentilhomme demande ici un abri pour la nuit.

Rampact resta là durant presque une demi-heure ; pendant ce temps plusieurs lumières apparurent dans les diverses parties du château. La porte principale s'ouvrit ensuite, et deux domestiques, s'approchant avec des torches, le conduisirent dans une salle splendide, de laquelle on le mena dans un appartement plus petit, où le maître l'attendait pour le recevoir.

Le duc de Reinspadtz, le propriétaire, était un homme qui n'avait pas plus de trente-sept à trente-huit ans, d'un aspect très-séduisant, mais dont la santé était visiblement altérée ; ses vêtements étaient somptueux, quoiqu'il fût évident qu'ils n'avaient pas été mis à dessein pour la réception d'un convive. L'air inhabité de la chambre frappa si fort le jeune Rampact, qu'après que les premières salutations furent terminées, il exprima ses craintes d'avoir chassé son hôte de son appartement habituel, ou de l'avoir troublé au milieu de ses occupations ordinaires.

—J'habite toujours cette chambre, dit le duc avec un faible sourire ; à son apparence vous me regarderez peut-être comme un oisif, en conséquence—il hésita un moment—en conséquence, vous aurez moins de scrupule à rompre ma solitude. . . est complète.

Comme il prononçait ce dernier mot, Louis crut voir une larme dans ses yeux et sentit pour cet homme un intérêt dont il ne pouvait se rendre compte. La physionomie de son hôte était douce et avenante ; mais la tristesse était profondément gravée sur son visage, que traversait de temps en temps une expression d'indignation concentrée.

—Je crains, continua-t-il, que vous ne trouviez pas en moi un compagnon de table ; je ne suis plus un de ceux qui peuvent tenir toute la nuit un convive devant la bouteille, et d'un pas assuré le conduire au lit ; mais tout ce que j'ai est à votre service, — et je serai trop heureux de vous voir en jouir, bien que je ne puisse y prendre part ; ce n'est pas, néanmoins, par manque d'hospitalité, je vous assure.

— Votre santé me paraît avoir souffert, dit Rampact.

—Oui, reprit son interlocuteur, je suppose que je porte les traces de ce que j'ai enduré.

En disant cela, il jeta un coup d'œil si perçant vers la porte, que Louis se tourna spontanément de ce côté ; mais, n'entendant rien, ne voyant rien, et le duc ne faisant aucune remarque ultérieure, l'idée lui vint à l'esprit que la santé physique de son hôte était moins dérangée que ses facultés mentales, car le duc paraissait avoir totalement oublié la présence d'une autre personne et continuait de contempler le feu avec un regard atone. Rampact s'efforça de l'engager dans une conversation, et fut charmé des manières et de l'intelligence de son hôte.

—Je dois, remarqua enfin le duc, m'excuser près de vous pour vous avoir fait si longtemps attendre des rafraîchissements. J'espère qu'on ne vous a pas négligé à votre entrée. J'aurais immédiatement donné des ordres pour le souper, mais on le sert toujours à une heure particulière.

Lorsque la cloche sonna le dernier quart de dix heures, le visage du duc se couvrit d'une couleur cendrée ; ses traits prirent peu à peu un caractère plus sombre ; sa stature devint plus élevée, et qui l'aurait considéré, se serait imaginé qu'en ce moment il défait un être dont il avouait la supériorité. Bientôt la porte s'ouvrit et le souper ayant été annoncé, le duc conduisit son convive dans la chambre adjacente, qui, quoique salle de parade, était évidemment d'un usage journalier. Le couvert avait été mis pour trois personnes ; le siège du duc était placé au haut bout de la table, il y en avait un à l'extrémité, et l'autre plus près à la gauche du maître du château. Rampact douta un instant de celui qui lui était assigné, mais une indication des domestiques l'engagea à prendre celui qui était à l'extrémité. Le duc fit les honneurs d'un splendide souper et ils commencèrent leur repas ; c'est-à-dire que Rampact commença le sien, car il remarqua que le duc touchait à peine à ce qui était sur son assiette.

Quelques minutes après qu'ils se furent assis, la porte s'ouvrit de nouveau, et parut une jeune dame d'environ vingt-sept ou vingt-huit ans. La plus profonde mélancolie était peinte sur son visage et caractérisait toute sa désinvolture ; sa mise formait un contraste parfait avec la splendeur qui l'entourait ; un léger vêtement de drap gris, avec de longues manches pendantes, était tout ce qu'elle portait, et ses cheveux étaient simplement retenus par un peigne ; mais elle n'avait pas besoin de secours artificiels. Louis pensa n'avoir jamais vu quelque chose d'aussi beau. Il s'élança de son siège, et s'était déjà presque approché d'elle, lorsque, frappé de l'inconvenance de sa conduite, il s'arrêta sans avancer ni se retirer. Quant à cette dame, qui n'avait pas levé les yeux, elle continua de marcher et s'assit à côté du duc. Ce dernier lui servit en silence du plat qu'il avait devant lui ; elle accepta, mais elle rougit de plus en plus fort et enfin ses larmes tombèrent abondantes sur la table. Pendant ce temps, Louis s'était rassis, et il l'examinait avec un intérêt que, preux chevalier comme il était, il n'avait jamais auparavant ressenti pour aucune femme ; mais quand il vit ses pleurs, il se tourna vers le duc avec un regard qui semblait dire : « Est-ce à vous qu'on en doit attribuer la cause ? » Il remarqua que ses yeux étaient aussi gonflés et qu'il conservait sa tête éloignée de celle de la dame. Peu après, elle se tourna vers un laquais qui se tenait derrière elle, et au grand étonnement de Louis, celui-ci apporta au duc une coupe, qu'il reconnut pour être un crâne humain, quoiqu'elle fût enchâssée d'argent curieusement ouvragé. Le duc la remplit de vin ; on la lui présenta, elle but et sortit de table ; alors, et alors seulement, elle leva les yeux ; ils étaient dirigés sur lui : ils se lancèrent mutuellement des regards, et quel monde de pensées ils exprimèrent ! elle quitta l'appartement et le duc reprit insensiblement son sang-froid : cependant il semblait excédé, et Ram-

paet crut voir la mort imprimée sur son visage. Le duc l'invita bientôt à se retirer avec lui ; Rampact le suivit, en proie à un si violent désordre de sensations qu'il ne fit point d'abord attention qu'ils ne retournaient pas à la chambre qu'ils avaient quittée.

—Où allons nous, monseigneur ? dit-il à voix basse, en s'arrêtant tout-à-coup.

—Je m'aperçois, répondit le Duc avec un mélancolique sourire, que votre confiance ne s'est pas accrue dans les trois heures durant lesquelles nous avons lié connaissance ; mais, ajouta-t-il, vous n'avez rien à craindre.

En disant ces mots, il entra dans un appartement décoré de tentures noires, à l'extrémité duquel, sur une espèce de plate-forme, était placée une bière que recouvrait un poêle. On avait posé au-dessus un schako de soldat, un manteau et une épée brisée ; un panache de plumes ornait la tête du cercueil ; mais là aussi se trouvait un plus bel ornement que le schako, le manteau ou les plumes,—la dame que Rampact avait vue à la table du souper ; et dans la même attitude de tristesse et d'humilité, les yeux encore baissés vers la terre et laissant encore couler des larmes. Le duc s'assit vis-à-vis d'elle : Rampact en fit autant. Elle commença alors à chanter l'office des morts—de ceux qui périrent de la main de la violence—et termina par les psaumes de la pénitence. Le duc écouta d'une manière toute différente de celle qu'il avait eu à table : aucune larme ne brilla dans ses yeux ; et il ne détourna point la tête. Enfin il dit, en paraissant faire un effort sur lui-même et d'une voix plus ferme et plus claire qu'auparavant :

—Il n'a jamais été dans ma nature de recevoir de l'affection et de ne pas en rendre quatre fois autant ; quels qu'aient pu être mes erreurs ou mes actions, il a toujours été au pouvoir de cette dame de les réformer et de les changer. Je puis n'avoir point mérité la main qu'elle me donna, mais je suis sûr que je la prisai plus que toutes les faveurs de la terre. Vous en avez assez vu, Monsieur, pour éveiller la curiosité la plus paresseuse, aussi ne me refuserai-je pas de satisfaire la vôtre ; vous apprendrez notre histoire, et je pense qu'en vous informant de circonstances inconnues à tous et qui nous concernent seuls, je ne placerai point mal ma confiance.

Rampact ne savait que répondre ; une heure auparavant il aurait salué cette marque de confiance que lui témoignait le duc, et joyeusement aurait mis sa vie au service d'un homme vers lequel il avait été attiré d'une façon si inexplicable ; mais la vue de cette dame, sa douleur, sa punition, car il comprenait que telle était la scène à laquelle il assistait, avaient opéré un changement total dans ses sentiments, et il redoutait l'idée d'être forcé de devenir son juge : il resta silencieux. Le duc poursuivit :—Peu importe dans le sein de qui je dépose ma confiance, puisque le seul être qui avait le pouvoir de me conférer le bonheur ou la misère a—Monsieur, ajouta-t-il d'un ton plus élevé et plus impérieux, si en racontant cette histoire je m'écarte de la vérité, si je déguise un crime qui me soit propre afin de rendre le sien plus flagrant, puissé-je ne pas rencontrer désormais la pitié que je lui ai refusée en ce lieu. Point n'est besoin, je suppose, de vous dire que j'épousai cette dame par amour, point n'est besoin que je vous répète un roman de bonheur passé ; ce n'est qu'en gardant mes yeux fixés sur cette scène, et mon cœur courbé sous le poids de mes maux, que j'acquiers le pouvoir de vous détailler la cause de tout ce que vous voyez. Parmi ceux qui accouraient en foule à ce château, lorsque c'était un gai et heureux séjour, se trouvait un noble gentilhomme, cousin d'un comte du voisinage. Avec plus de hardiesse que tous les autres, il parlait ouvertement de la beauté de la dame de céans qu'ils divinisait ; il portait ses couleurs, et dans le fait moitié en plaisantant, moitié au sérieux, il se déclarait amoureux d'elle. Autant qu'il m'était possible, je réprimais ces protestations, mais

crainant de passer pour un mari jaloux et soupçonneux dans l'esprit d'un homme auquel j'avais accordé la foi la plus illimitée, je ne pris aucune précaution pour les tenir éloignés. Un soir que nous avions plusieurs convives, quoiqu'il ne fût pas parmi eux, elle s'était absentée plus longtemps que de coutume de la salle où nous avons soupé cette nuit ; je la cherchai, et la trouvai dans cet appartement.—Ici le duc fit une pause, sa voix défaillait, mais il continua bientôt d'un ton grave, la main étendue sur la bière, et les yeux fixés sur l'épée et le schako qui la surmontaient :

—Je me tins un moment sur le pas de la porte, puis me fondant sur eux, je les empêchai de se lever. Je n'adressai aucune question : nul de nous ne parla. Elle me prit la main d'une façon suppliante, et cette action qu'auparavant elle n'avait jamais faite en vain, employée alors en faveur de son amant, me transporta de rage. Tirant mon épée, je lui commandai de faire de même et réclamai de lui la satisfaction qui m'était due. Alors commença le duel le plus sanguinaire qui ait jamais eu lieu d'homme à homme. Je l'avais désarmé, et je délibérais si je le tuerais ou non, quand elle se jeta entre nous.

—Épargnez-le, s'écria-elle, ou d'un seul coup finissez nos maux communs.

Je ne réfléchis plus, je n'hésitai pas un moment, et lui plongeai mon épée dans le cœur. Nous fûmes inondés de sang : elle saisit son épée et tenta de s'en frapper elle-même, mais je l'arrachai de ses mains, et, la cassant en deux, je lançai la mienne à l'extrémité de la chambre.

—Je pourrais, lui dis-je, vous tuer en ce moment, et l'homme qui n'aurait pas voulu m'excuser ne vit plus ; je ne veux pas, cependant, vous envoyer à un tribunal encore plus élevé que celui de votre mari lésé. Je ne serai jamais rassasié d'une vengeance terrestre, bien que telle soit ma dernière décision,—vous souffrirez toutes les tortures qu'un homme peut infliger.

Je fis enfermer le corps dans un cercueil, à l'exception de la tête qui, comme vous l'avez vu, lui sert de verre à boire. Cette chambre, autrefois la nôtre, je l'ai abandonnée à son amant, comme elle l'avait fait auparavant ; elle lui tient compagnie, chantant matin et soir le service des morts tués par leurs ennemis ; elle soupe chaque soir avec moi, mais nous ne nous sommes pas parlé depuis cette fatale nuit. Je sais comment elle passe ses jours : si elle savait comment je dépense les miens ! qu'elle demande à son cœur quelle triste existence doit traîner celui qui, jouissant autrefois de sa présence, vit maintenant séparé d'elle. Telle a été notre manière d'être pendant trois années ; cela toutefois ne durera pas plus longtemps, et quand je quitterai le monde je ne la condamnerai pas à chanter mon *requiem*. —En achevant ces mots il lui darda un regard, dans lequel l'affection semblait prendre beaucoup plus de place que la haine.

Il cessa de parler et Rampact, peu après, fut conduit à sa chambre, en proie à une si grande variété d'émotions qu'il savait à peine laquelle prédominait.

Avant minuit le duc rentra de nouveau dans l'appartement de la duchesse : son maintien était composé, cependant il avait l'air d'un homme qui a souffert d'une violente lutte intérieure ; ses yeux étaient rouges et ses cheveux en désordre. Elle se leva à son entrée.

—Je me suis arrogé, lui dit-il enfin, après être resté un moment en silence devant elle, un pouvoir dont l'homme n'a pas été investi ; je pensais avoir pris la justice en main, mais je sens que ce n'était que la vengeance ; et je ne suis plus capable de persévérer davantage dans le même plan de conduite.

Il se jeta sur la chaise d'où il venait de se lever. La duchesse s'approcha de lui en lui tendant une main, qu'il ne prit que pour la placer sur la tête de celle-ci.—Si vous voulez, continua-t-il d'une voix plus basse et plus tremblante, accepter le pardon d'un homme qui a autant besoin du vôtre, je puis vous assurer du fond de mon cœur, qu'il vous est offert. Oh! ne doutez point que le cœur qui pourrait vous faire subir les souffrances qu'il vous a causées, ait jamais cessé d'éprouver les regrets passionnés que lui inspirait une séparation intolérable sous tous les rapports. Votre vie a été solitaire, la mienne l'a été également; je ne me suis mêlé à aucun des plaisirs, à aucune des occupations que nous avions l'habitude de partager ensemble; j'ai tout laissé comme vous l'aviez laissé. Pensez-vous, ajouta-t-il d'un ton plus doux, que j'aurais jamais pu abandonner ces murailles qui vous serraient de prison? ou que—mais soyez dorénavant aussi libre pendant le reste de ma vie que vous l'auriez infailliblement été à ma mort; je ne vous donnerai jamais lieu de regarder mon existence autrement qu'avec espoir!

Elle se retourna pour se précipiter dans ses bras: mais elle s'arrêta, puis saisissant le crucifix étendu sur le cercueil, et le plaçant dans les mains du duc qu'elle serra avec force, —Non! s'écria-t-elle, non, monseigneur, l'espérance n'a jamais jailli que de la tombe.—J'implôre votre pardon, en son nom et par son unique médiation qui a triomphé de la mort; accordez-le moi, et je vous bénirai pour toujours; mais ne remettez pas ce que vous appelez ma punition, car alors vous ne m'e feriez plus venir même durant cette courte demi-heure la seule chose qui rende ma vie supportable. Je ne dis pas cela pour vous engager à m'octroyer une faveur plus grande; je sais que je vous ai déshonoré plus qu'il n'est en mon pouvoir de vous offrir de compensations à ma faute, je crois néanmoins que jamais crime n'eut un repentir aussi instantané.

Ils n'échangèrent pas plus de paroles, et quand Rampact chercha le duc dans l'intention de prendre congé de lui, et que, ne le trouvant pas, il se fut hasardé à rentrer dans l'appartement, il les trouva serrés dans les bras l'un de l'autre. Il les considéra pendant quelques moments et entendit des sanglots convulsifs qu'il poussaient tous deux. Le duc alors exhala un long soupir et tomba dans les bras de Louis:—Ce cœur qui avait si longtemps lutté avec la plus amère des passions humaines se brisa enfin, et son âme blessée et repentante retourna vers son créateur.

L'effet de ce coup fut tel sur la constitution de l'infortunée duchesse, que ses parents, aux soins desquels on l'avait confiée, ne voulurent pas durant plusieurs mois condescendre aux pressants désirs qu'elle manifestait de prendre le voile. Cependant elle se retira, enfin, au couvent de N..., où le chagrin, la honte et la sévérité de la discipline religieuse terminèrent bientôt sa mélancolique existence.

*Traduit de l'Anglais par*

...

#### PENSÉE.

Que le mensonge un instant vous outrage,  
Tout est en feu soudain, pour l'appuyer;  
La vérité perce enfin le nuage,  
Tout est de glace à vous justifier.

VOLTAIRE.

## MODES.

Connaissez-vous madame Bienvenue, chères lectrices, madame Bienvenue cette artiste remarquable, car on est artiste quand on a autant de goût qu'elle en possède. Madame Bienvenue est artiste parce qu'elle rêve dans ses modèles tout ce qui est capricieux, tout ce qui est inconnu. Madame Bienvenue imagine de charmantes toilettes d'automne et d'hiver qui peuvent rivaliser par la disposition originale avec les étoffes nouvelles de la saison. Elle encadre les volants de bandes de pluches ombrées et mouchetées qui imitent la fourrure, ou bien elle place des esilés de marabouts et des bandes de plumes lissées et veloutées comme une aile de cygne, je donne par exemple une robe en cachemire amaranthe, cette robe de chambre est doublée de pluche, les devants de la jupe et du corsage sont ornés de larges bandes en velours noir, il y a trois rangs de cœurs qui sont en progression, c'est-à-dire qu'ils sont plus larges en bas qu'en haut et qui se continuent tout autour de la jupe. Les manches sont très pointues et très amples, des manches à la chanoine, elles ne viennent qu'à la saignée du bras.

Je citerai aussi les confections que l'on voit dans de certaines maisons surtout chez Gallois. D'abord choméo en cachemire d'une forme extraordinaire, un triple cachemire d'un gris bois tendre. Ce choméo est bordé avec de larges bandes de velours noir de douze à quinze centimètres ou bien avec des brandebourgs de moire antique grise, couleur sur couleur. Le choméo se fait aussi en édredon, en peluche de soie, en peluche de laine garnie de bandes de peluche noire ayant des teintes grises ombrées avec mouches blanches et noires. Ce genre représente une fourrure ou bien avec des bandes de peluche frisée mouchetée avec feuillage gris ombré et noir, au-dessus de la bande on place un velours noir pour mieux graduer l'ombre.

Je vais vous parler d'une toilette d'automne délicieuse, robe en moire antique, marron, corsage montant et fermé par une rangée de petits boutons bombés; il y a en bas du corsage une petite basque à laquelle est attaché un double volant de dentelle noir, mouches demi longues, composées de trois pièces formant volant terminé par une petite dentelle. La jupe est à trois volants terminés chacun par une dentelle. Sous manches en mousseline ornées de petits nœuds de ruban bleu. Chapeau de satin blanc orné de dentelle. Gants gris vapeur.

Une seconde mise non moins recherchée. Robe de taffetas noir, corsage sans basque, légèrement à pointe. Il y a deux rubans bleus posés sur le devant du corsage formant revers. Ces deux rubans descendent dans le dos et forment un nœud à la taille, terminé par de longs bouts flottants. Sur chaque pli de la jupe est posé un ruban allant de la ceinture au bas de la jupe. Les mouches qui sont à deux rangs sont ornées du même ruban. Capote de taffetas blanc et de tulle bouillonné, ornée de roses et de feuillage. Sous manches brodées à dents aiguës.

Pour petite fille: Robe de taffetaline blanche rayée rose. Corsage ouvert à trois barrettes et chacune un nœud de ruban. Revers au corsage bordé d'un petit froncé. Manches peu longues avec un bouffant à deux nœuds de rubans.

---

## PENSÉE.

L'amitié est le mariage de l'aine et ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. Je dis sensibles; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, et vivre sans connaître l'amitié. Je dis vertueuses; car les méchants n'ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux ont seuls des amis.

VOILTAIRE.

A MADEMOISELLE \*\*\*. (\*)

S'il faut en croire Pythagore,  
 Loin d'aller habiter les cieus  
 Notre âme dans ces tristes lieux  
 Reste mille aus et plus encore ;  
 Et pour abaisser notre orgueil,  
 Des dieux la trop justo colère  
 Vouant notre corps au cercueil,  
 Condamne les esprits en deuil  
 A prendre la forme éphémère  
 Des animaux errant sur terre.  
 Ainsi, l'homme doux et timide  
 Aura les dehors d'un agneau,  
 Le niais ou le fat insipide  
*Brillera* sous la peau d'un veau,  
 Et toute blonde ou brune fille  
 Dont l'œil noir ou d'azur scintille,  
 Qui ne vent pas donner son cœur,  
 Adoptera de préférence  
 Le plumage et l'insouciance  
 D'un beau petit oiseau-moqueur.  
 Pour moi, amie, si le sort  
 Me permettait après la mort  
 De prendre une forme nouvelle,  
 Je te prendrais, ô lévrier  
 Qui parfois reçois un baiser  
 D'une gentille demoiselle ;  
 De ce lévrier favori  
 Que votre main souvent caresse,  
 Qui pour vous rappelle sans cesse  
 Le souvenir d'un vieil ami.  
 Oui, j'aurais sa taille élancée,  
 Son doux regard, son air câlin,  
 Sa peau soyeuse et veloutée  
 Et ses oreilles de satin.  
 J'aurais sa démarche légère  
 Son cou flexible et gracieux ;  
 Comme lui, je serais heureux  
 De baiser la main qu'il révère ;  
 Comme lui, je suivrais vos pas,  
 Plus que lui je serais fidèle  
 Et constant jusques au trépas.  
 Et quand viendrait la mort cruelle  
 Mettre un terme à ce beau destin,  
 Alors je me ferais serin,  
 Pour recommencer de plus belle.

A. B.

Québec, 24 nov. 1854.

(\*) Ces vers nous ont été envoyés de Québec; nous les insérons, avec plaisir, car ils sont jolis, bien jolis : mais vraiment nous serions infiniment obligés à celui qui nous les a adressés, s'il voulait nous communiquer le nom de l'auteur.  
 (L'ÉDIT. DE LA RUCHE.)

# LA HURONNE DE LORETTE.

## PREMIERE PARTIE.

QUÉBEC.

### CHAPITRE III.

UN AMOUR COMME ON EN A RAREMENT VU, COMME ON EN VOIT PLUS RAREMENT,  
COMME ON EN VERRA TRÈS RAREMENT.

Après avoir quitté son ami, Alphonse Mougnot et la maison des Escaliers du Casserou, Alfred Robin, le cœur aussi léger que la bourse, s'achemina vers la porte Prescott, en fredonnant un air d'opéra.

Alors, comme aujourd'hui, les marches de la poterne de la porte Prescott étaient envahies par une nuée de marchandes : fruitières, pâtisseries, passementières, Irlandaises pur sang, qui se sont délivrées un brevet d'importunité, sans garantie aucune du gouvernement, nous aimons à le penser. Quand donc Alfred Robin passa entre la double haie des négociantes au petit pied, il fut incontinent assailli par un feu croisé d'apostrophes oscillants entre l'andante, le *resforzindo* et avec la gamme chromatique pour trait-d'union.

— *Glorious apples, sir!*

— *Splendid mutton pies, my jewell!*

— *Look here, misther! the beautiful garminets.*

— *Well, my darling, wont you buy some sweeties?*

— *Buy a thristle, sir, to help the poor people along in thim hard times.*

Comme il se peut, lecteur, que vous ne connaissiez pas mieux le patois des Paddies que votre serviteur, il s'abstiendra d'égrener le chapelet des interpellations qui déchirèrent les oreilles d'Alfred Robin à ce moment.

Intrépide, comme un soldat éprouvé par plusieurs escarmouches, il s'avança bravement au milieu des harengères et s'arrêta devant une jeune fille, assise sur les degrés et à côté de laquelle on voyait un panier où s'entrecherchaient quelques brioches, rares il est vrai, mais à la croûte dorée et appétissante au possible.

Cette jeune fille se tenait à l'écart, semblant éviter le contact de ses grossières concurrentes.

Si elle était pauvrement vêtue, sa toilette avait un air de propreté qui séduisait au premier aspect. On admirait presque cette *caline* de tulle qui couvrait à demi une forêt de beaux cheveux châains soigneusement lissés et partagés sur le front; cette robe d'indienne dont la couleur primitive avait disparu sous de nombreux lavages, et dont cer-

taines pièces de teintes plus foncées attestaient " du temps l'irréparable outrage," mais qui, vierge de toute tache, emprisonnait la taille la plus accomplie, qu'on pût rêver. Cependant, Mariette, c'était le nom de la jeune fille, n'avait ni cette fraîcheur appelée bien méchamment, il faut en convenir, *la beauté du diable*, ni cette régularité de traits appelée bien raisonnablement, il faut en convenir aussi, *la beauté classique*, désignée de la sorte, par antiphrase, pour exprimer la laideur morne, froide et pédante d'une figure académique.

Mariette avait la face contournée, contournée même, par les ravages de la petite vérole ou plutôt de la *picotte* (pour nous servir de l'expression populaire en Canada) ; la peau mate et glabre, les lèvres décolorées, et pourtant, par un bizarre caprice du fleau qui l'avait dévisagée, son front blanc et poli comme un marbre, servait de couronnement à deux yeux, si divinement ciselés, si radieux d'un doux éclat quand une mélancolie habituelle ne les voilait pas sous leur réseau de longs cils, qu'en les contemplant on s'oubliait à broder un roman d'amour. Et puis, ajoutons-le, la main de Mariette eut causé bien des jalousies dans les salons de la plus haute aristocratie, et son pied, toujours chaussé avec une sorte d'élégance, était digne de la main.

— Bonjour, mam'selle Mariette, dit affectueusement Alfred en s'adressant à la jeune fille.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle avec un trouble qui échappa à l'artiste.

— Eh bien ! mam'selle Mariette, comment vont nos petites affaires aujourd'hui ?

— Tout doucement, monsieur, je vous remercie.

— Vous paraissez triste, mam'selle Mariette. Est-ce que vous auriez du chagrin ?

Un pâle sourire effleura la bouche de la revendeuse qui répliqua en hésitant :

— Des chagrins !... dam, chacun a les siens, mais les pauvres gens en ont plus que les riches.

— Ça, c'est un peu vrai, mam'selle Mariette ; mais bah ! il ne faut pas vous imaginer que la fortune seule donne le bonheur, quoique je n'aie appris cette maxime que par ouï-dire, car la fortune et moi nous sommes deux ennemis irréconciliables. Mais je vous retiens là, comme un imbécile, sans songer que j'empêche vos chalands d'approcher. Voyons, qu'avez-vous à me vendre ?

— Ce que vous voudrez, dit Mariette en désignant du geste son panier.

— Des gâteaux de maïs, des pains d'épices, murmura Alfred, hum ! hum ! Zoé, n'est pas très friande de ce genre de régal.

— Voici des *ginger-cakes*.

— Des biscuits au gingembre, encore moins, dit Robin. Si j'en offrais un à Zoé, elle me bouderait pendant six semaines.

— La pauvre fille reprit d'une voix altérée, après un court instant de silence.

— Voici aussi des *bruns* !

— Des *bruns*, jour de Dieu ! il ne manquerait plus que cela. C'est pour le coup qu'il faudrait m'attendre à un éternel adieu de ma chérie ! des *bruns* ! mais elle en a aussi grande horreur qu'un chat de la moutarde.

— Eh bien, prenez ces petits pâtés, dit Mariette, d'un ton encore plus altéré.

— Sont-ils à la viande ?

— Comme de raison.

— Magnifiques ! dit Alfred, combien la pièce ?

— Cinq cépes, monsieur.

Le jeune homme leva les yeux au ciel; puis calcula sur ses doigts.

—Cinq copes! fit-il de l'air d'un homme perdu dans les profondeurs d'un calcul compliqué; cinq copes!... cinq fois cinq, vingt-cinq. J'ai un *trente*: en dépensant vingt cinq sous, il m'en resterait cinq pour du tabac... *cinq pour du tabac!*... mais est-ce que j'ai déjeûné? diable! mon épigastre crie bigrement famine... je ne dois pas avoir déjeûné! au reste, l'heure est passée... un homme rangé ne peut décentement déjeûner à midi... Ainsi donc, je *luncherai*... un pâté suffira! c'est cela: cinq sous de tabac, cinq sous de matière pour ce gouffre d'estomac, qui a le tort impardonnable de ne pouvoir s'habituer au vide! Enfin, si mal faits que nous soyons, nous sommes incapables de nous refaire! Revenons à nos pâtés. Je disais donc qu'en dilapidant dix copes pour mon animal, j'en aurais encore vingt à consacrer aux plaisirs de ma mignonne.

Et s'adressant à Mariette qui écoutait distraitement ce monologue:

—Ayez la bonté de me donner cinq pâtés, dit-il.

—Cinq! je n'en ai plus que quatre.

—Quatre! hum! c'est humiliant mam'selle Mariette, superlativement humiliant. Ça dérange toutes mes opérations mathématiques.

—Vous choisirez autre chose.

—Parfait, mais à condition que vous guiderez mon choix.

—Volontiers. Que dites-vous de cette tarte aux pommes?

—Superbe! mais...

Les inflexions qui ponctuaient ce "mais" rendaient mille sentiments impossibles à traduire, si pauvre encore est, quoiqu'on en dise, la langue écrite. Pour n'en citer que quelques uns, ce "mais" disait: Que cette tarte a bonne mine! comme mes dents s'y plongeront voluptueusement? comme les papilles de ma langue seraient agréablement titillées par sa saveur! mais elle est grande, cette tarte, elle doit coûter un prix... un prix... fou!... Lecteur, supposez-vous un appétit aiguë par un jeûne de dix-huit heures, cinq sous seulement en poche, une succulente tarte d'un chelin au moins sous le rayon visuel et le nerf olfactif et vous percevrez toutes les délicatesses de signification que renferme souvent une misérable conjonction.

—Mais, répéta vivement Mariette, c'est le même prix que les pâtés.

—Le même prix!

—Oui; la désirez-vous?

—Non; repartit Alfred en abaissant sur la jeune fille un regard qui la fit rougir; non, je préfère cette galette.

En achevant ces mots, il saisit les quatre pâtés et une galette de maïs, jeta sur les genoux de la marchande la pièce de trente sous qu'Alphonse lui avait prêtée et s'éloigna brusquement.

—Votre *change*, votre *change*, monsieur, cria Mariette.

—C'est bien. Une autre fois, répondit-il, sans se retourner et en enfilant le petit passage qui mène à la plate-forme du Château St. Louis.

Une fois parvenu au faite, il s'assit sur l'auvent d'un canon près de la balustrade et commença à dévorer sa galette avec un avidité qu'eût jaloué plus d'un Lucullus moderne.

—C'est drôle, fort drôle, extravagamment drôle! marmottait-il, tout en mordant à belles dents dans son gâteau; Mariette!... c'est même prodigieux! j'avais cru jusqu'à présent... oh! les femmes! les femmes!

Là-dessus, il se leva et se dirigea vers la promenade des jardins du Château.

En ce moment, le soleil perçant les brumes qui l'avaient caché jusqu'alors, rayonna, fier et majestueux, sur la ville que blanchissait un léger suaire de neige. Quoique la campagne eût dépeuplé sa parure d'émeraudes et de rubis ; quoique du port de Québec ne s'élançassent plus ces mille flèches pavoisées qui, durant la bonne saison, attestent l'étendue de son commerce et se balancent comme une forêt de roseaux sur les ondes du St. Laurent, quoique les gracieuses maisonnettes de la Pointe-Lévi eussent perdu leur encadrement de verdure, la perspective qui se massait aux pieds d'Alfred abondait encore en richesses naturelles. Ils savent, ceux qui ont séjourné quelque temps à Québec, que peu de panoramas égalent celui qui vous frappe, même au commencement de l'hiver, du haut de la Terrasse St. Louis. Si le tableau n'est pas égayé par les vives couleurs de Flore et de Cérés, il est marqué au coin du sublime ; s'il n'a pas cet aspect féerique qui invite aux molles émotions, il possède cette magnificence sauvage qui trouble l'âme par le déploiement de sa grandeur géante. Vous êtes à deux cents pieds d'un fleuve-roi, roulant superbement sa vie éternelle dans un lit sans fond ; déployant ses forces sur une largeur de près de deux milles ; votre œil embrasse un horizon de plus de quatre-vingt degrés de circonférence ; devant vous se dressent, abruptes, accidentées, hérissées d'arbres aux rameaux squelettiques, les rives du St. Laurent, qui fuit à gauche comme une nappe de moire argentée et bizarrement déchiquetée, s'épanouit dans une baie, se retrécit dans un goulot, hésite, glisse, serpente, se tord, s'élançe et puis s'enfonce sous un sombre rideau de sapins. A droite, au contraire le cours d'eau s'évase, se fait lac à l'extrémité du promontoire, se bifurque pour former une ceinture humide à l'île d'Orléans et semble aller briser ses vagues saumâtres contre cette chaîne de collines septentrionales, portique de déserts qui ne sont foulés que par le mocassin du chasseur indien ou du coureur des bois.

Mais voici que nous tombons pour la deuxième fois dans le péché d'enthousiasme : bien mieux nous ferions d'accompagner Alfred Robin, qui ne paraît même pas se douter des splendeurs naturelles déroulées à côté de lui. Et pourtant, il est artiste, notre jeune homme, artiste jusqu'au bout des ongles, mais—vilaine conjonction ! elle ne cesse de se faulser à travers les deux bœcs de notre plume—l'admiration a ses heures et vous n'ignorez pas qu'il y a des instants où nous sommes aveugles ou sourds pour les chefs-d'œuvres du créateur.

Alfred était dans un de ces instans-là.

Arrivé devant le jardin du Gouvernement, il arpentait la rue des Carrières en long et en large, les mains enfoncées dans les poches de son *capot* et en guignant fréquemment la rue de la Porte :

—Comme elle tarde, aujourd'hui, murmura-t-il d'abord.

Puis, après une demi-heure de promenade, l'inquiétude se peignit sur son visage.

—C'est étonnant ! Elle n'a pas coutume de me faire croquer le marmot.

Une nouvelle demi-heure s'écoula.

—Qu'est-ce qui peut la retenir, elle si-exacte d'ordinaire ? Elle m'avait pourtant bien promis de ne pas manquer au rendez-vous. Serait-elle indisposée ?

Alfred se trouvait alors à deux pas du monument érigé en 1827, à la mémoire de Wolfe et Montcalm par le comte Dalhousie. Pour "tuer le temps," il se mit à examiner cet obélisque, bloc de pierre quadrangulaire haut de quarante-quatre pieds et posé sur un piédestal de vingt environ. Ensuite, s'étant assuré, par un rapide coup d'œil, que l'objet de son attente ne paraissait point, Alfred s'ennuya à traduire les inscriptions gravées au socle de la colonne.

ET MORTEM  
 VIRTUS COMMUNEM  
 FAMAM HISTORIA  
 MONUMENTUM POSTERITAS  
 DEDIT.

HANC COLUMNAM  
 IN VIRORUM ILLUSTRUM MEMORIAM  
 WOLFE ET MONTCALM  
 P. C.  
 GEORGIUS COMES DALHOUSIE  
 IN SEPTENTRIONALIS AMERICÆ PARTIBUS  
 AD BRITANNOS PERTINENTIBUS  
 SUMMAM RERUM ADMINISTRANS;  
 OPUS PER MULTOS ANNOS PRÆTERMISSUM.  
 QUID DUCI EGREGIO CONVENIENTIBUS?  
 MUNIFICENTIA FOVENS,  
 A. S. MDCCCXXVII  
 GEORGIO IV BRITANNIARUM REGE.

—Wolfe et Montcalm, deux grands hommes, j'en conviens, dit Alfred en achevant mentalement sa traduction, mais qui diable peut arrêter Zoé? La friponne! je parie qu'elle flâne, à son aise, dans la rue St. Jean, tandis que moi, je me morfonds ici.

Tout à coup, un aboiement plaintif, suivi de bruyants éclats de rires frappa l'oreille du jeune homme. Il pâlit, frémit de colère et se précipita dans le jardin. Là, il aperçut une bande d'écoliers qui poursuivaient une chienne à la queue de laquelle ils avaient attaché un vieux chaudron. La victime épouvantée fuyait, tête basse, à travers les massifs d'arbustes en essayant de se débarrasser de l'ustensile dont les ricochets gênaient sa course et blessaient ses pattes.

A cette vue, Alfred saisi d'un accès de fureur inconcevable, s'élança sur un des écoliers et lui administra une si rude correction que ses condisciples prirent leurs jambes à leur cou pour s'esquiver au plus vite. Cela fait, notre jeune homme laissant le *babouin* geindre tout son saoul, s'approcha de la chienne qui, tremblante, s'était tapie sous un buisson, et avec la sollicitude d'un amant, l'attira à lui et la délivra du supplice auquel l'avaient soumise ses bourreaux.

—Pauvre chérie, disait-il, en la couvrant de baisers; pauvre chérie, moi qui t'accusais déjà! oh! je ne me pardonnerai jamais mes impatiences! Mais tu n'as aucun mal, j'espère... mon Dieu! voyez donc comme elle frissonne... elle est tout en nage... Misérables galo-pins, me l'avez mise dans cet état, ma petite Zoé! oh! si j'en attrappe un!... Tiens, bijou, mange un de ces bons pâtés que j'ai achetés pour ta dinette... est-ce que tu n'en veux pas, dis, ma petite reine? Tu grelottes, et moi, gros égoïste, je garde mon par-dessus. C'est indigne; que je l'ôte, pour vous en couvrir, ma colombe. Ses membres sont glacés et meurtris... elle ne dit rien, ne sourit pas... mon Dieu! si elle était malade! scélérats de gamins, va! Il faut que je l'emporte chez moi; je ne puis la quitter comme ça...

Et Alfred Robin, qui avait douillettement emmitoufflé la chienne dans son paletot, la souleva comme un enfant sur ses bras, sans se soucier de ce qu'on dirait en le voyant chargé d'un parcil fardeau, qu'il transporta à son domicile, rue Ste. Anne.

## CHAPITRE IV.

CE QUE C'ÉTAIT QUE MADEMOISELLE ZOÉ CASTOR ET M. ALFRED ROBIN, ET DU MERVEILLEUX AMOUR QUI LES EMBRASAIT TOUS DEUX.

Nous voici dans une nouvelle chambre, une chambre d'artiste, une chambre qui mériterait bien les honneurs du pastel, et nous nous sentons de furieuses dispositions à broyer des couleurs !—Pourtant, réfléchissons : jusqu'ici nous n'avons guère fait que du décor, il nous en reste bonne quantité à faire. Ne vaudrait-il pas mieux ménager notre palette, qu'en dites-vous, lecteurs ?—Rien ! Qui ne dit mot consent. C'est un axiome vieux comme le péché du premier homme. Or donc, remettons à une autre occasion la peinture de la chambre où Alfred Robin a "*transvasé*" (locution favorite dudit Alfred Robin) sa personne et celle de ma demoiselle Zoé Castor.

Mademoiselle... Vous ai-je esquissé le portrait de mademoiselle Zoé Castor ? Point. Ah ! dame, alors ça change mes idées ; car un personnage qui se démène dans un livre, sans qu'on le voie, sans qu'on le sente, sans que chacun puisse se dire : "s'il me marchait sur le bout de l'orteil, je saurais le reconnaître," ressemble assez à un *acteur* qui remplit son rôle sur la scène lorsque la toile est baissée. Et je vous demande un peu comme c'est agréable pour les spectateurs ! Combien y en a-t-il qui iraient au théâtre seulement pour écouter ! pas moi, assurément. Du reste à chacun son mauvais goût.

Van-Dyck, Mignard, Holbein, prêtez-moi une étincelle de votre génie !

Mademoiselle Zoé Castor était la plus ravissante levrette qu'on pût voir (style rococo). Deux pieds et demi de hauteur, quatre de tête en croupe, voilà pour la mesure. Et maintenant si vous voulez habiller de muscles, nerfs et tendons, une charpente flexible comme la baleine, dure comme l'acier, et recouvrir le tout d'un pelage soyeux, vous aurez l'esquisse de mademoiselle Zoé Castor. Mais désirez-vous que je vous initie—présomption à part, modestie serait peut-être plus convenable, qu'en pensez-vous ?—plus profondément à l'art de la portraiture ? Tigrez le fond blanc de la robe de teintes bleuâtres, foncées ici, vaporeuses en cet endroit. Là, bien, comme cela. Maintenant assouplissez ce corps inerte par quelques ombres mobiles ; faites courir la vie dans ces jambes effilées en y semant des tons secs et des clairs-obscurs ; animez l'ensemble du feu prométhéen. Ainsi ; c'est parfait. Nous possédons mademoiselle Zoé Castor, sauf... la tête. Cette tête, ah ! certes, ce n'est pas chose facile que de *l'attraper*, elle qui a fait tant de ravages, et dans les rangs de la race canine, et dans ceux de la gent masculine, et dans ceux de la nature féminine ! La tête de Zoé Castor, qui ne se la rappellé à Québec ? Quelle ténuité de lignes, quel moëlleux de contours, pour figurer ces traits mutins, intelligents et délicats ! Où trouver des nuances aussi molles ? Mais qui ne hasarde rien, n'a rien. Essayons donc. Accentuez gracieusement le dessin de la figure ; et d'abord redressez ce col languissant, puis placez une couche de blanc virginal, sur deux oreilles longues, minces et veloutées ondulant sur des méplats plaqués d'un beau gris, au-dessus desquels dans une splendide auréole, brillent deux yeux verts d'émeraude. Allongez ce joli museau, frais, voluptueux comme la bouche d'une jolie femme ; un peu de rose pâle à la jonction supérieure des narines, beaucoup d'expression dans la physionomie, un dernier coup de pinceau pour délier les pattes, vivifier le torse, l'incarner de ce je ne sais quoi qui séduit dans le naturel et... vive Dieu ! le pastiche de mademoiselle Zoé Castor sera conforme à tous les pastiches passés, présents et futurs ; c'est-à-dire qu'il faudra une patience inadmissible et une

somme de bonne volonté incalculable pour reconnaître notre héroïne dans votre copie !

A l'impossible nul n'est contraint.

Mademoiselle Zoé est une jolie chienne, aimable, alerte, sensible, tenez-vous le pour dit et passons outre.

Or voici, par quel concours de circonstances bizarres, extraordinaires, féériques, mademoiselle Zoé Castor, levrette d'espèce, paresseuse de métier, avait lié connaissance avec monsieur Alfred Robin, homme de race, artiste de profession.

Rajeunissons Alfred Robin de trois années et nous nous trouverons en 1841, époque d'amoureuse souvenance pour bien des Québécoises qui flottent entre les rives de la cinquantaine et de la soixantaine. Pour tout dire, c'était le beau temps de la garnison coloniale, qui toute fière de ses *hauts* exploits de 37 et 38 se reposait sur ses *nobles* lauriers une main sur le cou de Vénus, l'autre sur l'abdomen de Bacchus.

Dieu bénisse la mythologie ! elle sert à exprimer beaucoup de choses en peu de mots !

Or, en 1841, Alfred Robin, suivant la mode du jour avait placé son cœur. Aimant passionnément, il était passionnément aimé. Par qui ? pourquoi ? comment ? c'est ce qu'il importe peu au lecteur de savoir. Mais la jeune fille (pour rassurer certaines vertus farouches, nous avouons que c'était une jeune fille) avait des parents, riches, haut placés, et Alfred Robin était... artiste. Donc ses prétentions ne pouvaient plaire aux parents de la demoiselle. Le père, même avait juré qu'il le tuerait, si jamais il le surprenait avec elle. Bien entendu que ces menaces avaient exalté jusqu'au délire la passion des deux jeunes gens. Ils continuèrent à se voir secrètement et formèrent le projet de s'enfuir aux États-Unis pour donner à leur flamme la consécration de la légitimité.

Mais le soir où ils voulaient mettre leur dessein à exécution, et comme Alfred se rendait au steamer *Charlevoix* qui devait les transporter à Montréal, il fut soudain arrêté par deux individus au coin des rues Sous-le-Fort et Notre-Dame.

H. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

## DE L'ARMÉE.

Les milices, soit nationales, soit étrangères, soit volontaires, soit forcées, sont toujours le bras, le ressort, la base, la seule ou la meilleure raison des tyrannies et des tyrans.

Les armées modernes, avec leur perpétuité, annulent dans les modernes tyrannies jusqu'à l'apparence de la vie civile, détruisent la liberté ; et l'homme s'avilit à tel point qu'il ne peut ni dire, ni entendre, ni penser aucune chose politiquement vertueuse, juste, utile ou grande. De cette multitude de soldats oisifs, vils dans l'obéissance, insolents et féroces dans l'exécution, et toujours plus intrépides contre la patrie que contre l'ennemi, naît l'abus mortel d'un Etat dans l'Etat ; c'est-à-dire un corps permanent et terrible qui a des opinions et des intérêts contraires à ceux du pays ; un corps qui, par son institution vicieuse et illégitime, porte en lui-même l'impossibilité démontrée de toute vertu civile. L'intérêt des peuples, sous tous les gouvernements, est de n'être pas opprimés ou de ne l'être que le moins possible. Dans la tyrannie, les soldats, qui ne doivent avoir d'autre intérêt que celui du tyran qui nourrit et entretient leur superbe paresse. Les soldats sont nécessairement intéressés à opprimer les peuples le plus possible ; car, plus ils oppriment, plus ils sont considérés, nécessaires et redoutés.

Il n'en saurait être dans les tyrannies comme dans les républiques véritables, où les dissensions intérieures font partie de la vie publique, et où, sagement maintenues et employées, elles accroissent la liberté. Toute diversité d'intérêts, dans les tyrannies, accroît au cou-

traire le malheur public et la servitude universelle : d'où il résulte que le faible y doit être, pour ainsi dire, annulé, tandis que le fort s'y élève et s'enorgueillit outre mesure. C'est pourquoi, dans la tyrannie, la soldatesque est tout et le peuple rien.

À peine a-t-elle revêtu la livrée de sa double servitude, que l'orgueil s'empare d'elle, comme si elle était moins esclave que les autres sujets. Dépouillés du nom de paysans, ces soldats méprisent leurs égaux et se regardent comme bien supérieurs à eux. En effet, dans la tyrannie, les véritables paysans, les cultivateurs, se déclarent eux-mêmes inférieurs aux paysans soldats, puisqu'ils supportent cette race militante qui ose les mépriser, les insulter, les dépouiller, les opprimer. Cependant, il ne tiendrait qu'aux peuples de se débarrasser de ces hordes brutales et mercenaires, s'ils voulaient un seul moment se rendre compte de leurs forces, car ils trouveraient qu'ils sont mille contre un.

Il est vrai que si le peuple les craint et les hait, il ne les hait jamais autant qu'ils le méritent et qu'il déteste le tyran. Ce n'est pas là une des moindres preuves que, dans la tyrannie, le peuple ne raisonne ni ne pense ; car s'il observait que, sans soldats, il ne pourrait plus exister aucun tyran, il les haïrait bien davantage.

En augmentant les moyens d'user de la force, les tyrans ont augmenté à tel point la violence, que, si maintenant ces moyens venaient à diminuer, la crainte diminuerait d'autant dans les peuples, et que peut-être la destruction de la tyrannie s'en suivrait. C'est pourquoi les armées, qui n'étaient pas nécessaires avant qu'on ne dépassât de certaines limites, et avant que le peuple ne fût intimidé et retenu par une force effective et palpable, sont devenues depuis indispensables ; car il est dans la nature de l'homme que quiconque, pendant une longue suite d'années, a cédé à une force effective, ne se laisse plus effrayer par une force idéale. Il est donc certain que, dans l'état présent des tyrannies européennes, la cessation des armées permanentes entraînerait immédiatement la cessation de la tyrannie.

Le peuple ne peut donc espérer de se voir allégé de cette charge et de l'opprobre de stipendier lui-même ses propres entrailles, qui oublient si promptement leurs liens les plus naturels et les plus sacrés. Mais le peuple peut toujours avoir l'espérance, et non seulement l'espérance, mais la certitude de rejeter lui-même cette charge et cet opprobre, toutes les fois que, affermi dans sa volonté, il ne demandera pas à autrui ce qu'il peut prendre de ses mains.

Chaque tyran européen solde autant de satellites, et plus qu'il ne peut en solder ; il met à les entretenir sa jouissance et son orgueil ; c'est le plus précieux joyau de sa couronne. Aussi, nourris de la substance du peuple, ils sont toujours prêts à en boire le sang au moindre signe de leur maître. Les divers degrés de considération qu'on accorde aux tyrans divers sont en raison directe du nombre de leurs soldats ; et comme ils ne peuvent réduire ce nombre sans affaiblir l'opinion qu'on a de leur puissance, il est à croire qu'ils ne cesseront pas d'épuiser leurs peuples pour conserver la force vivante qui les conserve eux-mêmes.

Les tyrans, maîtres pour un temps de l'opinion, ont tenté en Europe de persuader, et ont en effet persuadé aux plus stupides de leurs sujets, soit nobles, soit plébéiens, que leur milice était une chose honorable ; et en en portant eux-mêmes la livrée, en jouant la comédie de passer eux-mêmes par tous les grades, en lui accordant une foule de prérogatives insultantes et injurieuses sur toutes les autres classes de l'Etat, et principalement sur la magistrature, ils ont ofusqué les intelligences, et passionné leurs stupides sujets pour cet exécutable métier.

Mais une seule observation suffit pour détruire cette bouffonne imposture. Ou tu regardes les soldats comme les exécuteurs de la volonté tyrannique au dedans, et alors peut-il jamais te paraître honorable d'exercer contre ton père, tes frères, tes parents, tes amis, une force illimitée et injuste ? Ou tu les considères comme les défenseurs de la patrie, c'est-à-dire du lieu où tu es né pour ton malheur, où tu demeures par force, où tu n'as ni liberté, ni sécurité pour ta personne et tes biens ; et alors te semble-t-il honorable de défendre une patrie ainsi faite et le tyran qui s'acharne à la détruire et à l'opprimer plus encore que ne le ferait l'ennemi ?

Je conclus en conséquence : que la patrie n'existant pas là où il n'y a ni liberté ni sécurité, porter les armes pour un tel pays est le plus infâme de tous les métiers, puisqu'il ne consiste qu'à vendre à vil prix sa volonté, ses amis, ses parents, son propre intérêt, sa vie et son honneur pour une cause infâme et injuste.

ALFIERI.

## LE PAYSAN PAVO.

Au milieu des marais glacés de Saarijarvis, dans une ferme stérile, demeurait le paysan Pavo, et il cultivait sans relâche sa pauvre terre, espérant que le Seigneur bénirait son travail. Il vivait là avec sa femme et ses petits enfants, et partageait avec eux le pain qu'il gagnait à la sueur de son front.

Il creusa des fossés d'écoulement, laboura sa terre et lui confia la semence. Le printemps arriva, et la fonte des neiges détrempea ses champs, et la moitié de la moisson naissante fut perdue ; l'été vint, et la grêle coucha les jeunes épis, en broyant un grand nombre ; l'automne vint à son tour, et la gelée brûla le reste.

La femme de Pavo s'arracha les cheveux, s'écriant : " Pavo, Pavo, le plus malheureux des hommes, prends ton bâton, nous sommes abandonnés de Dieu ; il est dur de mendier, il est plus dur de mourir de faim ! "

Pavo lui prit la main et répondit ainsi : " Dieu éprouve son serviteur, mais il ne l'abandonne pas. Il faudra nous contenter désormais de pain avec moitié d'écorces. Je donnerai à mes fossés une profondeur double, mais c'est de Dieu que j'attends le fruit de mes travaux. "

Elle fit du pain d'écorces mêlées avec du blé ; il mit deux fois autant de temps à creuser ses fossés plus profonds, vendit ses brebis, acheta du seigle et le sema. Le printemps arriva, la fonte des neiges détrempea de nouveau ses champs et fit périr la moitié de la moisson naissante ; l'été vint, et la grêle coucha les jeunes épis, en broyant un grand nombre ; l'automne vint à son tour, et la gelée brûla le reste.

La femme de Pavo se frappa la poitrine, s'écriant : " Pavo, Pavo, le plus malheureux des hommes, il faut mourir, car Dieu nous a abandonnés ; il est dur de mourir, il est plus dur de vivre ! "

Pavo lui prit la main et lui fit cette réponse : " Dieu éprouve son serviteur, mais il ne l'abandonne pas. Il faudra nous contenter encore de pain fait avec moitié d'écorces. Je donnerai à mes fossés une profondeur triple, mais c'est de Dieu que j'attends le fruit de mes travaux. "

Elle fit du pain d'écorces mêlées avec du blé ; il mit trois fois autant de temps à creuser ses fossés plus profonds, vendit ses bœufs, acheta du seigle et le sema. Le printemps arriva, mais cette fois la fonte des neiges ne fit aucun dommage à la moisson naissante ; l'été vint, mais la grêle ne coucha pas les jeunes épis et n'en broya aucun ; l'automne vint à son tour et vit les épis dorés respectés par la gelée onduler au souffle du vent.

Alors Pavo tomba à genoux, s'écriant : " Dieu n'a fait que nous éprouver, il ne nous abandonne pas ! "

Sa femme aussi tomba à genoux, s'écriant : " Dieu n'a fait que nous éprouver, il ne nous abandonne pas ! "

Puis elle dit toute joyeuse à son mari : " Pavo, Pavo, prends gaiement ta faucille ; maintenant, nous pouvons réjouir nos cœurs dans l'abondance ; maintenant, nous pouvons laisser de côté l'insipide écorce et cuire un bon pain fait de pure farine de seigle ! "

Pavo lui prit la main et répondit : " Femme, femme, ces biens ne nous sont envoyés que pour nous éprouver ; c'est pourquoi il faut avoir pitié de ceux qui souffrent. Mêlé donc encore l'écorce avec le blé, comme auparavant ; les gelées ont détruit la moisson du voisin. "

## TABLETTES EDITORIALES.

Vive la neige ! comme dit l'auteur de *Mon premier baiser* ! oui, vive la neige ! quand en place de la riche mantille du printemps toute diaprée de rubis et d'émeraudes, on est forcé d'endosser le lourd manteau blanc de l'hiver. Vive la neige ! puisqu'à présent

La neige au gré des vents, comme une épaisse laine,  
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,  
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,  
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux.

Allons, frottons-nous les mains ; battons, battons la semelle, et vive la neige, l'hiver, la glace et les frimas... pour ceux qui ont mille louis de revenus !

A eux les joyeuses causeries, dans un appartement bien chaud, au coin d'un bon feu ; les spectacles, les fêtes, les danses ; les délirantes parties de traîneau ; à eux les joies intimes de l'intérieur ; les enivrantes voluptés de l'extérieur, mais... hélas ! ils sont en petit nombre les heureux de l'hiver, en si petit nombre que nous sentons le cœur noyé de tristesse, en voyant voltiger dans les airs ces virginales filles de la nue, qui doucement, follement viennent tisser le peignoir de la nature près de s'endormir de son sommeil annuel. C'est que voici sévir le froid ; voici les ouvriers en chômage ; voici les pauvres familles qui crient misère. Oh ! il est mélancolique, le tableau, qui vous apparaît sous de si riantes couleurs à vous, enfants gâtés de la fortune. Pourquoi donc y a-t-il tant d'inégalités sociales ? pourquoi, dites, tout le confort, tout le bien-être ici, tout le besoin, tout le dénûment là ?—Pauvre petit enfant qui grelotte dans les maigres haillons ; homme à l'air morne, au regard soucieux qui manque d'ouvrage ; femme que presse la faim, mauvaise conseillère, pas de malédiction, pas de blasphème ! de l'énergie, du courage, espérez des jours meilleurs, et ne craignez point d'initier à vos souffrances ceux qui peuvent les soulager. Tous les riches ne sont pas égoïstes, croyez-le. Il y a ici, à Montréal, à Québec, dans tout le Canada, des personnes qui sont si contentes quand elles ont le bonheur d'obliger un de leurs semblables ! Mais vous qui jouissez des avantages de l'opulence, vous qui avez beaucoup, donnez beaucoup, nous vous en conjurons ; suivez le précepte de l'évangile : "Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite afin que votre aumône soit dans le secret." N'attendez même pas qu'on vous demande, descendez de vos splendides équipages, pénétrez dans les huttes de la pauvreté ; accompagnez votre don d'un avis, d'une consolation ; puis, si vous le pouvez, faites mieux, je vous en supplie instamment, au lieu d'une pièce de monnaie, fournissez de l'ouvrage à l'indigent. Vous y trouverez votre profit matériel, il y trouvera, lui, son profit matériel et moral. L'argent, fruit de la seule charité abaisse l'homme, l'argent fruit du travail l'élève.

Et quand vous aurez secouru de votre bourse et de nos conseils ceux de nos frères que poursuit la fatalité, vous vous écarterez bien plus allègrement ; Vive la neige ; les bals, les courses en raquettes ou en *scigh* !

X. Y. Z.

# LA SORCIERE DE ST. CHARLES.

RÉCIT DRAMATICO-HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION

CANADIENNE DE 1837-38.

H. H. CHEVALIER.

La Sorcière de St. Charles formera un beau volume de 300 pages, orné de Vignettes, et sera publiée au commencement du mois de Mars prochain. Prix \$1.

## OLD COUNTRYMAN.

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue St. Vincent, No. 25.

## GALIBERT ET FRÈRE,

156, RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux DE VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS DE PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, etc.  
Montréal, Février 1854.

## LE PAYS,

JOURNAL DES INTERETS DEMOCRATIQUES.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions: l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,

Jos. ROY, No. 25, rue St. Paul,

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul,

JACQ. AL. PLINGUET,

Propriétaire.

Montréal, février 1854.

## BUREAU DE TRADUCTION

EN FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND ET ITALIEN.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.  
Montréal, Février 1854.

**LITTÉRAIRE FRANÇAISE,**  
UNIVERSELLE,  
No. 82, LEONARD STREET, No. 82,  
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERTABLE BON MARCHÉ**, et de donner au prix de 6 cents le volume, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30 0
Alexandre Dumas	400	“ “	25 0
Histoire Naturelle	375	“ “	25 0
Veillées Littéraires	300	“ “	20 0
Panthéon Populaire	200	“ “	15 0
Comédie Humaine	160	“ “	10 0
Chateaubriand illustré	150	“ “	10 0
Romans illustrés	150	“ “	10 0
Illustrations littéraires	120	“ “	7 50
Ensemble	2335	“ “	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1. 25.

MÉCHIN.

Février, 1854.

**AUX MÈRES ET NOURRICES.**

—LE—

TRÉSOR DES NOURRICES



manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavande, etc., ainsi que des broses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, NO. 42, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

Février, 1854.

**DELAGRAVE ET CIE.,**

No. 38, RUE NOTRE-DAME, No. 38.

Importent en caisses d'une douzaine Château Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux Cognac, Champagne, etc., ainsi que toutes autres sortes de Vins, et :

DE PLUS,

MM. De L. et Cie, avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes, et qu'ils font venir comme par le passé des cloches, d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, février 1854.

# ILLUSTRATIONS NOUVELLES,

A DES PRIX REDUITS,

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 25, rue St. Vincent, savoir :

DE BALZAC.	La grand'mère.	GEORGE SAND.
César Biroteau.	Le verre d'eau.	Le meunier d'Angibault.
Une ténébreuse affaire.	La camaraderie.	Les maîtres mosaïstes.
Modeste Mignon.	La Bohémienne.	Kourroglou.
Les parents pauvres.	Nalérie.	La petite Fadette.
Une fille d'Ève.	Le mariage d'argent.	François le Champi.
Louis Lambert.	Avant, pendant et après.	Valentine.
La maison Nucingen.	Les contes de la reine de Navarre.	Horace.
Eve et David.	La maîtresse anonyme.	Lucrezia Floriani.
Un début dans la vie.	La calomnie.	Mauprat.
Honorine.	Bertrand et Raton.	Isidora.
La recherche de l'absolu.	CHATEAUBRIAND.	Jacques.
Le martyr calviniste.	Les quatre Stuarts.	Leone Leoni.
Le curé de village.	Les martyrs.	La mare au diable.
Amour et mariage.	Le paradis perdu.	Pauline.
La confidence des Ruggieri.	Itinéraire de Paris à Jérusalem.	Indiana.
Histoire des treize.	Voyages en Italie et en Amérique.	Jeanne.
SILVIO PELLICO.	René.	Le Piccinino.
Mes prisons.	Les Natchez.	PAUL FÉVAL.
CAYLA.	Le printemps d'un proscrit.	Alizia Pauli.
Histoire des Invalides.	LE TASSE.	Le banquier de cire.
CAMILLE LEYNADIER.	La Jérusalem délivrée.	Le loup blanc.
Histoire pittoresque de la Bastille.	ALEXANDRE DUMAS.	Les fanfarons du roi.
Le donjon de Vincennes.	Le chevalier de maison rouge.	Le fils du diable.
Le masque de fer.	Blanche de Beaulieu.	La fontaine aux perles.
Histoire des maréchaux de l'Empire.	Histoire d'un mort.	Le capitaine Spartacus.
VICTOR HUGO.	Othon l'archer.	HOFFMANN.
Les voix intérieures.	Vingt ans après.	Contes nocturnes.
Les châtimens.	Les trois mousquetaires.	Contes fantastiques.
Le roi s'amuse.	Le vicomte de Bragelonne.	L'Elixir du diable.
Le dernier jour d'un condamné.	Les frères Corses.	MÉRY.
Claude Gueux.	Les mille et un fantômes.	La Floride.
Han d'Islande.	Ange Pitou.	Le dernier fantôme.
Notre-Dame de Paris.	Dieu et Diable.	Héva.
Lucrèce Borgia.	Voyage en Afrique.	L'âme transmise.
Bug-Jargal.	Le marabout de Sidi Capschi.	Un futur à Pépreuve.
Marion Delorme.	Mémoires d'Alexandre Dumas.	L'univers et la maison.
Hernani.	La colombe.	CLÉMENCE ROBERT.
Marie Tudor.	Maître Adam le calabrais.	Jeanne la folle.
EUGÈNE SCRIBE.	Trois hommes forts.	Les quatre sergents de la Rochelle.
Dix ans de la vie d'une femme.	La pêche aux filets.	Le mont St. Michel.
Carlo Broschi.	Le testament de M. de Chauvelin.	Une visite à la reine Hortense.
Proverbes.	La femme au collier de ve-lours.	ALPHONSE KARR.
L'ambitieux.		Clotilde.
Adrienne Lecouvreur.		La famille Alain.
Judith.		Fa Dièze.
		Hortense.

Une heure trop tard.  
Einerley.  
Le chemin le plus court.  
Généviève.  
Feu Bressier.  
Une histoire invraisemblable.  
Histoire de Rose et de Jean  
Duchemin.  
Une vérité par semaine.  
Vendredi soir.

PAUL DE KOCK.

L'enfant de ma femme.  
André le Savoyard.  
Zizine.  
Georgette.  
M. Dupont.  
Gustave.  
Une fête aux environs de Pa-  
ris.  
La maison blanche.  
Contes et chansons.  
Mon voisin Raymond.  
Un tourlourou.  
Frère Jacques.  
Un jeune homme charmant.  
La femme, le mari et l'amant.  
Jean.  
La laitière de Montfermeil.  
Un homme à marier.  
Madeleine.  
Ni jamais, ni toujours.  
Un bon enfant.  
La pucelle de Belleville.  
BIBLIOPHILE JACOB.  
Les aventures du grand Bal-  
zac.  
Une aventure de Racine.  
Vertu et tempérament.  
Le bon vieux temps.

Un divorce.  
La sœur du Maugrabin.  
L'oreille.  
Les marionnettes.  
Une nuit dans les bois.  
La danse Macabre.  
Les fumées du vin.  
La marquise de Chavillard.  
Pignerol.  
La folle d'Orléans.  
La chambre des poisons.  
Le roi des Ribauds.  
Le marchand du Hâvre.  
L'éruption du Vésuve.  
La servante de Rabelais.  
Une chasse sous Charles IX.  
Les deux fous.  
La peste.  
Le chevalier de Chaville.  
La dette de jeu.  
L'éstrapade.  
La barbe.  
Un clou chassé l'autre.  
Un duel sans témoins.  
Le comte de Chatay.  
La chambre du revenant.  
Le banqueroutier.  
Les écoliers sous Louis XII.  
Les morts cordeliers.  
Mort de Jean Goujon.  
Les haines à mort.  
Les deux mères.  
Les sorts.  
Le grand œuvre.  
JULES LECOMTE.  
Bras de fer.  
P. J. DE BÉRANGER.  
Chansons, œuvres complètes.

LÉON PLÉE.

Abd-el-Kader.  
MOLE-GENTILHOMME.  
Jeanne de Naples.  
CHARLES DICKENS.  
Les voleurs de Londres.  
Contes de Noël.  
Nicolas Nickleby.  
EUGÈNE SUE.  
Comédies sociales.  
Atar-Güll.  
Le commandeur.  
La coucaratcha.  
Deux histoires.  
Latréaumont.  
Deleytar.  
Jean Cavalier.  
La vigie de Koat-Ven.  
Arthur.  
Le marquis de Létorière.  
Les mystères de Paris.  
Fernand Plessis.  
La bonne aventure.  
Les sept péchés capitaux.  
MICHEL MASSON.  
Une couronne d'épine.  
EMILE SOUVESTRE.  
Riche et pauvre.  
Les péchés de jeunesse.  
Les récits de la Muse popu-  
laire.  
La maison isolée.  
Le secret d'une fortune.  
FREDERIC SOULIÉ.  
Marguerite.  
Le bananier.  
La première lotterie.  
MADAME DE STAEL.  
Corinne.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amateurs de la bonne littérature, tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juillet, 1854.



# LE REPUBLICAIN,

JOURNAL DU SOIR,  
PUBLIÉ A NEW-YORK.

## PRIX DE L'ABONNEMENT:

AU CANADA.

*Affranchi jusqu'à la frontière.*

- Un an.....\$9.50
- Six mois..... 4.75
- Trois mois..... 2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: *Ruche Littéraire*, 25, Rue St. Vincent.

# LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français.

## NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, au bureau du "Moniteur Canadien," 125, Rue St. Paul, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.  
Montréal, sept, 1854.

## ENSEIGNEMENT.

M. H. E. CHEVALIER, rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*, pouvant disposer de quelques heures, les consacrerait volontiers à donner des leçons de langue ou littérature française.

Prix de chaque leçon d'une heure pour un ou plusieurs élèves, \$1.  
S'adresser *franco*, au bureau de poste de Montréal, boîte 528.

# LE MESCHAGEBE,

L'AVANT-COUREUR,

# MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE.

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

## PRIX DE L'ABONNEMENT:

- Pour l'*Avant-Coureur*,.....\$5 par an.
- Pour l'*Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasin Littéraire de la Louisiane*,—
- Les trois journaux ensemble,.....\$10 par an

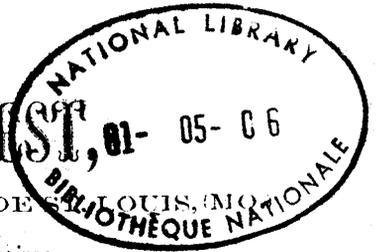
Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA:

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 25, rue St. Vincent, à Montréal.  
Février 1854.

# LA REVUE DE L'OUEST



PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE L'OUEST

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.  
L'administration élue par la Société se compose de MM. L.  
L. C. Cortambert, *président* ;  
Th. Gantie, *vice-président* ;  
Ed. Haren, *secrétaire* ;  
Nicolas Duménil, *caissier* ;  
Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

### Conditions d'abonnement :

Un an.....\$2.50  
Six mois..... 1.25  
Trois mois..... 65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.  
Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.  
Février 1854.

---

## LES CHATIMENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

VICTOR HUGO.

PRIX : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.  
Février 1854.

---

## EDUCATION.

Leçons d'ITALIEN et d'ESPAGNOL par M. ACHILLE GALLARATI, linguiste.  
S'adresser à M. Gallarati (poste restante) Montréal.  
Février, 1854.

---

## AGENCE A QUÉBEC.

LE SOUSSIGNÉ informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser. *franc de port*, à

THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St. Joachim, Haute-Ville de Québec

Février, 1854.

1282